

Essai sur l'Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

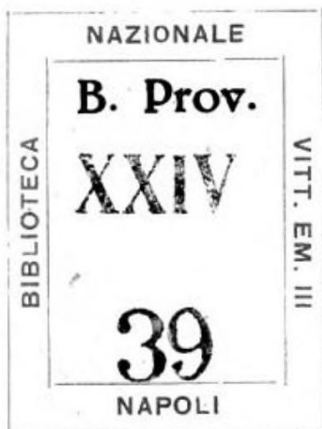
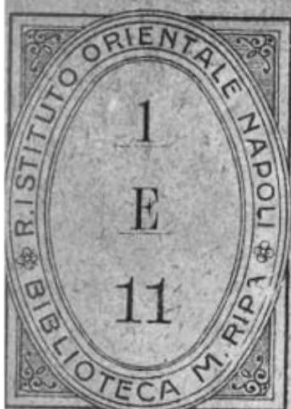
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



BIBLIOTECA Palchetti



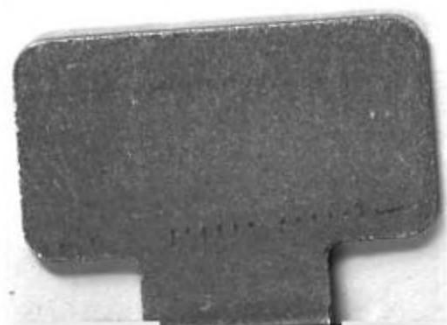
BIBLIOTECA PROVINCIALE



Palchetto

Num.º d'ordine

[Handwritten signature]



Digitized by Google

Digitized by Coogie

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

I ♦ *. i/- . 0)123 Ü1À1218 . BT DES MORES D'ESPAGNE.
'Digitized by f^üigle

B. Prov. XXIV. 39

ESSAI

SUR

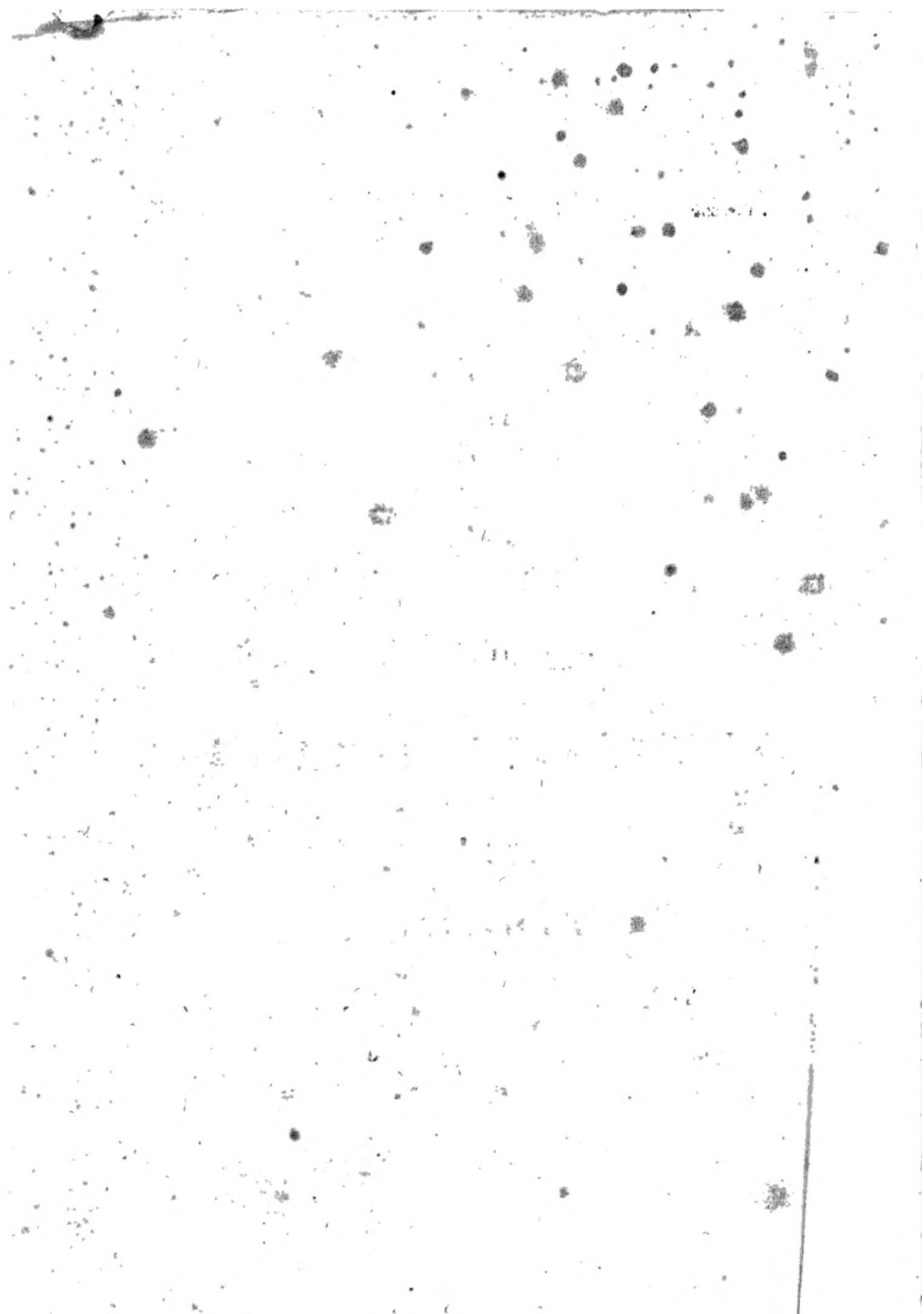
L'HISTOIRE DES ARABES

ET DES

MORES D'ESPAGNE.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

mp



The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

EgSAI .» • SVR L'HISTOIRE DES ARABES^ * C\ ET DES
MORES D'ESPAGNE. * PAR • ^ PARIS. I PACUN, ÉBmm, PLACE DE
LA BODR8E. — . V I ^ 1833,* Digitized by Google

LOUIS VIARDOT.

TOME SECOND.



The text on this page is estimated to be only 14.67% accurate

Digilized by Google



ES8A1 ■t'H L'HISTCIIIIE DES ÂIUUSEI& ET DES BIORES
D'ESPAGNE. PREMIERE PARTIE. APPENDICE. Histoire des
Morisques(de 1493 à 1614.) - f L'histoire des musulmans d'Espagne,
comme nation indépendante et distincte^ finit à la prise de Grenade.
Cependant, pour • • • • 1 TOf. II. 6'igilized by Google

la rendre complue; il conrient de l etendi'e au-delà de la conquête, et de suivre le peuple vaincu dans sa fusion forcée avec le peuple vainqueur, jusqu'à son expulsion totale de la contî^.' • La capitulation accordée à Grenade par les rois càthollipics inèttàit leà lililsulmans d'Espagne, devenus sujets des chrétiens, jtrédëéttièht daris là pdsitlôtt OÜ-les dàjlhlhlàtions accordées par Thàriq et Mouza, lors de la prcniièrè cdiicfiîëtë, àvXieht ihià lës Goths et les Ibères clirétiens, devenus sujets des Arabes. Les vaincus devaient aussi conserver indéGninicnt; outre la paisible possession de leurs propriétés, ' retifibèé liberté de leur culte^ leurs lois, leurs juges, leurs coutumes, leurs costumes nationaux et leur langage. Mais le fanatisme des, Espagnols ne promet^ tait point; comme la tolérance des Arabes, que ces concessions seraient religieusement accomplies. On a déjà vu précédemment, qu'après la prise de Tolède, au mépris des plus forinelles conventions; lès Espa^ols s'étaient vÜëlemiùent emparés des mosquées poui* les convertir en temfileS chi^eiis. Les Digitized by Google

— 3 — Mores de Grenade pouvaient-ils espérer plus de bonne foi, de justice et de modération des rois catholiques, de ces souverains que dirigeaient leurs confesseurs dans la politique comme dans la vie privée, et qui avaient un Torquemada pour grand inquisiteur? A peine établis dans l'Alhamrâ, leur premier acte (5omars 1492) avait été de rendre un décret ordonnant l'expulsion totale des juifs, décret dont l'exécution rigoureuse enleva de leurs états plus de cinquante mille familles (i) industiieuses et opulentes. Ce n'était pas promettre une longue paix aux musulmans, plus détestés encore que les juifs , puisque A la haine nationale s'unissait contre eux à la htine religieuse. Le zèle des rois catholiques s'exerça d'abord par les moyens ordinaires dé prosélytisme. On envoya des prédicateurs parlni les Mores, comme on envoyait des missionnaires pai*mi les Indiens de l'Amérique ; mais , les conversions n'étaht ni plus nombreuses, ni plus sincères, les apôtres de Grenade , cômime cetix du nouveau monde. (0 Huit cent mille personnes, selon Mariana.

— 4 — appelèrent bientôt à leur aide le bras séculier. Ce fut dans l'année 1499 que les persécutions commencèrent. Les archevêques de Tolède et de Grenade, qui s'étaient réunis pour triompher de l'obstination musulmane, n'obtenant pas plus de succès que de simples moines, et n'osant encore violer ouvertement la capitulation, imaginèrent un moyen détourné d'entrer dans la voie de la violence et des supplices. Ce fut de revendiquer, comme appartenant à l'église, tous ceux qui descendaient d'anciens chrétiens devenus musulmans, et qu'on nommait *aljâhils*. A ceux-là on voulut imposer, par force, le baptême. Leur refus de se soumettre à cette exigence, et les persécutions dont ils furent l'objet, excitèrent, dans le quartier de l'Albaycin, une violente émeute, que le comte de Tendilla, gouverneur de Grenade, ne put apaiser qu'avec des troupes et de l'artillerie. Les rois catholiques envoyèrent aussitôt des juges chargés de poursuivre les coupables avec la dernière rigueur, d'employer contre eux et leurs complices l'emprisonnement, la torture, le bâton, et d'offrir en même temps

le painlon à tous ceux qui se feraient chrétiens. Des présents, et certains avantages furent même offerts aux nouveaux prosélytes. Cette mesure réussit, du moins en apparence. Trop faibles pour résister ouvertement, les Mores de Grenade, auxquels on présentait l'alternative des supplices ou des récompenses, se soumirent à ces conversions forcées. Us laissèrent changer leurs mosquées en églises, et reçurent, avec le baptême, des noms nouveaux empruntés au calendrier de Rome. On put étendre aisément aux villages de la plaine la soumission et les conversions simulées ; mais les pays de montagnes ne montrèrent pas la même obéissance. Là, les colons chrétiens n'avaient point pénétré, et les Mores, qui s'y étaient réfugiés en grand nombre depuis la conquête, vivant sans communication avec les Espagnols, étaient restés à peu près insoumis. Les prédications ne furent point écoutées, et dès qu'on adjoignit aux missionnaires les familiers de l'inquisition, la résistance année, que les Espagnols ne purent réprimer, éclata presque simultanément. Digitized by Google

le pardon à tous ceux qui se feraient chrétiens. Des présents et certains avantages furent même offerts aux nouveaux prosélytes. Cette mesure réussit, du moins en apparence. Trop faibles pour résister ouvertement, les Mores de Grenade, auxquels on présentait l'alternative des supplices ou des récompenses, se soumirent à ces conversions forcées. Ils laissèrent changer leurs mosquées en églises, et reçurent, avec le baptême, des noms nouveaux empruntés au calendrier de Rome.

On put étendre aisément aux villages de la plaine la soumission et les conversions simulées ; mais les pays de montagnes ne montrèrent pas la même obéissance. Là, les colons chrétiens n'avaient point pénétré, et les Mores, qui s'y étaient réfugiés en grand nombre depuis la conquête, vivant sans communication avec les Espagnols, étaient restés à peu près insoumis. Les prédications ne furent point écoutées, et dès qu'on adjoignit aux missionnaires les familiers de l'inquisition, la résistance armée, que les Espagnols nommèrent révolte, éclata presque simultanée-

— 6 — ment sur plusieurs points. Elle prit nais 1500 sance dans les Alpuxarres, où les insurgés se rendirent aisément maîtres des points fortifiés qu'occupaient de petites garnisons espagnoles disséminées dans le pays. Ce mouvement parut si grave, que , pour le réprimer dès son origine, le roi Ferdinand quitta la ' Castille, et marcha lui-même, à la tête d'une * • * ' . * ' armée formidable, contré ces indociles caté' » chumènes. Quand ils servirent cernés dans leur asile, et sommés de se rendre, le cou« 4 rage leur manqua. Ils déposèrent les armes, rendirent les forts dont ils s'étaient emparés, s'engagèrent à payer au roi 50,000 ducats en deux ans, livrèrent un grand nombre d'ô- ' tages, et, comme leurs frères de la plaine, se laissèrent imposer le baptême. Au moment bñi la révolte était ainsi comprimée dans les Alpuxarres , elle éclatait , pour les mômes motifs, dans la Serrania de Ronda, et s'étent ..J • .w ^5ftJ dait rapidement à \&SierraBermeja (i), (montagnes rouges). Un corps de troupes espagnoles, commandé'par don Alonzo de Agui(■) Ou appelle sierra (scie) une chaîne de montagnes. Digitized by Ccjogle

ment sur plusieurs points. Elle prit nais-
1500 sance dans les Alpuxarres, où les insurgés se
rendirent aisément maîtres des points forti-
fiés qu'occupaient de petites garnisons espa-
gnoles disséminées dans le pays. Ce mouve-
ment parut si grave, que, pour le réprimer
dès son origine, le roi Ferdinand quitta la
Castille, et marcha lui-même, à la tête d'une
armée formidable, contre ces indociles caté-
chumènes. Quand ils se virent cernés dans
leur asile, et sommés de se rendre, le cou-
rage leur manqua. Ils déposèrent les armes,
rendirent les forts dont ils s'étaient emparés,
s'engagèrent à payer au roi 50,000 ducats
en deux ans, livrèrent un grand nombre d'ô-
tages, et, comme leurs frères de la plaine,
se laissèrent imposer le baptême. Au moment
où la révolte était ainsi comprimée dans les
Alpuxarres, elle éclatait, pour les mêmes
motifs, dans la *Serrania* de Ronda, et s'éten-
1501 dait rapidement à la *Sierra Bermeja* (1), (mon-
tagnes rouges). Un corps de troupes espa-
gnoles, commandé par don Alonzo de Agui-

(1) On appelle *sierra* (scie) une chaîne de montagnes.

lar> frère aîné de GonzalVe dé Goédéae, ayant voulu pénétrer à la poursuite'di^ ré- ' belles dans les rochers escarpés qui leur servaient de retraite, y fut presque entièrement anéanti. A la nouvelle de ce désastre, Ferdinand ». nand,' de retour à Grenade, après la pacification des Alpujarres, conduisit aussitôt son armée contre les montagnards de Ronda. L'attaque, dans ces âpres contrées, était si difficile, qu'il dut se borner à leur intérieurement rapproché des lieux cultivés. Après quelques mois de cette espèce de blocus, les Mores envoyèrent des députés au roi pour traiter de leur soumission. Il fut convenu* que ceux d'entre eux qui voudraient passer en Afrique pourraient librement sortir du royaume, en payant une sorte de rançon de dix ducats par tête, et que les autres embrasseraient la foi chrétienne. Cette capitulation, qu'adoptèrent, un peu plus tard, les révoltés de la Sierra-Bermeja, fut exécutée fidèlement; mais, dans ces pays pauvres, le nombre des musulmans qui purent aider leur expatriation fut très petit, et la masse refusa d'adopter la foi qui lui était imposée. Après

lar, frère aîné de Gonzalve de Cordoue, ayant voulu pénétrer à la poursuite des rebelles dans les rochers escarpés qui leur servaient de retraite, y fut presque entièrement anéanti. A la nouvelle de ce désastre, Ferdinand, de retour à Grenade, après la pacification des Alpuxarres, conduisit aussitôt son armée contre les montagnards de Ronda. L'attaque, dans ces âpres contrées, était si difficile, qu'il dut se borner à leur interdire l'approche des lieux cultivés. Après quelques mois de cette espèce de blocus, les Mores envoyèrent des députés au roi pour traiter de leur soumission. Il fut convenu que ceux d'entre eux qui voudraient passer en Afrique pourraient librement sortir du royaume, en payant une sorte de rançon de dix doblas par tête, et que les autres embrasseraient la foi chrétienne. Cette capitulation, qu'adoptèrent, un peu plus tard, les révoltés de la *Sierra-Bermeja*, fut exécutée fidèlement; mais, dans ces pays pauvres, le nombre des musulmans qui purent acheter leur expatriation fut très petit, et la masse feignit d'adopter la foi qui lui était imposée. Après

— 8 ~ cette double expédition, les rois catholiques 1502
rendirent un décret qui expulsait tous les musulmans de leurs états de
Castille et d'An.alousie, sous peine d'être déclarés esclaves, et traités
comme tels ; un délai de trois mois fut accordé à tous les Mores qui
n'avaient point encore reçu le baptême, pour se décider entre l'abjuration et
le départ. C'est à ces anciens disciples du Coran, convertis par les armes à
l'Évangile, que fut donné le nom de morisques (moriscos), nom qu'ont
aussi porté leurs descendants, en opposition à celui des vieux
(cristianos viejos), réservé aux Espagnols < qui n'avaient point cette tache
originelle. À la mort d'Isabelle et de Ferdinand (1504, 1516)-, il n'y avait
plus de musulmans en Espagne, si ce n'est dans le royaume de Valence,
dans la Catalogne et dans quelques parties de l'Aragon. Pendant les guerres
civiles qui accompagnèrent les premières années du règne de Charles Quint
, et l'espèce d'interrègne où son absence laissa l'Espagne *, tandis qu'il
poursuivait la couronne impériale, les confédérés (hermanos) de

Digitized by Google

cette double expédition, les rois catholiques
1502 rendirent un décret qui expulsait tous les
musulmans de leurs états de Castille et d'An-
dalousie, sous peine d'être déclarés esclaves,
et traités comme tels; un délai de trois mois
fut accordé à tous les Mores qui n'avaient
point encore reçu le baptême, pour se déci-
der entre l'abjuration et le départ. C'est
à ces anciens disciples du Coran, convertis
par les armes à l'Evangile, que fut donné le
nom de *morisques* (*moriscos*), nom qu'ont
aussi porté leurs descendants, en opposition
à celui de *vieux chrétiens* (*cristianos viejos*),
réservé aux Espagnols qui n'avaient point
cette tache originelle.

A la mort d'Isabelle et de Ferdinand (1504
et 1516), il n'y avait plus de musulmans en
Espagne, si ce n'est dans le royaume de Va-
lence, dans la Catalogne et dans quelques
parties de l'Aragon. Pendant les guerres ci-
viles qui accompagnèrent les premières an-
nées du règne de Charles-Quint, et l'espace
d'inter règne où son absence laissa l'Espa-
gne, tandis qu'il poursuivait la couronne
impériale, les confédérés (*hermanados*) de

— 9 — Valence voulurent obliger les Mores de cette 1522 province à embrasser le christianisme , en rendant contre eux des^édits semblables à celui des rois catholiques. A son retour*, Charles-Quint confirma ces. édits par une cédula du 4 avril 1545. Il ordonna que, 1525 dans le cours d'une > année , tous les mahométans qui habitaient encore les provinces de Valence , d'Aragon et de Catalogne abjuraissent leur croyance , ou sortissent de la Péninsule , et que ceux qui préféreraient l'exil au baptême fussent conduits, en chaîne {recueilli) , non sur le rivage de la Méditerranée, mais à l'extrémité de la Galice , pour être embarqués au port de la Corogne. ' Cette, mesure rigoureuse avait été conseillée ' à Charles-Quint par son ancien précepteur , le pape Adrien , et lui fut inspirée de-« mandée par Clément VII. On accusait déjà les Mores de Valence d'entretenir de secrètes relations avec les musulmans d'Afrique et de Constantinople , pour les tenir au courant de tous les événemens qui se passaient, et de tous les- projets qui se formaient dans la chrétienté. A l'expiration du délai , un grand

Valence voulurent obliger les Mores de cette 1522
province à embrasser le christianisme, en
rendant contre eux des édits semblables à
celui des rois catholiques. A son retour,
Charles-Quint confirma ces édits par une
cédula du 4 avril 1525. Il ordonna que, 1525
dans le cours d'une année, tous les
mahométans qui habitaient encore les pro-
vinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne
abjurassent leur croyance, ou sortissent de
la Péninsule, et que ceux qui préféreraient
l'exil au baptême fussent conduits, en
chaîne (*recua*), non sur le rivage de la Mé-
diterranée, mais à l'extrémité de la Galice,
pour être embarqués au port de la Corogne.
Cette mesure rigoureuse avait été conseillée
à Charles-Quint par son ancien précepteur,
le pape Adrien, et lui fut instamment de-
mandée par Clément VII. On accusait déjà
les Mores de Valence d'entretenir de secrètes
relations avec les musulmans d'Afrique et
de Constantinople, pour les tenir au courant
de tous les événemens qui se passaient, et de
tous les projets qui se formaient dans la
chrétienté. A l'expiration du délai, un grand

— 10 — «ombre de zélés seetateurs de l'islam réunis dans le royaume de Valence, où s'étaient réfugiés ceux d'Andalousie, essayèrent de résister aux exécuteurs du décret impérial, cjui venaient les arracher de leurs foyers. Ils se défendirent queùpie temps avec courage dans la Sierra de Espadan ; mais , attaqués ^ par des forces ^périemes , qui leur faisaient une guerre à feu et k sang ,ils furent défaits , poursuivis de retraite en retraite , obligés enfin de fendre les armes et de se livrer a discrétion. A la fin de l'année i5a6, il n'y li6 avait plus un seul musulman dans la Péninsule entière. ^ Des hommes convertis par decrets royaux, et qui n'avaient eu le choix qu'entre le baptême du chrétien et la chaîne de l'esclave, * ' ne pouvaient avoir embrassé leur nouveau culte avec une foi bien sincère. Les Morisques n'étaient chrétiens que de nom ; demeurés musulmans dans le fond du cœur , ils pratiquaient en secret la religion de leurs pères. Vainement l'inquisition, qui avait atteint , par les progrès du protestantisme en Europe , et la nécessité d'en préser> er l'EsDigitized by Google

— 11 —
paigne, sa plus redoutable puissance, exerçait-elle contre eux toute la vigilance de ses espions, toute la cruauté de ses bourreaux (i); elle n'obtenait que des démonstrations, extérieures, avec plus de prudence et de discrétion pour les pratiques condamnées. Pressé par les importunités du clergé espagnol, Charles-Quint avait bien en 1526, rendu contre les Morisques un édit général, confirmé par l'impératrice regente quatre ans plus tard; mais cet édit ne reçut jamais d'exécution, et l'église ne put exercer, pendant le règne de l'empereur, que des persécutions individuelles. Lorsque Philippe II fut monté sur le trône, l'inquisition renouvela ses plaintes, et le roi, qu'elle dominait, se laissa facilement Imposer l'accomplissement des mesures ordonnées déjà par son père. Une junta, composée de généraux, de prélats et de jurisconsultes, fut convoquée à Madrid, en 1566, pour proposer les moyens d'opérer la réforme des Morisques (el remedio de las Moriscos). Sa consulte, convertie (6 Voir l'Histoire critique de l'inquisition, de Llorente. Tome I^{er} chap. 12. . * 156)

— 12 — en pragmatique T^{vi}Y 11, renfermait les dispositions suivantes : 1° “ Dans le délai de trois ans , tous les Morisques devront apprendre la langue castillane ; passé ce délai, aucun d'eux ne pourra parler , lire ou écrire ' en arabe , publiquement ou Secrètement. Tous les contrats écrits en cette langue seront nuls ; tous les livres arabes seront recueillis et brûlés. 2° Les Morisques devront quitter les vêtements naguère en usage parmi les Mores , pour s'habiller comme les chrétiens, et les femmes devront sortir sans voiles, le visage découvert. 3°. Dans leurs mariages , veillées et fêtes de toute espèce , ils devront s'abstenir des cérémonies et réjouissances en usage chez leurs ancêtres, ainsi que des danses et chants nationaux (leilasy zanibras) . Les portes de leurs maisons resteront ouvertes les vendredis et jours de fêtes mabométriques. 4° Us quitteront les noms et surnoms maures, pour prendre des noms chrétiens. Leurs femmes, ni personne de leur famille, ne pourront se baigner à l'avenir , et les bains seront détruits dans toutes les maisons. 5°. Enfin, ils ne pourront plus avoir «

bigitized by Google

— 13 — • d'esclaves nègres '(gacis, esclaves baptisés) ; ceux-ci sortiront du royaume de Grenade. La pragmatique de Philippe 11 qui contenait ces dispositions tyranniques, avait été délibérée dans le plus grand secrets Lorsqu'elle fut tout à coup publiée à Grenade et dans toutes les provinces où les Morisques résidaient dispersés , la plus profonde consternation frappa ce malheureux pei^>le de vaincus. Blessés dans tout ce que les hommes ont de plus cher , condamnés à la plus 'dégradante humiliation, ils se voyaient arracher à la fois les souvenirs de leur patrie et de leur culte , leur langue , leurs noms , leurs costumes, leui*s usages , et toute indépendance, même celle du foyer domestique. C'était trop exiger d'un seul 'coup. Après le premier moment de stupeur, les'Morisqjies vivant dans sierras ou hors de l'Andalousie envoyèrent, secrètement des députés à Grenade pour se concerter avec ceux de cette ville sur le parti qu'ils avaient à prendre. On résolut d'employer en premier lieu le moyen des remontrances, qui avait suffi pour arrêter l'cflet des édits de Charles-Quint. Elles

• — 14 — furent adressées d'abord aux autorités de Grenade, pour être transmises au roi, qui devait éclairer en même temps les rapports de ses délégués (i). Cette première tentative étant restée sans succès, les Morisques envoyèrent directement leurs suppliques à Philippe II; mais ce monarque. Inflexible autant que dévot, loin de rapporter son décret, ou de consentir à quelque adoucissement, à quelque délai, ordonna qu'il fût impitoyablement exécuté. Après les derniers avis donnés par les curés à leurs ouailles, l'inquisition commença ses poursuites, et requit l'autorité laïque de donner force aux ordres du roi. Les persécutions furent alors poussées avec la dernière rigueur. Les chefs des familles étaient jetés en prison, les maisons mises en vaines, les bains détruits. Les hommes ne pouvaient porter leurs habits nationaux; les femmes qui sortaient avec leurs voiles étaient insultées dans les rues; enfin, les enfans (i) un jour, à la fin de ce voyage (note 4) > t. 1. rieux discours que don Diego Hurtado de Mendoza rapporte avoir été adressé par le vieillard Francisco Muley au président de Grenade. C'est un morceau plein d'intérêt. V

Digilized by Google

-r i? -î étaient arrachés à leurs pèreS et conduits par force dans les écoles où la langue castillane leur était enseignée. Les députes des diverses peuplades moresques se réunirent de nouveau , tant à Grenade que dans les Alpuxarres , et résolurent (le se soustraire, pai* une résistance désespé^ rée, à de si intolérables persécutions. La révolte de Flandres, qui venait d'éclater, devait, en occupant au loin les armes de Philippe , favoriser leur propre révolte , et les secours, que ne pouvaient manquer de leur fournir les musulma ns d' A frique, les mettraient peut- être à même de chasser de l'Alhamrà des maîti es détestés. Dans cet csf/Rir, tout se prépare, tout s'organise. Ort envoie secrètement des émis, saires aux souverains de Fez et d'Alger; on visite tois les districts montagneux pom- choisir les lieux les plus propres k la défense et à la retraite ; ori rasscnnhle des provisions , on prépare des armes, et, pour que rien ne man> que k l'heure du soulèvement , on désigne un chef k l'avance. Le choix des conjxu'és SÆ porta sur un jeune homme que l'on appelait Don Fcniando de Valor parmi les Espagnols^

- 16 A ben - Humcya (Ebn - Ünimyah) parmi les siens, et qui passait pour descendant de la famille impériale des Ommyades. Son nom, sa {grande fortune, son courage éprouvé, décidèrent son élection. Il fut sacré roi par un alfaqui (faqydi), dans une assemblée générale des chefs , avec les cérémonies usitées pour les couronnemens des anciens rois de Grenade. Tout s'était fait avec tant de mystère, et le secret avait été si merveilleusement gardé , que les Espagnols ne conçurent aucun soupçon du complot qui se tramait au milieu d'eux. Enfin, au moment fixé, pendant la nuit de Noël 1568 , Aben-Huineya s'empara de la petite ville de Cadiar, située au cœur des Alpuxarres, entre Grenade et la mer. Ce point était le centre de l'insurrection, qui s'étendit aussitôt dans la Serrania tout entière. Partout les garnisons espagnoles furent égorgées, et les églises livrées aux flammes. Ce fut à la lueur de ces incendies que les chrétiens virent tout à coup renaître un peuple qui, après un siècle d'abaissement et de mutilation , retrouvait à la fois ses armes, ses costumes, son nom, son culte, ses

Digitized by

préties et ses rois. Peu s'en fallut qu'à la même heure sa capitale ne fût aussi recouvrée. Quelques braves, conduits par un certain Aben-Farax (Ebn-al-Faradj), pénétrèrent dans Grenade, pour soulever la population morisque et enlever l'Albaycin; mais la crue subite des neiges/l'ayant point permis d'arriver aux renforts qu'ils attendaient, ce coup hardi manqua. Après avoir jeté l'épouvante parmi les Espagnols surpris, Aben-Farax fut contraint de regagner les montagnes. Le marquis de Mondejar, gouverneur de la province, se battit de réunir quelques troupes pour protéger Grenade et tenter la soumission des rebelles. De son côté, Aben-Iumeya préparait, avec intelligence et activité, ses moyens de résistance. Il avait envoyé son frère en Afrique et à Constantinople, pour annoncer le soulèvement des Morisques et demander de prompts secours; il avait distribué les commandements et les emplois de son petit royaume de manière à compromettre les plus influents de ses compatriotes, et pourvu à la défense des places fortes, que les Espagnols, pris à l'improviste, avaient par

-18", tout rendues. Je n'entrerai pas dans les détails de sa lutte avec le marquis de Mondcjar, ni dans le récit des combats et des rencontres.- Le pays était tout-à-fait favorable à une guerre défensive : aussi, les Espagnols pouvaient emporter et occuper les places ; leurs adversaires conservaient les rochers et les cavernes. Affaiblis dans leurs retraites, ils savaient éclipser en se dispersant, pour se réunir aussitôt sur un autre point, et ils trouvaient fréquemment l'occasion d'écraser, presque sans péril, quelque troupe ennemie attirée dans une embuscade. Tout le peuple soulevé prenait part à cette guerre de guerrillas ^ les femmes elles •<- mêmes, comme celles des premiers Arabes, combattaient vaillamment à côté de leurs maris. Mondcjar, qui avait désapprouvé les rigueurs de la pragmatique, espérait toujours ramener les rebelles par la promesse du pardon. Il obtint même quelques soumissions partielles ; ^ mais il ne put, ni par ses offres conciliantes, ^ ni par ses opérations militaires, entamer sérieusement l'insurrection. Aben - Humeya était fait, au contraire, et fortifiait chaque Dilyl!-^ - by Googit

— 19 — é jouf son parti. Lés chrétiens de* Grenade, mécontents de leur gouvemeur, qu'ils accusaient de faiblesse et de générosité mal placée, denianderent au roi qu'on lui substituât, pour général des troupes, le marquis de Velez, gouverneur de Murcie. Celuirci venait récemment d'arrêter les Morisques au passage de la rivière d'Âlméida, et les avait empêchés ainsi de pénétrer, d'une part, jusqu'à son rivage de la mer pour donner entrée aux 'Africains, d'une autre part, dans le pays de Valence, pour soulever leurs frères de cette province. Philippe divisa le commandement entre les deux gouverneurs, pour qu'ils prissent les révoltés en face et en revers ; mais leurs opérations, mal combinées entre elles, échouèrent également devant l'appréhension du terrain et l'obstination des assiégés. Cette guerre traînait en longueur : la révolte, qu'une descente des Turcs ou des Berbères aurait rendue redoutable, pouvait s'étendre dans les autres provinces, et cet embarras, au sein de son royaume, gênait tous les projets de Philippe. Il chargea son frère naturel, Don Juan d'Autriche, qui n'avait

point encore immortalisé la victoire de Lépante, du comitadement de la province de Grenade et de la conduite de cette guerre d'Espagne. Mais ce monarque ombrageux, qui portait au jeune prince plus d'envie que d'affection, semblait vouloir lui ôter en même temps tous les moyens de succès. Il lui confiait des pouvoirs illimités, mais Don Juan ne pouvait en user qu'avec l'approbation d'un conseil ; et, pour les opérations militaires, Philippe ne mettait à sa disposition que les troupes de Mondejar et de Velez, déjà jugées insuffisantes. En arrivant à Grenade, Don Juan dut se borner à mettre cette ville en état de défense, et à prévenir, par une surveillance assidue, toute surprise et tout soulèvement. Cependant, les progrès d'Aben Humeya, qui gagnait sans cesse du terrain sur les troupes royales et propageait l'insurrection devant lui, causaient les plus vives alarmes. On craignait surtout que les Morisques de Grenade ne s'unissent quelque complot avec les émissaires d'Aben-Humeya*, pour lui livrer le quartier de l'Albaycin, qu'ils habitaient. Afin de prévenir la possibilité

* ♦ * • ■ — 21 — bilité d'une trahison, Philippe II ordonna qu'[^] toute cette popiüatiou fût déportée en masse dans la Castille et l'Andalousie occidentale ; et cet ordre tyrannique fut exécuté avec une inci*oyal)le barbarie. Les Morisques, ' appelés en assemblées de paroisses , comme * . pour recevoir communication de quelque avis du gouvernement, furent arrêtés dans les églises, attachés eu chaîne , la corde au cou, et, sans plus de forme ni de délai, traî- . nés , au milieu d'une haie de soldats , dans l'intérieur de l'Espagne. Ceux qui purent échapper à cet inlame guet-à-pens rejoignirent les révoltés des Alpuxarres ; la plupart périrent en route de faim , de fatigues , de mauvais traiteins, et ceux, en petit nombre, qui survécurent, furent vendus comme esclaves par leurs gardiens. 1560 Cette horrible exécution jeta dans le parti ^ de la l'éA olte presque tous les tillages de la plaine, dont les habitans s'enfuirenf aux • • . ■' montagnes. Abon-Iumeya reçut en même temps des renforts de l'Afrique : non que les “ rois d'Alger et de Tunis, qui sc faisaient alors une guerre acharnée, eussent accompli m Digitized by Google

t — 23 — > ^ ■ Toutefois , la perte de leur premier général n'arrêta point les succès des insurgés. AbcnAbo, entreprenant et brave, continua d'étendre leiu* domaine en allumant de proche en proche l'insurrection ; il jeta dans la plaine des détachemens de maraudeurs qui allaient faire du butin jusqu'aux portes de Grenade, et s'empara de la ville de Galera, place forte, qui devint aussitôt le centre de ses opérations, et que le marquis de A'^elez essaya vainement de reprendre à l'assaut. Toutes ces circonstances rendirent de plus en plus vives les remontrances que Don Juan ne cessait d'adresser à Philippe II. Il lui représenta même d'avoir voulu le sacrifier en lui confiant une guerre sans gloire et sans espoir de succès. Philippe, qui venait d'assembler les cortès à Cordoue pour leur demander des troupes et de l'argent, se rendit enfin aux sollicitations de son frère, ou plutôt à la nécessité d'étouffer une rébellion si opiniâtre. Il envoya successivement des renforts à Grenade, où de nombreux volontaires se rendaient aussi comme à la croisade, et écrivit lui-même à Séville, pour hâter, Digitized by Google

' < , -24.-' . ■ par sa présence et ses avis, la soumission des révoltés. Dès qu'il se vit à la tête de forces respectables, Don Juan commença l'attaque avec vivacité ; il chassa les Morisques • devant lui, débâta la plaine, emporta Guevjàr, Galera, toutes les places qu'avait occupées l'insurrection, et la resserra dans les rochers des Alpuxarres, où elle avait pris naissance. Il apprit alors qu'il était choisi pour généralissime de la flotte combinée que, sur les instances de Pie V , la chrétienté en\SffO voyait combattre les Turcs. Avant d aller prendre ce haut commandement , Don Jua^ essaya d'achever la pacification des Alpuxarres. Il offrit aux Morisques le pardon de leur révolte, sous la condition qu'ils déposeraient immédiatement les armes , et quitteraient le pays pour être distribués dans les autres provinces de l'Espagne ; il promit en outre que les Turcs et les Berbères qui servaient dans leurs rangs pourraient librement repasser en Afrique. A la suite d'une conférence où ces conditions furent stipulées , l'envoyé d'Aben-Abo vint déposer aux pieds de Don Juan l'étendard et le cimenterre de son

par sa présence et ses avis, la soumission des révoltés. Dès qu'il se vit à la tête de forces respectables, Don Juan commença l'attaque avec vivacité ; il chassa les Morisques devant lui, déblaya la plaine, emporta Guejar, Galera, toutes les places qu'avait occupées l'insurrection, et la resserra dans les rochers des Alpuxarres, où elle avait pris naissance. Il apprit alors qu'il était choisi pour généralissime de la flotte combinée que, sur les instances de Pie V, la chrétienté en-
1570 voyait combattre les Turcs. Avant d'aller prendre ce haut commandement, Don Juan essaya d'achever la pacification des Alpuxarres. Il offrit aux Morisques le pardon de leur révolte, sous la condition qu'ils déposeraient immédiatement les armes, et quitteraient le pays pour être distribués dans les autres provinces de l'Espagne ; il promit en outre que les Turcs et les Berbères qui servaient dans leurs rangs pourraient librement repasser en Afrique. A la suite d'une conférence où ces conditions furent stipulées, l'envoyé d'Aben-Abo vint déposer aux pieds de Don Juan l'étendard et le cimenterre de son

maître;- C'était le signe d'une entière soumission; mais l'arrivée de quelques centaines d'Africains , que lui envoyait le roi d'Alger, avec promesse de plus grands secours, fit repentir Aben-Al-o d'avoir trop facilement cédé. Il la son envoyé, p,,,,, dément avec éclat le ..-aile qu'avait conclu celui-ci, puis arrêta les familles inoriques qui commençaient à se rendre au camp ebré. tien pour jouir de l'amnistie, et commanda'" de continuer la lutte. Les Espagnols pénétrèrent alors au centre des Alpuxarres ; divisés en petites quadrilles, ils poui-suivaient' sans relâche, dans les rocliei-s, dans les ca- ' vernes, les bandes dispersées des Mores , et de peütes forteresses élevées sur tous' les points conquis leur en assuraient la possession. Réduits bientôt aux dernières extré- ' mités, privés d'asile et de subsistance, les malheureux restes des compagnons d'Abcn- . Humeya se livrèrent successivement aux vainqueurs. Aben-Abo , toujours obstiné, fut tue par ses propres soldats, qui pi-éscnfèient au duc d'Arcos son cor^ et ses ar- * mes. ff Nous avons fait, lui dit l'un d'eux,

I ' -26-, . ^ » comme le bon serviteur du berger , • qui , » ne pouvant rendre la brebis vivante, en ■ • . » rapporte la peau. » La tête d'Aben-Abo . fut clouée, dans une cage de fer, sur la porte de Grenade qui conduit aux Alpuxai'rcs. Une déportation générale des Morlsqucs 1571 suivit leur soumission. Déjà tous ceux de Grenade avaient été chassés de leur ancienne capitale ; ceux des Alpuxarres et des montagnes de Ronda/urent dispersés dans les provinces de la Manche , des Castilles et de l'Estremadure. Condamnés plus durement que jamais à la profession publique d'un culte qu'ils n'avaient embrassé que par force, à l'oubli de leur langue, à l'abandon de leurs usages , ils vivaient , quoique chrétiens , comme les juifs vécurent long-temps en Europe, dans un état d'isolement , de sépai-ation , d'infériorité. Lcui' race , qu'aucune ^ union ne confondait avecccclle des vieux chi'étiens , se conservait pure et sans mélange . sous la dégradation politique et religieuse dont elle était frappée. Ils occupaient, dans les bourgs et villages, des quartiers particuliers , qu'o^ appelait Morerias- ou AljaDigitized by Google _ ^

— 27 — mas (i); quelques pays n'étaient même habités que par eux. Dans ce cas, il ne se trouvait, au milieu de la population morisque, d'autres chrétiens que le curé, le familier de la sainte-inquisition, chargé de veiller à leur conduite religieuse, et la sage-femme, qui servait aussi de marraine à tous les baptêmes. Malgré cet isolement, malgré le rebut et les mépris dont ils étaient frappés, les Morisques avaient trouvé, comme les juifs, dans leur industrie et leur travail, les moyens de vivre avec aisance, et même d'amasser des richesses. Les uns se livraient avec succès à l'agriculture, d'autres à l'éducation des bestiaux*: les artisans de leur nation étaient généralement renommés par l'adresse et le goût, et, dans les provinces qu'ils habitaient, presque tout le commerce de détail ou de colportage était fait par eux. Cet état de prospérité matérielle, au milieu de la dégradation morale, ne pouvait manquer d'exposer au ressentiment de (i) De al-djemah, rassemblement, mot qui avait déjà formé celui de al-djatni, ou mosquée, que les Espagnols nommaient également aljama. ^ 4

■ _ Digitized by Google

— -28 — ■ l'envie les restes d'un peuple, objet ^de ,si vieilles haines, et bientôt une espèce de clameur publicpie s'éleva contre eux. Le clergé, ■ puis, après lui, tous les dévots rigides, accusaient les Morisques d'être de faux chrétiens, de se livrer sacrilégcinent à quelques pratiques extérieures, mais de conscrv'cr en . secret la foi de leurs pères. On disait que les nombreux châtimens que leur infligeait l'in- quisition demeuraient sans eflTet; que ceux d'entre eux qui les avaient subis se faisaient . gloire d'avoir porté le san-benito dans les processions d'amende honorable ; qu'ils étaient révéérés comme dés saints par leui'S compatriotes , et souvent brayaient la mort par laquelle la récidive était toujours punie. A l'appui de ces reproches d'apostasie , on citait leur obstination à faire usage entre eux de la langue arabe et de quelques secrètes ablutions, l'horreur qu'ils avaient conservée pour la chair de porc , enfin les crimes de toute espèce dont ils étaient chargés. Aucun •vol, eu efl'et, aucun assassinat ne restait impuni, faute d'en découvrir l'auteur, qu'il ne teûr fut aussitôt impute , et les prêtres les

•Oigilized by Google

— 2ü — désignaient, eu pleine chaire, comme « san crilèges, blasphemateurs, homicides, faus » saïrcs, sorciers, voleurs, hérétiques, apos » tat³, promotcursetexcculeui'sdetoutmal. » Ceux qui laissaient ces injures au vulgaire, et se piquaient de voir les choses sous le point de vue de la raison (Tétât, n étaient pas moins' ardens dans leurs accusations. Un recensement des Morisques , fait ^ ■ en 1 565 , avait porté leur nombre , dans le seiü royaume de Valence, à ig,8oi feux ou familles (casas) ; un second recensement, fait dans la même province , en 1 602 , devait ce • nombre à plus de 30,000 familles, comprenant chacune au moins cinq personne ». Ce prodigieux accroissement, tandis que la population espagnole diminuait par les émigrations d'Amérique , donnait prétexté aux politiques d'annoncer que ces-descendants des anciens vainqueurs de l'Espagne, seraient bientôt en mesure d'en tenter de nouveau la conquête , à laquelle ils se préparaient déjà par leurs alliances avec les Turcs de Constantinople, et surtout avec les Berbères d'Afrique, dont ils dirigeaient les

Digitized by Google

— 30~ expéditions de piraterie, soit par leurs émissaires, soit par des feux allumés sur les hauteurs. Mais, des différentes accusations portées contre eux, la plus générale et la plus répétée, c'était celle d'accaparer tout l'argent monnaie d'Espagne. Ils se sont emparés peu à peu, disait-on, de tous les états, de tous les métiers, parce qu'ils se contentent de salaires moindres que les chrétiens, et leurs bénéfices restent accumulés dans leurs mains, car ils ne font aucune dépense, elles plus riches d'entre eux n'achètent aucun bien fonds. C'était vrai; les Morisques faisaient comme les juifs, qui, n'ayant nulle part de patrie assurée, ne s'attachaient jamais au sol (i). La commune conclusion de ces accusations diverses, c'était qu'il n'y avait qu'un moyen, Toute leur affaire est d'acquérir et de garder ■ « de l'argent; pour cela ils travaillent et se privent de, » manger. Le réel entré en leur pouvoir* est condamné à » la prison perpétuelle. De, manière que, gagnant tous les jours et ne dépensant jamais, ils parviennent à amasser » la plus grande partie de l'argent qui circule en Espagne K*!* > il* l'attirent, le cachent et le dévorent tout, ^e • l'on cou^dère qu'ils sont. nommeux, que chaque jour ils gagnent et cat^ent peu ou beaucoup, que le nombre • * I • ., ' ». • S. Digitized by Google

31 " "de mettre un terme aux scandales dont ils affligeaient les fidèles, et aux dangers qu'ils faisaient courir à l'état, l'expulsion générale de leur race. Plusieurs dénonciations furent successivement adressées dans ce but au pape et au roi d'Espagne. Elles étaient renvoyées à une junta permanente, qui , depuis la conquête de Grenade, était chargée des affaires des Morisques. Mais les membres de cette junta SC bornaient à répondre que les missionnaires et l'inquisition eussent à redoubler de zèle pour l'entière conversion de ces nouveaux chrétiens. En effet, ajoutaient-ils, les craintes que* faisait concevoir pour le repos de l'état la présence des Morisques en Espagne devraient s'accroître par le remède proposé, puisque leur bannissement, en enlevant des bras à l'agriculture et à l'indus• » dç c\$\$ enfouisseurs va croissant et doit croître à l'inn nni ; tous se marient et, multiplient sans que la » guerre les consume. Ils nous volent tout à l'aise, et, avec »' les fruits de nos biens qu'ils nous revendent , ils deviennent riches. tfs n'ont point de domestiques , car toqs ^ » sont d'eux-mêmes, et leurs enfans ne coûtent rien pour » leurs études^ car toute leur science est de nous voler.» (Cervantes , Cotoquio de los perros), >

— 32 trie, porterait toute la puissance de leurs for. . tunes et de leur population aux corsaires africains, lesquels acquerraient en outre d'excel^lents guides pour leurs descentes sur les côtes de la Péninsule. Mais cette résistance de la • junte n'avait nulle influence sur l'opinion publique : car, tout en accusant les Morisques d'avarice, on les accusait aussi de payer largement des protecteurs aux 'cours 'de Rome et de Madrid (i). * ' '. Enfin, en iGo8, les accusations, devenues toujours plus vives , devinrent également mieux spécifiées. Certains révélateurs dénoncèrent à la fois un vaste complot tramé • par les Morisques des diverses provinces pour rappeler les Berbères , et leur livrei- • l'Espagne. On citait les réunions des conjurés, les moyens de communication mis eu usage , les tributs qu'ils s'imposaient entre râx pour réaliser ce grand dessein , enfin les . rois qu'ils avaient déjà proclamés. Le duc de Lerme, qui régnait sous le nom de Philippe III, et qui brigait dès-loi's le chapeau de J, (i) De là le proverbe : (^uien tkne Moro, tient oro. • • ' t - • ■ Digitized by Google

— 38 — , cardinal , profita de ces dénonciations p|br se bien mettre avec la cour de Rome. Etanl^ quelques années avant, vice-roi de Valen'cc, il avait institué uue milice volontaire née à prêter main-forte k la confrérie de la croix {cofradia de la cruz), association rclij^leuse fondée depuis peu, en apparence pour*""»(^vs ^ préserver les objets du culte chrétien des insultes des Morisipies, en réalité pour provoquer l'expulsion de ce peuple. Le tout-puissant ministre avait obtenu du roi, dès l'année i6o5, l'édit d'expulsion si désiré par les fanatiques de toutes classes ; mais des difli- ' cultes s'étaient élevées contre cette mesure.' Non seulement les seigneurs qui comptaient des Morisques parmi leurs vassaux , mais • aussi ^es évêques qui en comptaient parmi leurs ouailles (car, tout mauvais chrétiens qu'ils fussent , ils n'en payaient pas moins exactement la dime), avaient fait ajourner la publication de l'édit , et recourir encore une fois aux moyens de douceur. La découverte du prétendu complot servit à lever Mous les obstacles. L'édit fiit renouvelé en iGog, et l'on prit aussitôt toutes les mesures » TttV. 11, Digitized by Google

- 34 pool' que rien ne pût en suspendre ou en comjîromettre l'entière exécution. Dès commissaires spéciaux furent nommés pour chaque prov^^e et chaque district habilési' jhir les M orisques ; on mit sous les armes les milices de la croix ; on fit venir des troupes de Kaples et de Sicile, et une flotte de plus • de soixante galères fut répartie dans les ports de la Méditerranée. Toutes ces mesures avaient été prises sous divers prétextes, et l'on avait gardé le plus grand secret sur leur véritable but. Tout-à-coup, au moifk 1610 Vie septembre 1610, dans tous les lieux ou 'résidaient les Morisques, et au milieu d'un grand déploiement de forces; on publie l'é. dit royal, dont les principales dispositions portaient : « Tous les Morisques sont^annis du royaume; ils en sortiront immédiatement avec les biens-nieubles qu'ils pourront emporter seulement sur leurs personnes. Dans le délai de trois jours, et sous peine de mort, ils devront quitter le lieli qu'ils habitent pour se rendée, sous escorte , à celui de l'embarcation. Après trois jours, toute personne pourra arrêter un Morisque, le livrer Digitized by Google

pour que rien ne pût en suspendre ou en compromettre l'entière exécution. Des commissaires spéciaux furent nommés pour chaque province et chaque district habités par les Morisques ; on mit sous les armes les milices de la croix ; on fit venir des troupes de Naples et de Sicile, et une flotte de plus de soixante galères fut répartie dans les ports de la Méditerranée. Toutes ces mesures avaient été prises sous divers prétextes, et l'on avait gardé le plus grand secret sur leur véritable but. Tout-à-coup, au mois 1610 de septembre 1610, dans tous les lieux où résidaient les Morisques, et au milieu d'un grand déploiement de forces, on publie l'édit royal, dont les principales dispositions portaient : « Tous les Morisques sont bannis du royaume ; ils en sortiront immédiatement avec les biens-meubles qu'ils pourront emporter seulement sur leurs personnes. Dans le délai de trois jours, et sous peine de mort, ils devront quitter le lieu qu'ils habitent pour se rendre, sous escorte, à celui de l'embarcation. Après trois jours, toute personne pourra arrêter un Morisque, le livrer

— 35 — à la justice, et le tuer s'il se défend. Tout Morisque qui cachera ce qu'il ne pourra emporter de ses biens, ou qui brûlera sa maison, ses moissons, j'ai'dius et arbres, sera puni de mort. Ces maisons et les récoltes demeurent aux seigneurs dont les Morisques étaient vassaux. Six habitants par village resteront pour conserver les maisons, les fabriques, les plantations de sucre (i) et de riz, et pour les livrer aux nouveaux colons qui en seront mis en possession par les seigneurs. Tout chrétien qui cachera un Morisque ou ses biens sera puni de six années de galères. Les enfans au-dessus de quatre ans pourront être laissés en Espagne, etc.; La publication de ce cruel arrêt de bannissement surprit et atterra les Morisques. Ceiv nés par les troupes et les milices locales, sans moyens de se concerter pour prendre un parti, exposés aux haines et aux convoitises des chrétiens, n'ayant pas même le temps de faire entendre des prières et de demander (i) La culture de la canne à sucre fut abandonnée en Espagne depuis l'expulsion des Morisques; ceux-ci la cultivaient par tradition.

Digitized by Google

~ 36 — merci, force leur fut de se soumettre et d'obéir. Ils le firent d'abord de bonne grâce; l'assurance qu'on leur donna de les conduire dans les états barbaresques, pays de leurs ancêtres, où régnait le culte qu'ils avaient toujours secrètement professé, adoucit leurs regrets. Us reprirent aussitôt tous les rites de la loi de Moïse, et se mirent en marche au son de leurs instrumens, vêtus de leurs habits de fête, et chantant les hymnes religieux, dont ils avaient gardé la mémoire par une sainte et perpétuelle tradition. Le départ commença dans le royaume de Valence: Ces troupes d'Israélites, semblables à des caravanes de pèlerins, furent dirigées sur les divers ports du rivage oriental, successivement embarquées sur des vaisseaux réunis pour les recevoir, et transportées à Oran, ville possédée alors par l'Espagne, d'où chaque famille pouvait gagner les états musulmans d'Afrique. Mais cette résignation, cette apparence de joie que faisaient éclater à leur départ les malheureux bannis, ne furent pas de longue durée. Partout les attendaient d'horribles traitemens. A peine

Digitized by Google

. — 37 — . barques, on exigeait d'eux le prix de leur passage , et, comme la plupart se trouvaient hors d'état de se libérer de cette exaction , les riches étaient forcés de payer pour les pauvres. Ceux qui avaient pu emporter de l'or et des bijoux étaient dépouillés par leurs gardiens, et jetés, pour la plupart, à la mer. Ce qu'ils purent sauver des mains des chrétiens tomba dans les mains non moins avides des Berbères. Ces derniers, reprochant aux Morisques leur longue apostasie, et refusant de voir en eux des frères, ne se faisaient aucun scrupule de les imiter comme des infidèles que la tempête ou la guerre jetaient prisonniers sur leurs rivages. Non contents d'enlever leurs dépouilles , ils faisaient périr les hommes , et l'éduisaient en esclavage les femmes et les enfants (i). . » Quand la nouvelle du sort qui les attendait en Afrique parvint à ceux des Morisques « Où que nous soyons , nous pleurons l'Espagne , car enfin nous y sommes nés , et c'est notre patrie » naturelle. Nulle part nous ne trouvons l'accueil que souhaitait notre infortune ; en Berbérie et dans les autres parties de l'Afrique, où nous espérions être reçus à bras ou

barqués, on exigeait d'eux le prix de leur passage, et, comme la plupart se trouvaient hors d'état de se libérer de cette exaction, les riches étaient forcés de payer pour les pauvres. Ceux qui avaient pu emporter de l'or et des bijoux étaient dépouillés par leurs gardiens, et jetés, pour la plupart, à la mer. Ce qu'ils purent sauver des mains des chrétiens tomba dans les mains non moins avides des Berbères. Ces derniers, reprochant aux Morisques leur longue apostasie, et refusant de voir en eux des frères, ne se faisaient aucun scrupule de les traiter comme des infidèles que la tempête ou la guerre jetaient prisonniers sur leurs rivages. Non contents d'enlever leurs dépouilles, ils faisaient périr les hommes, et réduisaient en esclavage les femmes et les enfans (1).

Quand la nouvelle du sort qui les attendait en Afrique parvint à ceux des Moris-

(1) « Où que nous soyions, nous pleurons l'Espagne, car enfin nous y sommes nés, et c'est notre patrie naturelle. Nulle part nous ne trouvons l'accueil que souhaite notre infortune; en Berbérie et dans les autres parties de l'Afrique, où nous espérions être reçus à bras ou-

— 38 — Les gens qui n'ont pu valent point encore quitté l'Espagne, ces infortunés essayèrent de se raidir contre la destinée, et refusèrent de s'embarquer. Il fallut employer la violence. Plusieurs d'entre eux échappèrent à leurs gardes, et se sauvèrent dans les montagnes, où ils tentèrent sur quelques points une résistance armée: Mais les troupes et les milices se mirent à leur poursuite, les traquèrent comme des bêtes fauves, et lesarquebusèrent sans miséricorde. Beaucoup des exilés qui avaient pu échapper aux bagnes d'Afrique revinrent en Espagne demander à mains jointes qu'on les y reçût pour esclaves; d'autres allèrent à Rome supplier le pape d'intercéder pour eux. Ils trouvèrent partout la même rigueur et les mêmes refus. Les Morisques de l'Andalousie, de la Castille, de l'Estremadure, de la Manche, de l'Aragon » virent, c'est là qu'on nous maltraite le plus. » (Cervantes, *Don Quichotte*, part. II, cap. 54). On trouve dans le *Don Quichotte*, le chapitre de Ricote et de la ville d'Alicante, quelques détails intéressants sur l'expulsion des Morisques et sur l'opinion qu'on s'en faisait alors en Espagne Digitized by Google

— 39 — et de la Catalogne furent . successiveineit expulsés de ces provinces, et conduits, pour la plupart, aux mêmes ports d'ensbarquement que les Morisques de Valence. Toutefois, ceux de l'Aragon et d'une partie de la Castille pui*ent obtenir de se rendi'e en France par les Pyrénées. Cette émigration avait dui'é jusq^ la fin de i6ri. Pendant les trois années qui suivii'eut, on fit, dans toute l'Espagne, les plus minutieuses i*ecfaercbes pour découvrir ceux qui avaient échappé à la commune proscription'. En i6iZ|, les cocamissaires chargés de ces per'quisitions déclarèrent qu'ils avaient accompli les ordres du roi, et que l'Espagne était délivrée du serpent réçhauffê dans son sein. A la vue des documens de cette époque, on peut évaluei' à plus d'un million (i) le nombre des Morisques expulsés. L'Espagne, déjà dépeuplée, se priva, comme'fit la France un siècle plus tard, par la révocation de l'édit de Nantes, et pour d'aussi absurdes scni» (i) Joseph Conde dit quinze ceut mille. ■ 1614 ' Digitized by Google

et de la Catalogne furent successivement expulsés de ces provinces, et conduits, pour la plupart, aux mêmes ports d'embarquement que les Morisques de Valence. Toutefois, ceux de l'Aragon et d'une partie de la Castille purent obtenir de se rendre en France par les Pyrénées. Cette émigration avait duré jusqu'à la fin de 1611. Pendant les trois années qui suivirent, on fit, dans toute l'Espagne, les plus minutieuses recherches pour découvrir ceux qui avaient échappé à la commune proscription. En 1614, les commissaires chargés de ces perquisitions déclarèrent qu'ils avaient accompli les ordres du roi, et que l'Espagne était délivrée du *serpent réchauffé dans son sein*.

1614

A la vue des documens de cette époque, on peut évaluer à plus d'un million (1) le nombre des Morisques expulsés. L'Espagne, déjà dépeuplée, se priva, comme fit la France un siècle plus tard, par la révocation de l'édit de Nantes, et pour d'aussi absurdes scrupules.

(1) Joseph Conde dit quinze cent mille.

1 - 40 — pilles, de la pmiie de sa population La plus active et la plus industrielle. Mais ecclle-ci ne fut pas, eoninie les prolestans Français, recueillie par des voisins plus habites et plus sages. Pour les Morisques, le décret de bannissement devint un arrêt d'extermination. Le moine Fray .Taymc Bleda, qui se lit leur historien après avoir été l^r plus ardent persécuteur, convient qu'aux assassinats commis en pleine mer par les patrons des vaisseaux de transport, sur la côte d'Afrique par les Berbères, et dans les montagnes par les milices espagnoles, il ne survécut pas un <iuart de la population morisque. Le reste , * ilispersé par familles et presque par individus, dans les quatre parties du monde, et cachant avec soin son origine, eut bientôt dis. paru, au milieu des races étrangères, comme les Arabes avaient disparu naguère au milieu des races africaines qui leur enlevèrent la possession de l'Espagne, et détruisirent le glorieux empire de Cordoue. ■ Digitized by Google

RÉSUMÉ. L'Espagne, conquise sur les Goths par Muza (714)? devient une province du vaste empire de Mahomet, que des émirs gouvernent d'abord au nom des califes de Damas. V La défaite des Arabes, vaincus par les Francs ♦ sur les bords de la Loire (732) , marque le terme de leur agrandissement gigantesque, et les chrétiens s'y réfugient dans les Asturies, mettant à profit les discordes intestines qui divisent incessamment les vainqueurs étrangers, commencent à leur disputer la possession du pays. . ' En enlevant l'Espagne à la domination des Arabes par l'érection du califat de Cordoue (756), Abderraman y consolide la puissance de l'islam. Son règne et celui des Omeyyades, jusqu'à la fin du ministère d'Alman

RÉSUMÉ.

L'ESPAGNE, conquise sur les Goths par Mouza (714), devient une province du vaste empire de Mahomet, que des émyrs gouvernent d'abord au nom des califes de Damas. La défaite des Arabes, vaincus par les Francs sur les bords de la Loire (733), marque le terme de leur agrandissement gigantesque, et les chrétiens réfugiés dans les Asturies, mettant à profit les discordes intestines qui divisent incessamment les vainqueurs étrangers, commencent à leur disputer la possession du pays.

En enlevant l'Espagne à la domination de l'Orient, par l'érection du califat de Cordoue (756), Abdérame y consolide la puissance de l'islam. Son règne et celui des Omyyades, jusqu'à la fin du ministère d'Alman-

— 42 —
zor (looi), forment l'époque de la domination et de la civilisation des Arabes. Les Mores ou Berbères, leurs sujets d'abord, puis leurs auxiliaires, et enfin leurs rivaux, renversent le trône des califes, et le royaume, déchiré par les querelles des deux races, se divise en plusieurs petits états. A la faveur de ces événements, les chrétiens se fortifient, s'étendent et s'emparent de Tolède, ancienne capitale de la monarchie gothique (1085). Effrayés des progrès de l'ennemi, les émirs qui se sont partagé les débris du califat de Cordoue appellent les Almoravides à leur aide. Mouzaïf arrête, en effet, les chrétiens, mais il dépossède ensuite tous les princes arabes, et fait de l'Espagne musulmane une province de son empire d'Afrique (1094). Une fois aux mains des Mores, l'Espagne passe, comme la Berbérie, des Almohades aux Almohades, et lorsque l'empire de ces derniers s'écroule à son tour dans une longue anarchie, elle se partage également en lambeaux. Alors les Espagnols poursuivent aisément leurs conquêtes. Jacques B. Digitized by Google

— 43 — Valence, saint Ferdinand Coi'doue et Séville. Les Mores, qui habitent encore quelques provinces,' sont partout vassaux des cliré>tiens (laSa). ' Le territoire de Grenade, oîi se sont réunies toutes les populations musulnâiics, sous le gouveitiement d'Aben-Alahmar, devient un royaume, d'abord tributab'c, puis indépendant de celui de Castille, et qui subsiste ainsi, par la rivalité des états chrétiens, jusqu'à la réunion de F Aragon à la Castille. La prise de Grenade (1 492)," sous les rois catholiques termine enfin la domination des musulmans en Espagne. Les descendants des Arabes et des Mores, demeurés par capitulation dans cette contrée, sont forcés d'embrasser là fqî chrétienne. Mais, toujours séparés, sous le nom de Morisques, des Espagnols vieux chrétiens, qui conservent contre eux leur haine séculaire, iis sont enfin chassés en masse de l'Espagne (1610), et ceux qui survivent à la déportation se perdent au milieu des populations étrangères.

. ' . ' -fj' r î:i>CM^rf(-,r V,ÿ. -, •• •• ' i) f'i. Hf. f, . i ' fl.. !i
 Cfis.IliKÎJ't'''' . r- •, é r'a. ^ »i jfncj^ ,V/*?': ' i î- ^ i. ■ 'V,* s/'î aft i' *^}> •
 „3tii;' q-M p3 -iffrrf aŁ<^ 4^ cTiifR'i^ \ •'îo i'jî J«f ôs ;'.TTy ^Vfo*^.' . 'itfif
 ,>4?*jrfürfn yfwi^ew»i!f^j«i?ié'<<? • .- • • • -»Tl9fe'M**^& >ri»»
 “>»îw»o. itf|»‘ • • Â'^Îp i»Ar'> fjiot: afî v.vMnt' 'ijf ii t*fr^i*î^W: iiit> ♦*»
 ,. -fciüîpl^ ijjr î^^'«ôiiîîî^w ■ *" » ' ' ' -. •. '* . ■ •. Digitized by Google

#####*«##*##«#◆##«#####◆##***# LISTE

CHRONOLOGIE ■ m DES CALIFES BT DBS ÉXVB8 d'ORIENT
QIT ONT BÉGNIfé 8t:R 'l'eSPAONI^, ses califes se COBOOIX, DES
ÉMYBS S'AFRIQVEBT SES ROIS SE ORENASF. — ; ■ I • • CALIFES
D'ORIENT. Oualyd Abou'I-Abâs. . . 710 Solymas . . . • . , . r . . 717 O'mar
Abou'l-Afks . , 717 Yézyd Aboo-Khaled 720 Heschem Abou'I-Ouaiyd 724
Oualyd Abou'l-Abds' II 743 Yézyd n 744 Ibrahim • . . ' 744 Merouân
Abou-A'bd-Al-Malek 744 Al'bd-Allah Al-Ssefôh . . ! . 749 Abou-Djafar Al-
Manssour 754 EMYRS D'ORIENT. Tbâriq Ebn-Zyad , 710 Mouzay
Ebn-Nossayr ... 710 A'bd-Al-Aiyz. . . • . • 713 * A Digitized by

Dynastie 0>mriD£. - 4« Ayoub \ . T T / V r V 715 Alahhor. 715
 Alsamah 721 Anbezah • 721 Yahhyay 724 HbodiayGab . . i . . . 724
 Ot'sman . • • 725 Al-Haytzain 727 A'bd-Al-Rhbamaa 727 A'bd-Al-Malek
 733 O'qbah , . 736 A'bd-Al-Malek 741 Hhosam 742 Tsouabah 745 Youzouf
 746 CALIFES DE CORDOUE. ;A'bd-Al-RhhamanI . 756 HeschamI 787 Al
 Hbakem I 796 A'bd-AWRbanian II 820 Mobbammed I 852
 (Al-Mondhyr 886 A'bd-Allab <l88 A'bd-Al-Rbbaman 111 . . . , . ' SU
 Âl-Hbakem II ; . • 961 ^ Hescbam II v 976 Mobbammed ,II(>flr
 «sj//y>ûbon) 1008 Solyman {Be^ère) ' . . . 1009 Hescbam II {de
 nouveau) 1010 Solyman {de nouveau) • . . . 1012 r Digiiiized by Google

Ayoub	715
Alahhor	715
Alsamah	721
Anbezah	721
Yahhyay	724
Hhodzayfah	724
Ot'sman	725
Al-Haytzam	727
A'bd-Al-Rhhaman	727
A'bd-Al-Malek	733
O'qbah	736
A'bd-Al-Malek	741
Hhosam	742
Tsouabah	745
Youzouf	746

CALIFES DE CORDOUE.

Dynastie OMAYYADE.	A'bd-Al-Rhhaman I	756
	Hescham I	787
	Al Hhakem I	796
	A'bd-Al-Rhaman II.	820
	Mohammed I	852
	Al-Mondhyr	886
	A'bd-Allah.	888
	A'bd-Al-Rhhaman III	911
	Al-Hhakem II.	961
	Hescham II	976
	Mohammed II(<i>par usurpation</i>)	1008
	Solyman (<i>Berbère</i>)	1009
	Hescham II (<i>de nouveau</i>).	1010
	Solyman (<i>de-nouveau</i>).	1012

~ 47 — Aly Ebn-Hamoud 1017 A'bd-Al-Rbhaman IV -
 IOSl A l-Qâsem Ebn-Hamoud. 102*2 ' Yahhyay E^n-Aly 1022 A'bd-Al-
 Rhhainan V 1022 Uohliammed III 1023 Yahhyay Ebn-Aly (de nouveau
 1024 Heschem III 1028 Djehouar ia3l Mohhainmed Ebn-Djebouar 1044
 EMYRS DE SEVILLE. Les deux Mobhammed Ebn-Abild , de lOGO à
 1091 EMYRS D'AFRIQUE. ALMORRAVIDIS {Al-Morobethjii). Youzef
 Ebn iaschfyn 1091 Aly Ebn-Youzef 1107 « Taschiyn Ebn-Aly .
 1143/ ALMOHADES {Al-Moahhedju). A'bd-Al-Meuinen 1157
 Youzef Abou-Yaqoub 1163 Yaqoub Ebn - Youzef . 1184 Molihamincd Ebn -
 Yaqoub . Il 99 Youzef Ebn-Mohhainmed 1213 (Interrègne.) Al-Mainoun] t
 1226 Digitized by Google

Aly Ebn-Hamoud	1017
A'bd-Al-Rhhaman IV	1021
Al-Qâsem Ebn-Hamoud	1022
Yahhyay Ebn-Alý	1022
A'bd-Al-Rhhaman V	1022
Mohammed III	1023
Yahhyay Ebn-Alý (<i>de nouveau</i>)	1024
Hescham III	1028
Djehouar	1031
Mohammed Ebn-Djehouar	1044

EMYRS DE SEVILLE.

Les deux Mohammed Ebn-Abâd , de 1060 à 1091

EMYRS D'AFRIQUE.

ALMORRAVIDES (*Al-Morabethyn*).

Youzef Ebn Taschfyn	1091
Aly Ebn-Youzef	1107
Taschfyn Ebn-Alý	1143

ALMOHADES (*Al-Moahhedyn*).

A'bd-Al-Moumen	1157
Youzef Abou-Yaqoub	1163
Yaqoub Ebn - Youzef	1184
Mohammed Ebn - Yaqoub	1199
Youzef Ebn-Mohammed	1213

(*Inter règne.*)

Al-Mamoun	1226
---------------------	------

— 48 — ROIS DE GRENADE. Mohhanimed Ebn-Al-Hhamar
..... 1238 ‘ Mohbammed II 1273 Mohhamined III 1303 Al-Nasser • 1309
Ysmayl Abou’i-Oualyd . 1312 Mohhamined IV 1325 Youïef Abou’l -
Hhedjadj • . . 1333 Mohhainnied V 1354 Ismayl II {par usurpation)
1359 Abou-Sayd (jrfem) ♦,.... 1361 Mohhamméd V (de nouveau) 1362
Youzef II ^391 Mohhamined VI ' ‘ ‘ ^396 Youzef III 1408 Mohhamméd VII
(Al-Aysei7) ^ . . 1425 Mohhamméd VIII (Al-Ssaghyr) 1427 ^
Mohhamined Al-Aysery {de nouveau) 1429 Ebn-Al-Hliamar ' . . . 1431
Mohhamméd Al-Aysery {de nouveau) 1432 Ebn-Ot’sman 1445 Ebn-
Ismayl 1^54 Abou’l-Hhasan - 1466 Abou-A’bd-Allah Al-Ssaghyr (Boabdil)
. . . 148^^ A’bd-AÎtoh Al-Ssaghar (e« partage avec AlSsaghyr) 4484 Àbou
A’bd-Allali Al-Ssagyr (seul) 1490 Digitized by Google

ROIS DE GRENADE.

Mohammed Ebn-Al-Hhamar	1238
Mohammed II.	1273
Mohammed III	1303
Al-Nasser	1309
Ysmayl Abou'l-Oualyd	1312
Mohammed IV	1325
Youzef Abou'l-Hhedjadj	1333
Mohammed V	1354
Ismayl II (<i>par usurpation</i>)	1359
Abou-Sayd (<i>idem</i>)	1361
Mohammed V (<i>de nouveau</i>)	1362
Youzef II	1391
Mohammed VI	1396
Youzef III	1408
Mohammed VII (Al-Aysery)	1425
Mohammed VIII (Al-Ssaghyr)	1427
Mohammed Al-Aysery (<i>de nouveau</i>)	1429
Ebn-Al-Hhamar	1431
Mohammed Al-Aysery (<i>de nouveau</i>)	1432
Ebn-Ot'sman	1445
Ebn-Ismayl	1454
Abou'l-Hhasan	1466
Abou-A'bd-Allah Al-Ssaghyr (Boabdil)	1482
A'bd-Allah Al-Ssaghar (<i>en partage avec Al-Ssaghyr</i>)	1484
Abou A'bd-Allah Al-Ssagyr (<i>seul</i>)	1490

; ■ • •', ■ ■ . , ■ «. • ■ ■ • • ■ * < . , - • ; • ♦ • ' . • . > . LISTE
 CHRÔNOLOGIQUE % * - ; * J* V- J DES DOIS ÇHRÉTIEN||^U^T
 RÉGNÉ EN ESPAGNE PENDANT l'occupation des akabes et des
 MOBES. * . ' ■ . • ■ • - ■ V - • tÿ • • • . ^ — - ■ — % • - . w^ ■ i.. ROIS DES
 ASTURIES ET DE LÉON : . “ ^ . V ' • . , 4 ■ . Pelayo . . ' v . ! ‘ v . ‘ * ' : . .
 ' * . • Vers 718 * -. FaviU. . , I . V' 737" . Alonzo I» { e/ Ca/o/ico) x' . *
 739 \ Fi uela I" V I , . . T . . . , 757 ' ■ Aurelio . • . . / . . . : . ■ ‘ 7 . . ' . *' ■
 7GH ^ Siio / - . . * . : 774 . ^ Mauregato . ' . . ' I * < i . . • : . . J ^ 783 Beriuudo I»
 (cl Diàcôno) . . ' . f : . , ; r' . ' T \ . 788 ' . Alonzo II ' (W Caste) . , ^ y 795 /
 ' R ^ iral ® . - • . ; . ^ . . , 843' Ordoûo' P . ■ ' . . i . . ; . • . . ^ 850 Alonzo m
 { el Magno) : . • . V \ ■ 862 , • Garcia , r . . r . - 910 OrdonoIJ . . . r . . . - • . ; ■ • .
 913 Fruelan . . . , , / ' . . . V . * . V 923 Alonzo IV (el Meage) ' V . ‘ jf J . - V { >
 \ . 924 Ramiroü . * . ./ • " TT ' - 930 tom. II. 4 % r . X Digitized by Google
 > W

>4 50 rr- ' • • ' ^ , Oïdoùò' Ili, ■ Sancho r* , \ . 955
 Ramiro III, 7 ^ .. 967 .. ' Berniu^olL • *. t.\' , •>' 982 Alonzo V. , •
 999 ' * • Bermudo III « 10^ * - * ♦ * ROIS DE LÉON ET DE
 CASTILLE. - ' < . ■ Fernando I" .. _ . . , , - • • • • 1037 • * I Sancholl. • •
 • 1067 • _ . Alonzo VI. ■ • • 1073 . DoûaUrraca. »... . . ^
 1108 ■ ' . Alony.o VU. i , . . 7 • 1126 ' • SanchoIII • • • - H67
 Alonzo VI II. .. - . , . . - • 1158 Henriqac I®. /i . y ... ■ , -j_ - • / * • ' ? ' ♦
 1^*^ ■ * • . ■ ■ «) ■ Fernando II(de LéonJ , , . i , , . • » , 1158 • J ' ' . Alonzo
 IX (de Léon). ^ i . . • • 1168 . * Fernando 111 (san-Fernando). ... 1217 .
 A\omo\{el.^abio). . . ; - . , ' 1%2 Sancho IV. . a r: . (> ■ ^ . * 1284 V • _i.
 Fernando IV . 4 » . 's, . . ■ > ' * • 1295 ' Alonzo XL 1. ■ . ■ , 1. 1312 • (■ -
 Pedro I®. * . '7 . . , , 1 . . . 1360 . I ' llenrlque n(deTraslainarra). , . . . , • . 1369
 . < ' • Juaii 1®. . ^ - • " , 1379 * ' ITenriquellI (e/T?Myè»7«o). * . , ■ I3to ' + *
 ' ' . .Inan ll.-^ . , . . ■ . . . • - • 1407* , Hen\lquè 1 V (e/ /w^>o/enfe }
 * ■ . Dona Isabel-la-Ciitolica. . . • . . . 1474 > ” ■ Digitizêd by Gif^le

ROIS, de; ^vaiuie:. Sancho lùigo/de Bigom 8Î^3 Carcia Sanihe?..
 '885 * &oich% Garces . : 9oS ^ÀrcWRl (el Tembhso v 924
 ^nchôm<e/4ffl;ror),. . . , ; . : '970 Garcian.', f 1035 Swich(>j[V. • . .
 1054* Siwcho V. . . . ' . . 1076 f*èdfo 1094 •Âtonio . 1104 'êw'<^IV. . / . .
 1134 . '^nefao YL ,1150 ^cho Vn/.'. . . .». . . . 1194 ' 'i^Bsant, de
 Champagne (Tfaeobcd do). . . 1234 * Thibantn.* ; . . . ■: 125»» ■ Henti. . / .
 . . * . . . ' . . . 1270 Jeaane etPfaUii^ie-l&^i. . , • . . . , . 1274 I^uis-le-Hatm.v
 '>. . . . 1305 I^Uippe V. , 1316 ' CharlesIY^ . 1322
 Jeanne, femme de Philippe d'Evreox. . ' . . 1328 Charie»-le-Mauvais 1349
 Ch'arles-le-NoWe. . 1387 Blanche et Nian de Castlla. 1424 Léonor,
 comtesse de Foix. 1479 François Phœbus. '. 1482 Cathcrme, femme de Jean
 d'Albrèt. 1483 Digilizf _ by Google

ROIS DE NAVARRE.

Sancho Iñigo, de Bigorra.	873
Garcia Sanchez.	885
Sancho Garcès.	905
Garcia II (<i>el Tembloso</i>).	924
Sancho III (<i>el Mayor</i>).	970
Garcia III.	1035
Sancho IV.	1054
Sancho V.	1076
Pedro.	1094
Afonzo.	1104
Garcia IV.	1134
Sancho VI.	1150
Sancho VII.	1194
Thibaut, de Champagne (Theobaldo).	1234
Thibaut II.	1253
Henri.	1270
Jeanne et Philippe-le-Bel.	1274
Louis-le-Hutin.	1305
Philippe V.	1316
Charles IV.	1322
Jeanne, femme de Philippe d'Evreux.	1328
Charles-le-Mauvais.	1349
Charles-le-Noble.	1387
Blanche et Juan de Castilla.	1424
Léonor, comtesse de Foix.	1479
François Phœbus.	1482
Catherine, femme de Jean d'Albret.	1483

SA • ROIS DARAGON. • . Hamiro I" (fils de Sq^cho el Mayor) .
 1035 /'Sancho . . i063 ' Pedro I" 1094 • Alonzô I® {ei
 BcUaÜador). -, . ' lltf4 Rainiro IL - , . 1134 • Petronilla y Bamon . ' . . ; ,
 1137 . Alonzo II 1 162 Pedro ri. . . . i'... . ' . 1196 , Jayme I® {el
 Conquistador) 1213 Pedro in, ,1276 Alonzo in. 1285 « * Jayme
 II. ... ,. 1291 Alonzo iV. . . . • ». 1327 > PedroIV. ,... X33ff
 JuanI». . . *^> ^ . . ' .. 1387 Mârtin. ' . . ,1395 Fernando I®. . ' '. 1412
 Alonm V. . . . ■ ' ; ■ • • , 1416 Juan n 1458 Fernando II {el
 Catolico). 1479 * Digitized by Googl

. , V_Ô#nrique;|^Teresa. • izVlonzo-Henrkfuez. . Sanebei I®. . .
 . . . y . * - 1095, 1128 ' 1 myi ■Alonza II . ■ . . . • • 11 oO . 12Ti Saheho
 II'. . . . • . . 1223 tAlobzo iir. ' ^ . 1248 DionU ' •• » • . . 1279 Alonzo.IV..
 r Pedro I®. i . . » » • «. * • * * • * . , ioZi9 , 1357 Farnandb ... * . 1367
 Juan I». , , , , 1385 Duarte. 1433 Alonzo V . 1438 ‘ Juan II.
 1481 Manuel. ./ 1495 Digitized by Google

ROIS DE PORTUGAL.

Henrique y Teresa.	1095
Alonzo-Henriquez.	1128
Sancho Iº.	1185
Alonzo II.	1211
Sancho II.	1223
Alonzo III.	1248
Dionis.	1279
Alonzo IV.	1325
Pedro Iº.	1357
Fernando.	1367
Juan Iº.	1385
Duarte.	1433
Alonzo V.	1438
Juan II.	1481
Manuel.	1495

COMT^ ^trVERAINS BE BARCELONE. ^ B«a.. • ->801 . ■
 Bernardo P. . . • . , . . ■' * - , • ' Berengario I« • • • • • ; 832 Bernardo ü. . . ;
 Aledran.. 8^*. \Guifredo I- . . . • : *58 feloinon* • • • • • ; 872, Guifredon.-.
 ,884 -Miron... • • •' • 012 Suniario. Seniofredo Borello • • • • • ■ 0®^
 Raymundo " ' Berengario n. . . • • • •' • . ' ' Ramon-Berenguer F. . . • • • • .. • • •
 - ^035 Ramon-Berenguer n. . . • • • • W76 Ramon-Berenguer III < . • 1082
 Ram'on'IV.' 1.1*^ _ ' .yônio H (de Aragon • .1162 (Réunion dé la CaUlo^e f
 l' Aragon.) . * I » » . ' l' • Digitized by Google

.J# ' : -A l'^ti • ■^C,! > ♦.* .* SECONDE PARTIE, s,. » f 4 '■
 CONSTITUTION ET OVIUSATION^ H . ' * . -M CHAPITRE 1^ V ' ,
 'JI9 , - <^»" Consitution politique des Arabes..- £)auBes de leur décadence
 et de leur destruction. ,, i "Le caractère distinctif de l'œuvre qu'accomplit
 Mahomet comme prophète et conquérant, c'est l'unité : unité de Dieu, unité
 de loi, unité de pouvoir. En fondant à la fois • ' une religion et un, empire, il
 opéra l'union * intime du culte et du gouvernement; cette ttnibn domine
 toutes les institutions de son]^ple. Mahomet ^yaot été pontife,
 législateur

Digitized by Google

• leur et roi, sîTloi fut également religieuse, ci • vile et politique ,
et , comme l'avaient été pour Ips juifs les Tables de Moïse, le Co^ran ,(i)
fut à la fois la Bible, le Code et la 'Charte des musulmans (2). ' -f' ■ t " '
OOÜVERÎCEMENT. * A l'unité de la. loi écrite devait se joind'e
é'cessairement l'uhté Je la loi vivante , du pouvoir. Héritiers' du prophète,
les califes (khalyfes) succédèrent à' sa do|d4'^ puissance, et féunirent dans
leurs mains toutes.les attributions du sacerdoce et dé la royauté . Ils
commandaient aux croyances en qualité de ponl jfes, d' imams suprêmes
(3) j et aux actions, V • » . * * (1) Al-Qôr.in, lecture, comme nous disons les
écritures, en parlant de l'aticicn et du nouveau Testament. - ' * ' ' (a) Je n'ai
point à considérer ici la loi de Mahomet comme religion, c'est-à-dire sous
le rapport des dogmes et des pratiques. On peut consulter sur ce sujet la
version du Coran par Savarv, le Tableau de l'fmiiitT ottoman, tle
Moiir^ahd'Hosson, et Y Exposition de la Foi musulmane, ' de M. uarcin de
Xassv. k 'v • ' • • '. • - ■ '*'(3) littéralement , celui qui marche lé
premier, princqis. v ^ 1 • » • '*... ' * Digitizc#by Google

• ■ - 57 comme étant à la fois la loi qui ordonne ; le juge qui applique la loi, et la force publique qui exécute la sentence. Le gouvernement des Arabes était donc la monarchie absolue dans sa plus haute expression. Aucune limite d'autorité, aucune espèce n'était posée à l'exercice de cette autorité. Point de distinction du temporel et du spirituel, point de maître étranger qui n'ait pris sa part de la souveraineté, point d'état dans l'état ; mais aussi point d'institutions qui protégeassent la liberté, la fortune, la vie des citoyens ; ou plutôt, pas de citoyens, pas même de sujets, mais des esclaves, des pièces de serfs, attachés, non pas à la glèbe, mais à la personne du maître, par le corps et par l'âme. Le divan (al-dyûân) ou conseil d'état, dont les membres étaient choisis par le calife et révocables à sa volonté, n'était institué que pour aider, et non pour balancer sa puissance absolue. Bien qu'il fût consulté sur les affaires publiques, et chargé d'éclairer le chef de l'état sur les divers objets de la politique ou du gouvernement, le divan n'avait d'autre droit que celui de conseil, d'autre autorité que celle de la

r^son, d'autre emploi que celui à'exécuteur des commandemens
 du maître. La monnaie que fit frapper Abdérame portait , avec le millésime,
 d'un côté, cette inscription : « Il n'y a de Dieu qu'Allah , unique et sans
 compajnon ; » et, au revers , celle-ci : « Dieu est un , Dieu est éternel ; il
 n'est ni père , ni fils, et n'a point de semblable. » Cette monnaie d'un
 prince, portant pour exergue un a-ticle de foi, donne une idée précise de la
 nature de son pouvoir (i). Peut-être ne comprendra-t-on pas sans peine
 qu'une obéissance si complète , si aveugle , ait été rendue à ce droit divin,
 en vertu du— '(i)' Toutefois, comme le remarque Montesquieu , «r le
 despotisme fondé sur la confusion du temporel et du spirituel est tempéré
 par la cause même qui k produit En effet , le livre de la religion est une
 sorte de constitution inaltérable qu'aucune force ne jHînt enfreindre, et qui
 pose une limite à la puissance du despote. Chacun peutk rappeler h
 l'observation de la loi commune , et chacun se trouve dégagé du devoir
 d'obéissance dès qu'il viole cette loi, d'où lui vient sa souveraineté. » Ainsi,
 le calife Abdérame III n'osa point, de sa seule autorité, violer, à l'égard du
 rebelle CaUb ben Hafssun , la cuiUutne Aly. 11 <fl>tint d'abord
 l'assentiment des chefs de ranaée et du culte. (Voir ci-âprès, p.age ' - • ..

■ t U 59 — J*' quel régnaient les califes , lorsqu'on voit ce droit dispute, acquis par la force des armes , les trônes occupés par de nouvelles dynasties , et des profanes renversant les élus du ciel pour hériter de leur puissance surhumaine. Mais l'explication de cette apparente anomalie se trouve dans l'origine même du droit. On sait qu'un des principaux dogmes de la religion mahométane est le fatalisme , c'est-à-dire la résignation aux événemens de ce monde, par la croyance qu'ils ne sont '• que l'accomplissement d'immuables décrets ^ du ciel (i). Que si donc un rebelle parvenait à renverser le légitime successeur du prophète, et à ceindre sa tête d'une tiare usurpée , c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait réussi , et , dans son succès même , se trouvait, pour ses sujets, le devoir de s'y • 'soumettre. Mahomet avait dit : « Le califat, après moi, sera de trente années; après ce terme, il n'y #ura que des puissances établies, par la force , l'usurpation , la tyrannie » ; et 4* (i) Le mot islam , qui a chez les musulmans le mérite sens que le mot christianisme chez nous , signifie rùignaiion, ■ ' I « dûiiiZôd by C'*Mlgk

I* la huitième des conditions fixées, par les anciens docteurs, pour l'exercice du califat était, « la légitimité, qui s'acquiert par le triomphe des armes et la possession réelle • du pouvoir souverain. » . ^ . Par une application du principe dominant, le trône des califes n'était ni héréditaire, ni N électif, dans le sens actuel de ces mots." L'exercice de la souveraineté absolue aurait • été {iêné, par la nature, dans le cas d'hérédité et de droit d'aînesse; par le choix d'autrui, dans le cas d'élection. Etendant son pouvoir au delà des bornes de la vie, le calife désignait son successeur parmi les membres de sa famille. Assez souvent, et pour prévenir, comme avait fait les empereurs romains, les querelles de succession, il l'associait de son vivant à l'empire. Hjschem I • et Abdérame III sont des exemples de choix ^arbitraire; Abdérame II et Albakem U, des exemples d'association. Toutefois, ce pouvoir extra-viager des califes nVllait point - jusqu'à rompre l'unité et l'indivisibilité de, l'empire. « Un fouiteau, avait dit -Mahomet, ne peut contenir deux sabres » , et la loi, sur • • * • ' ' V

Digitized by Google

(ÿ point oomme sur tous les autres, était , restée inaltérable. Jamais les califes, à l'iiui-. ' . lation des rois chrétiens , ne tentèrent de partager leui-s états entre leurs enfans. L'héritage du prophète devait se transmettre intact, comme parmi nous l'héritage de saint Pierre , et l empire ne fut jamais divisé que % • par la naissance de sectes ennemies , celles d Aly et d'Omar, ou par l'érection de califats ' rivaux , ceux des Abasydes et des Ommyades, qui étaient aussi de véritables schismes. . ' L administration publique était coulléc Aiinni». ^ ■ tout entière à des officiers nommés par le t "• calife, et agissant en vertu d'une délégation . ' ' de son autorité souveraine. Aucmic pro- . vincc , aucune tribu , aucune corporation , ' t,, ^ * ' n avait d immunités, de franchises, de droits v particuliers. Iln'existail d'autres réserves de ' . ' • . cette nature que celles qui provenaient des " < ' ' capitulations laites avec certaines parties ou ' populations des pays conquis; mais elles ne . ^ leurétaientacquisesqu'à titre de conventions, ' ' - • <le traites, et non de droits politiques. Auprès du calife , et pour l'expédition des affaires générales de l'empire, étaient le ' ; ' ' ' by Google

I tWfl. (liliadjeb^ou premier ministre, et le divan,. qu'on appelait aussi meschouar ou conseil. L'administration des provinces était remise aux walis (ouàlys) ou gouverneurs, qui, ne relevant que du calife seul, avaient sous leurs ordres les wazp's (ouézyrs) , lieutenans ou gouverneurs cfc districts , et les alcaydes (alqayds), capitaines ou commandans de forteresses. Chacun de ces officiers, dans sa juridiction, comme le calife sur son trône , était investi ii la fois des pouvoirs civils et miliitai'les, dont les Arabes ne iirent jamais la . distinction. Le Coran étant la loi unique sur toutes les ^ . matières et pour tous les cas , çt le prince réunissant en sa seule personne tous les pouvoirs de la société, sacerdotal, militaire, législatif, judiciaireet exécutif, on conçoit qu'il n'était besoin, dai^s cette société, d'au- . cun code , d'aucunes lois fondamentales ou ti ansiloircs. Aussi les Arabes u'ont-ijs point laiss(!, comme l'ont fait presque tous les , peuples de lu terre . xme législation , un corps de droit, où se trouvassent réglés d'uuc manière uniforme l'étal de leur société, 1^ Digilized by GuogU

-I- ü3 ■*— droits et les devoirs de ses membres. Parmi 4es ordonnances de leur's princes , l'histoire iHî fait mention d'une seule loi civile. Le calife, comme de nos jours encore le sultan , succédait de droit à tous ses sujets. Abdérame II détruisit cette prérogative exorbitante , et permit même les enfans succédassent légalement à leurs parens. Il ordonna de même que ceux-ci pussent disposer par testament du tiers de leurs biens , et que les veuves reprissent leurs dots> ainsi que leur's ' étoffes et bijoux , et eussent droit à des alimens. Encore faut-il bien remarquer que cette disposition d'Abdérain n'est pas une loi proprement dite, mais simplement une interprétation du Coran , donnée pour règle dans l'ordre civil , de la même manière que les décisions des papes et des conciles n'ont été, dans l'ordre religieux, que des interprétations de l'Evangile. En somme, les ordonnances des princes arabes ne furent jamais que des explications du Coran «destinées à en déterminer le sens , ou de simples réglemens de police, tels que ceux de Vouzeff", à Grenade. Mais, selon la parole de Maho>

. C4 _ met, qui avait dit : .« Toute loi nouvelle est • • • . f * une innovation , toute innovation est un égarement, et tout égarement conduit, au feu éternel » , rien ne fut ajouté ni changé à la législation immuable et sacrée du liWe' , , A défaut de loi positive et de garanties jtipulées , il ne restait aux sujets , tant dans ' leurs rapports avec l'autorité que dans leurs relations privées, qu'une puissance à invoquer, celle de la loi naturelle, celle de la juS'^ tice. Il n'est donc pas étonnant que cette vertu, la première , en effet , et la source de toutes les autres , ait été pour les Arabes la ' vertu par excellence. Un mot, dans leur langue, renfermait tous les éloges : être juste , c'était accomplir tous ses devoirs envers le ciel et les hommes. Par le même motif, ceux qui distribuaient la justice, n'ayant guère à consulter, dans leurs décisions, que la rai^son et l'équité , étaient tenus d'offrir plus de g"aranties morales que les juges ordinaires, ^ qui n'ont lç plus souvent qu'à appliquer la loi contre les coupables, ou à rinteiq)réter entre les plaideurs. L'emploi de cadi ^(qâdby) était, en conséquence, un des plus honora

. * #-65bles de l'empire, et l'on mettait le plus grand soin dans le choix des hommes aux^hpiels il était confié. Les docteurs arabes ont, composé un code entier sur les conditions d'aptitude à l'office de cadi , et sur les devoirs de cette place. Il y avait , en outre , quelques garanties matérielles contre l'iniquité des juges. C'était d'abord le recours au calife , ouvert à tous ses sujets, et l'obligation imposée aux juges de lui soumettre les affaires civiles les plus importantes, et, je crois, toutes les affaires criminelles. Il existait ensuite un tribunal supérieur et souverain , composé du cadi des cadis (qadhy-al-qodhàh) ou grandjuge, et de quatre assesseurs, dont la fonction spéciale était de juger les juges. Cet office de cadi des cadis était , après celui de hajib, le plus considérable de l'empire, et ne s'accordait qu'à l'homme éminent dont la science et la vertu brillaient d'un égal éclat. Il faut, à propos de l'organisation judiciaire, faire une remarque importante. Comme la loi, et comme l'autorité, la justice était unique. Toutes les juridictions se trouvaient confondues , ainsi que tous les pouvoirs .

T«M. n. . • .5 Digitized by Google

Yüirs, i|tt ia lüi comiiuiic n'avnil qu'une seule espèce
 U'inlerprètci^ L'emploi de cadi ne l'èsscmbljiit nullenienl à celui de nos
 juges, jiégeaiit dans des tribunaux spéciaux, avec des attributions
 particulières , et seulement occupés de rendre la justice , ou criminelle, pu
 civile. C'était un oliicc cîei'ical. Les cadis étaîent attachés aux mosquées ,
 et partageaient*, aycMes (Udiatibs (kbuthyb) ou docteurs, l'interprélalion
 du Coran. Taudis que les derniers, en qualilé de prédicateurs, enseignaient
 auj^lidèles les maximes du livre çpimue loi religieuse, et maintenaient
 l'oftho• doxie de la fol, les cadis étaient chargés, en ({ualité de juges , d'en
 appliquer les dispositions, comme loj civile ou criminelle, et d'établir, par la
 succession de Icuï's ai'rêts, une sorte de jurisprudence uniibriue. NATtdN.
 La nation qui obéissait aux califes de Cor. doue était loin de présenter, dans
 sa compo-^ sition, cette qui distinguait le gourcrliement et la loi. Jamais
 peuple réuni Mus un même sceptre , et dans une même cbnIçée , ne fut
 moins compact , moins homoDigitized by Google

• - 0? - * c'était ragrégât lbn d'jine ftjule' de peuples , ayant des
 origines , des crd^dhces, 4es la^ycs et des mœurs .diverses. Les Arâ^ be»'
 pro|greii||^t dit») ^ ceux qui franchirent les frontières de la Péninsule
 arab^u» pour rép^dpe au dehors la loi de Mahomet et i^lhvèrtû^e moAde, à
 la pointe de leurs xi-iiœte jre^^ & Wient en très petit^ nombre. Ils se
 grossirçat successivement ^des populations £Onqu|ses et converties , qu'ils
 entaillaient ^avec eux- à de nouvelles conquêtes et de nçH?ivelles
 conversions. *Ces enfans du Hedjâz formaient une sorte d'aristocratie , en
 qm résidèrçntjong-temps toute la puissahcc et ^ute la richesse.' Les
 command.emens nlilita^rçs , les emplois civils et les dignités sacerdotales ,
 furent d'abord leur partage exclusif. Au reste, ils conservaient loin de leur
 patrie., les distinctions de castes qui avaient divisé leurs ancêtres, 'et foT-
 majent en Espa-. gne autant de tribus qu'en avait compté l'Arabie, A côté 4e
 ces vainqueurs et législateurs . primitifs, se plaçaient les Syriens, leurs voi-
 sins immédiats et leurs premiers alliés , qui, ' en cette doul^e qualité,
 partageaient tous l» Diô ;:- " by Google

gène : c'était l'agrégation d'une foule de peuples, ayant des origines, des croyances, des langues et des mœurs diverses. Les Arabes proprement dits, ceux qui franchirent les frontières de la Péninsule arabique pour répandre au dehors la loi de Mahomet, et convertir le monde, à la pointe de leurs cimenterres, étaient en très petit nombre. Ils se grossirent successivement des populations conquises et converties, qu'ils entraînaient avec eux à de nouvelles conquêtes et de nouvelles conversions. Ces enfans du Hedjâz formaient une sorte d'aristocratie, en qui résidèrent long-temps toute la puissance et toute la richesse. Les commandemens militaires, les emplois civils et les dignités sacerdotales, furent d'abord leur partage exclusif. Au reste, ils conservaient loin de leur patrie les distinctions de castes qui avaient divisé leurs ancêtres, et formaient en Espagne autant de tribus qu'en avait compté l'Arabie. A côté de ces vainqueurs et législateurs primitifs, se plaçaient les Syriens, leurs voisins immédiats et leurs premiers alliés, qui, en cette double qualité, partageaient tous

Musul-
man.

— t» ■^les privilèges de la noblesse g^abe ; » Jes'EgyptieiP, qui les avaieit aîtlés à c«jr qüeriS* le re^d^ l'Affique. Jkvd^ns le luxe et vivant dans l^roisir^^^bes^a labullure exdiusive des sciences 'et TOS arts ». l^ desceudans de ces tro£ races , appartenait élément le Scfi^^ (6rienfeux), formaient lasociélé pp» . Ije, la hiute clause, la têu du Eu6n, '<j|ns uâ^ng inférieur , venaient _les TVfow» ^ ô^rbèrés, les J^^aghrébyny{Occi&ent&^lx\ . dont leS peuplades, aussi idhv^ies à i'îsîam ,, s'étaient successivement jêtéés êft :i^ pagne, à la suite de Mouza et d*Abderatne . Ceux^i étaient soldats, àrtis^üs, lJ>oüreui|||^ ils TÔmposaient la masse du pfeuple'miwm^ san. et.'comme un'intermédiaire*Bntre,,lés • / ^ « I trï)us conquérantes, dont ils partageaient . ' lAuhe , et lés popqjatimis cônçiSes , dont . ils avaient abord pjutagé la condition. ciMiinu' Ces dwTiières fotiuSuent la partie la pfais nombreuse de^ la jwpulatioli gen^aSe de l'empire: Elles sejsbmposaient des baHtana que les Arabes troutèrèirt' en Espagne , à l'époque de la conquête deé*<î«*aV' c'«**""'r Digitl/cJ by G(" -^le

les privilèges de la noblesse arabe ; puis , les Egyptiens , qui les avaient aidés à conquérir le reste de l'Afrique. Elevés dans le luxe et vivant dans le loisir, voués à la culture exclusive des sciences et des arts , les descendants de ces trois races , auxquelles appartenait également le nom de *Scharqyys* (Orientaux), formaient la société polie, la haute classe, la *tête du peuple*. Enfin, dans un rang inférieur, venaient les Mores ou Berbères, les *Maghrébyns* (Occidentaux), dont les peuplades , aussi converties à l'islam , s'étaient successivement jetées en Espagne , à la suite de Mouza et d'Abdéraine. Ceux-ci étaient soldats, artisans, laboureurs ; ils composaient la masse du peuple musulman , et comme un intermédiaire entre les tribus conquérantes , dont ils partageaient le culte , et les populations conquises , dont ils avaient d'abord partagé la condition.

Chrétiens. Ces dernières formaient la partie la plus nombreuse de la population générale de l'empire. Elles se composaient des habitants que les Arabes trouvèrent en Espagne , à l'époque de la conquête de Mouza , c'est-à-

-æ - ■ ~ • dire des anciens Ibères, mêlés d'abord aux Romains p[^]r l'efTet' des colonies' militaires <]u'avaicnt successivement établies la répu-
 • . blique et l'empire** puis aux Wisigolbs , qui avaient régné trois siècles sur cette contrée. Ces bpmnes , de i*ace injligène , convertis au christianisme[^] avec les Romains, et mêlés aux Golhs , chrétiens comme eux , ne s'étaient point soiunis à la foi du prophète. En vertu. des capitulations que' les premiers clvefs arabes leur avaient accordées , et qui finent toujours observées fidèlement, ils a-* vaient conservé leur religion et son libre exercice. Ces chrétiens vivant sous la dos mination musidmane fiu'ent nommés Mozarabes *(i'). 'Ils habitaient' en gi-and nombre toutes les campagnes de la Péninsule, et mênies les principales cités , telles que lède, Cordoue , Séville. Leur condition n'était point misérable , comme on pourrait le (i) Quelques uns ont fait dériver ce mot Je Mixti-yfrabes ; d'autres , du nom de Mouza ; mais sa véritable étymologie est dans le mot Mostà'rab , qui vent dire, dans la langue du Yémen, yâitt, devenus Arabes. ■
 liÿ la pcrdida'dc E[^]pana

dire des anciens Ibères, mêlés d'abord aux Romains par l'effet des colonies militaires qu'avaient successivement établies la république et l'empire, puis aux Wisigoths, qui avaient régné trois siècles sur cette contrée. Ces hommes, de race indigène, convertis au christianisme avec les Romains, et mêlés aux Goths, chrétiens comme eux, ne s'étaient point soumis à la foi du prophète. En vertu des capitulations que les premiers chefs arabes leur avaient accordées, et qui furent toujours observées fidèlement, ils avaient conservé leur religion et son libre exercice. Ces chrétiens vivant sous la domination musulmane furent nommés *Mozarabes* (1). Ils habitaient en grand nombre toutes les campagnes de la Péninsule, et même les principales cités, telles que Tolède, Cordoue, Séville. Leur condition n'était point misérable, comme on pourrait le

(1) Quelques-uns ont fait dériver ce mot de *Mixti-Arabes*; d'autres, du nom de Mouza; mais sa véritable étymologie est dans le mot *Mosta'rab*, qui veut dire, dans la langue du Yémen, *faits, devenus Arabes*.

En la perdita de España

. • . ■ - 70 - . ' ■ . croire d'une nation vaincue et qui ne s'est point rapprochée de ses maîtres en prenant leur culte, leurs mœurs et leur nom. De toits A # ■ les peuples conquérans , les Arabes furent sans contredit le moins exigeant . comme le moins cruel. Ils imitèrent la tolérance religieuse et civile des Romains de l'empire , sans avoir imité les excès des Romains de la ■ république. Toute leur histoire fend témoignage de cette grande modération. En Orient , • oir avait ville calife Waïid, conquérant de la Palestine , ■ payer le prix d'une église aux chrétiens de Damas, avant d'élever une mosquée sur le terrain qu'elle occupait et , son frère Ald-Adlab conserve'r tous les. moines d'Afrique , sous la seule condition du tribut d'un dinar par couvent. En Espagne , lorsqu'A S n'en possédaient encore que la partie méridionale, les Arabes , par une générosité singulière, confièrent le gouvernement d'une province importante et récemment soumise Se quedaroa los cristiaos CoD los Arabes, de donde Mozarabes se llamaronl • • s (Caldeson , La I^{hi}a de Gome[^]Arias.) Digitized by Google

croire d'une nation vaincue et qui ne s'est point rapprochée de ses maîtres en prenant leur culte, leurs mœurs et leur nom. De tous les peuples conquérans, les Arabes furent sans contredit le moins exigeant comme le moins cruel. Ils imitèrent la tolérance religieuse et civile des Romains de l'empire, sans avoir imité les excès des Romains de la république. Toute leur histoire rend témoignage de cette grande modération. En Orient, on avait vu le calife Walid, conquérant de la Palestine, payer le prix d'une église aux chrétiens de Damas, avant d'élever une mosquée sur le terrain qu'elle occupait, et son frère Ald-Adlah conserver tous les moines d'Afrique, sous la seule condition du tribut d'un dinar par couvent. En Espagne, lorsqu'ils n'en possédaient encore que la partie méridionale, les Arabes, par une générosité singulière, confièrent le gouvernement d'une province importante et récemment soumise

Se quedaron los cristianos
Con los Arabes, de donde
Mozarabes se llamaron.

(CALDERON, *La Niña de Gómez-Arias.*)

• . 1 • . . ^ 7i ^ h un comte 'cht'étien, à ceTliéddomîi', (Jui les
 avaltvaincus dans un combat naval et s'étaît - > vaillarhn^nt opposé à Icuï'
 descente. Maîtres de la Péninsule entière, ils laissèrent aux babitans leur
 rcli {jioii et leurs teniples, leurs lois et leurs juges. La biérarchiê
 ecclésiastique continua de subsister dans toute sou étendue et avec toute son
 atitorité sur les fidèles. Les exercices du culte furent permis , sous l'unique
 condition que les chrétiens s'abstiendraient des actes extérieurs et rte
 pourraient , punir eelui d'entre eux qui embrasserait volontairement
 l'islamisme. Les évêques, choisis par les fidèles, nommaient les curés des
 paroisses et les abbés des moriastèrçs. Enfin , les Mozarabes n'étaient point
 excftis des charges de l'état. Outre les rangs de l'ar'mée, où servaient
 toujours un grand nombre d'entre eux , plusieurs emplois , lîtême
 importants, leurs étaient ouverts. Ainsi, l'oii voit figurer un évêque parmi les
 ambassadeurs envoyés à l'empereur Othoh par Al>dérâme lîl. Une preuve
 plus évidente encore delà gl ande liberté de conscience lais.sée aux
 chrétiens , c'est rpie plusieurs conciles' euDigitized by Googlu

. . Jé. leiit lieu pendaiit'la domination 'des Arabes. J'en puis citer
 un tenu h Séville, en 7S2, souslereyne d'Abdéraine-le-Grand; un autre
 a^ordoiie, en 85a, sous le second Abdérame; et un troisième à Cordoue, en
 '862, sous Muhamud. Le concile- de 85a avait été cpn- ' ' vof[ué sur l'ordre
 inénic du calife , afin que les évêques fissent cesser , par leur décision ,
 ies'^rotibles qu'excitaient les chretiens trop zélés. ((Nous devons au
 christianisme , a dit » Montesquieu, ce droit des gens qui fait » que , 'parmi
 nous , la victoire laisse aux >) peuples vaincus ces gi'andes choses, la vie,
 >r la liberté , les lois , les biens , et toujours la >^reli0(ion , lorsqu'on ne
 s'aveugle pas soi-même. (Esprit des lois, liv. s4* cbap. 5). » Les Ai'abes
 avaient déjà pratiqué ce nouveau droit des gens auquel le christianisme ne
 s'est pas toujou-s rigoureusement soumis,'^ •et, pour leur rendre à ce sujet
 toute la justice qui leur est due, on doit se l'appeler qu'ils étaient alors dans
 la première ferveu' d'uue croyance nouvelle, dans le preaiier enthousiasme
 de la victoire.- . ' €l^tte excessive tolérance avait rendu plus taf Digitized by
 Google

— 73— • facile et plus prompt le rapprochement des deux peuples. Malgré la différence des cultes, les Espagnols montrèrent peut-être moins de l'épugnance à se mêler avec les Arabes, qu'ils n'en avaient montré dans l'origine à se mêler avec les Goths, quoique[ceux-ci professassent la même religion (i). Les mariages étaient très communs entre les chrétiens et les musulmans. L'on vit, au moment de la conquête, Abdclazyz, fils de Mouza, épouser Egilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths. La mère d'Abdrame l^{er} était chrétienne; cette origine n'empêcha cependant point son aïeul de le choisir dans toute sa famille pour l'appeler à l'empire, et ne fit ni lui ni à aucun fanatique à son avènement. L'horreur qu'avaient inspirée les coutumes mahomélanes se dissipa bientôt, et ce relâchement gagna jusqu'aux prêtres. La plupart d'entre eux se mariaient comme les séculiers, et, chose digne de remarque, cet usage n'existait pas seulement (i) Les Goths étaient restés Ariens jusqu'au règne de Kcared (58j). Ce ne fut qu'après avoir embrassé la foi catholique, qu'ils commencèrent à se confondre avec les indigènes, qu'on appelait encore Romains. ?

dans les pays soumis aux Arabes ; beaucoup de prêtres le suivaient , même dans les états des rois cspas. Outre les diverses tribus musulmanes d'Asie et d'Afrique, et les Mozarabes dérivés ' chrétiens , les califes comptaient parmi ■ leurs sujets un grand nombre de juifs. En 711, sous le règne* d'Adrien , environ cinquante mille familles des tribus de Juda et de Benjamin étaient venues se réfugier en Espagne , lorsque le peuple bédouin se dispersa par toute la terre, chassé de la Palestine . après la révolte de Barcochébas. Les Goths, qui les trouvèrent établis dans cette contrée, les y laissèrent Vivre à peu près en paix , et ' , lorsque les Arabes s'en furent emparés , la tolérance qu'ils montraient pour toutes les sectes ennemies attira sous leur domination . une foule de juifs, qu'atteignait partout ailleurs. leur persécution. Tant qu'y régnèrent les Arabes , l'Espagne fut le pays de l'Europe qui comptait le plus de juifs parmi ses habitants. Ils devaient y jouir, pour leur culte, de la même tolérance que les chrétiens , car une des églises actuelles de Tolède est un

D'igitized by Google

ancien temple juif, dont la construction éré antérieu'C à la conquête des Arabes, mais qu'on conserva sa destination primitive pendant toute l'icui' domination. Depuis le rétablissement des rois catholiques, et l'édit d'expulsion prononcé contre eux, les juifs furent traqués et pourchassés ej» Espa{]; ne cohimc les loups en Angleterre, jusqu'à la destruction du dernier (i). * ^ ' Enliiii, l'Espagne luahométane nourrissait un grand nombre d'esclaves attachés au service du calife, des grands de l'empiré et des membres- de toutes les tribus uobles' • Us étaient de deux cs[>èccs. Les uns, suivant le droit des gens de cette époque, étaient des prisonniers de guerre faits dans les combats ou dans les Irruptions sur le territoire ennemi, soit parmi les chrétiens, soit parmi les (0 Après la fondatioa du royaume de Grenade, on ne Toit plus, parmi les divei-ses populations entassées dans cette province, aucune trace de cluéUens mozarabes. Mais les juifs s'y trouvaient encore en grand nombre. C'est ce que prouve, entre autres, une ordonnance du roi Ismayl (i5i4) qui oblige les juifs à porter dans leurs habits un signe distinctif pour ne point être confondus avec les musulmans. ' ■ . . •

■ • ' • . , . _ 76 rebelles d'Afrique; les autres étaient des Tiègrès
 que le traile 'de la tfaite livrait déjà , * comme des bestiaux , à des maîtres
 étran* % .gers. ^ POPULATION. Ppur reconnaître à quel état de grandeur
 s'éleva rempii*e arabe, il faut d'abord essayer . ■ , de découvrir quellÿ fut
 sa population . In mul. -titiidine populi dignitas regis , et in paix- . / citate
 plebis ignominia principis. (PiX)V. ch. ' 1 28.) Le plus grand symptôme de
 pi*os'^iérité ou de décadence chez un peuple étant l'accroissement ou la
 diminution de sa po-^ pulation , on peut trouver en quelque sorte* par un
 calcul numérique, le degré de sa pidssance et de son bonheur ; ou peut
 écrire une histoire en chiffres. Il est donc intércs- . saut et utile de
 comparer , sous le rapport du nombre de ses habitants, l'état d'un même ^ys
 aux^ différentes époques^ de sou liistoire» de mesm'er , pour ainsi diee , la
 taille d'un peuple à ses différons âges. C'est ce que je ferai pour l'Espagne ,
 afin de mieux constater sa^ifutüion sous les Arabes. •• ' Digiiiized by
 Google

4. ■ . • ' - r * ' 11 est inutile de remonter aux temps à peine romains (9^e avant J.-C.), où les Phéniciens firent la découverte de la Péninsule hispanique, que se partageaient alors les races Ibérienne et Turdule, l'Arnaï, Lusitanienne à l'ouest, et Celtibérienne au nord; ni à l'époque un peu postérieure où les Grecs firent quelques établissements sur la côte orientale; les documents sont trop rares et trop incertains. Mais on peut s'arrêter à l'époque où Rome et Carthage se disputaient l'Espagne, (< la première province du continent, dit Tite-Live, qu'occupèrent les Romains, et la dernière qu'ils soumièrent. » (De l'année 244 à l'année 58 avant J.-C.) Sa population était alors considérable. La longue résistance de Sagonte aux armes d'Annibal, celle de Numance, luttant seule dix années avec Rome, qui l'appelait terror imperii, indiquent assez quel devait être le nombre des habitants de cette contrée. Caton-le-Censeur se vantait, au rapport de Plutarque, d'avoir pris, plus de places en Espagne que l'année de son consulat (58 avant J.-C. de Rome) n'avait eu de jours. Polybe affirme que le préteur Scipion en

9 — 78 — détruisit iroifi cents dans la seule iÿtiée 558, «I Pompée, au dire dePlie; en prit huit cent^ quarante-six. Enün, Slrabon rapporte qu'au lecençment lait sous le règne d'Auguste, la seule ville de Cadix (Gûcfci) comptait six cents chevaliers {équités) , et qu'il n'y avait que Padoue , dans tout l'enipirc romain , qui en eût un plus grand nombi'c. On sait que, pour être de l'ordre équestre, il fallait posséder . Biic fortune de ^00,000 sesterces. Osoiio porte la population de l'Espagne , sovis les '* premiers empercui'S, a soixante-dix millions d'habitaus; mais son calcul, évidemment exagéré, repose sur des bases eiTonées. <(D'après les reccusemeus romains, dit-il, Tav— lagone , au temps d'Auguste , renfermait a,500,000 âmes , et Mérida en ïlstremadure entretenait uqe garnison de 90,000 hoinmes. » Puis, il part de ces deux points pour établir scs évaluations. Mais civitas doit se tvaduire ici, non par ville, mais proyuice (la cité roinainc), et son erreur vient d avoir niai eonipris ce mot. Au reste , eu donnant plus de deux millions d'iiabitans, non à la ville, mais au district de Tarragone, on poft

-♦ 7i — tprait toujours la population (}ü l'I^spague au moins au triple de ce (|u'elle est de nos jours, et ee calcul parait alors très vraiserablaLlc , sui'lout quand on Ut ce passage de ' Cicéron. « Nous n'aivons surpassé ni les Espagnols par le^ , ni les Gaulois par la force, ni les Grecs par les arts (i). » Cet état florissant continua peiidaiitla première pm'iodé de l'empire. La population iill^igèncfut même accmepar de nombreuses colonies militaires et par l'arrivée il'une. grande partie des juifs chassés de la Palestine sous Adrien. Mais lorsqu'aux règnes de Trajan et des Ântonins succédèrent les règues de Commode et de Caracalla ; lorsque Constantin porta sur le Bosphore le siège du gouvernement ; lorsqu'il fallut défendre l'empii'c, h l'orient, contre les Parthes çt les Perses, au nord, contrôles Barbares dont les populations se poussaient les uiies Içs autres sur le midi , alors le déchirement d(^ l'état , les exactions iuGuies, la misère gÔ7 nérale, les guerres civiles et les continuels v ■ (i) •< Nec numéro Hispauo.t', nec robore GaUoSf nec orabus Greeeo* mperavimut. » • • • .

< — 80 ^ » envois de troupes sur les l'rdntières , appau• virirèut
 d'IiaLitans toutes les provinces. Puis vint l'invasion des Barbares , qui
 ronipirciit • ' enfin leurs digues et inondèrent l'Europe -, entière de leurs
 hordes sauvages. Les premiers d'entre eiix qui parurent en Espagne lurent
 les Vandales , dont la destinée lut \ . • . / ... aussi la plus singulière , et qui ,
 après avoir travei*sé la Dace, l'Allemagne, les Gaules et l'Rspagne , ne
 purent se fixer qu'en Afrique, • . chassés de tous les pays de l'Europe par de
 nouveaux venus. Après avoir passé le Rhin ' le !"■ janvier 407 , et ravagé
 toutes les Gaules , ils avaient franchi les Pyrénées en 409 , , et s'étaient
 répandus en Espagne, ouvrant la " ^ 1 ■ route aux Alains, aux Suèves et aux
 Wisi'^^goths, qui s'y jetèrent sur leurs traces. On Connaît les clTets de ces
 irniptions succes' 'sives. On sait qu'à l'approche des dévasta— ' ■ tcurs^ les
 liahitans des campagnes iuyaieut dans leurs cités, laissant la terre sans
 semences, et que ces multitudes , entassées r, ainsi dans les villes., n'avaient
 d'autre alter. ^ native que d'être passées au fil de l'épée, si , 'elles se
 rendaient aux Barbares, ou de péi'ir Pigitized by

0 (le faim si elles se défendaient dans leurs murailles. Tel fut le nombre des victimes, que l'infection des cadavres fit naître [une peste générale qui faillit enlever le reste des vivans. Les massacres , les • incendies , la famine , tous les fléaux , toutes les calamités semblèrent s'unir pour la destruction de l'espèce humaine, et des provinces entières, naguère florissantes, furent si complètement dépeuplées, que lorsqu'on y revint long-temps après, on ne trouva que des forêts et des marécages, comme dans les déserts où l'homme pénètre pour la première fois. Avec les Goths, dernière venus en Espagne, et bientôt ses seuls maîtres, une autre . ère commença. Des mœurs plus douces, des lois plus sages que celles des autres conquérans du nord , une longue paix , plusieurs ' règnes calmes et brillans, enfin la fusion complète des peuples vainqueur et vaincu, ^véparèreot saccessivement les mailx jje'la conquête. Les nouveaux venus remplacèrent en nombre les victiir^ de l'invasion,, et l'Espegne, après Theudis, ftécésuinthe et Wam< TOM. n, . 0 ' Digitized by Google

» La , n'clait pas moins peuplée qu'aux dernières années de l'empire. Tel était l'état de cette contrée, lorsque les Arabes y pénétrèrent , et , à leur suite , les tribus africaines. Mais cette conquête des* peuples du midi, bien différente de celle des peuples du nord , se fit sans ravages , sans effusion de sang , eominc une simple prise de possession. Les califes arabes n'ordonnèrent point de recensements proprement dits, bien qu'il existât un impôt de capitation nommé le Taàyh, du moins les historiens qui nous restent n'en font point mention. On ne peut donc évaluer que par aperçus la population de l'Espagne sous leur règne. Outre la capitale, résidence du calife,, l'empire arabe , comptait six chefs-lieux de gouvernement, résidences des wAÜs, savoir r Tolè'de, Mérida, Saragosse, Valence, Greno'Ac et Murteide, quatre-vingts grandes cités et trois cents villos. Cordoue seule renferme— msut y au dire des géographes arabes , deux cent mille maisons , six cents mosquées , cloquante hôpitaux, huit cent écoles publiques et neuf cents bains. Ce détail paraît d'adigilized by Coogl

83 ^ord incroyable, fabuleux ^ je le suppose “pas même
 exagéré. Si l’on appelle maison, non les édifices de nos villes modernes,
 mus. la demeure de chaque famille; mosquée, chaque lieu consacré, chaque
 petite chapelle ; si l’on se rappelle qu’une mosquée ne pouvait exister sans
 école, et que les ablus, lions étaient aussi indispensables que la prière, on
 reconnaîtra que la ville et les faubourgs de la capitale de l’empire pouvaient
 bien contenir ce nombi’c prodigieux de di-’ vers édifices (i). Sous la
 domination des /Vi-abés , les campagnes n’étaient pas moins peuplées que
 les villes, üü comptait douze mille villages suiles bords du Guadalquivir,
 tandis que l’Andalousie tout' entière n’en renferme aujourd’hui que huit
 cent neuf, et l’on disait de l’Almorfave Youzef (Youzef AI Morâbeth), ■ .
 . . i. . (ij Rome, au temps d’Aufpiste, renfermait, d’après le déuombdement
 de Pol>lius Victor , mille neuf cent seize palais ôu maisons isolées, et
 quarantc-<{uati'e mille neuf cent vingt insulœ, ou blocs de maisons- (Ce
 que les Espagnols appellent mantarms ('pommes) et les Parisiens piWs). - |>
 ; ■

_ 84 — qui i*éf{naîtf il est vrai, stir la Berbérie aussi bien que sur
 la plus {grande partie de .l'Es-^ pafjne, que chaque jour on priait pour lui du
 haut de trois cent mille chaires. Ce qui prouve quel était le nombre des
 sujets du calife', c'est que, malgré les soins donnés à l'agriculture, science
 dans laquelle excellaient les Arabes, malgré le commerce extérieur très
 étendu, très florissant , plusieurs famines désolèrent l'Espagne^ à
 différentes époques, et toutes les fois qu'une sécheresse ou tout autre
 accident de l'atmosphère nuisait aux récoltes. Il fallait que la population '
 fut bien considérable, pour que l'Espagne , alors que toutes les terres étaient
 cultivées, souffrît d'un fléau qui ne se renouvelle plus . aujourd'hui que la
 moitié des champs reste inculte. Les gûeires civiles qui accompagnèrent ht
 chute des Ommyades ' et le démembrement du califat , puis la double
 conquête des Almorravides et des Almohades ' d'Afrique , .enfin toutes les
 circonstances de la destrutioH' de l'empire arabe pai* lès.Moresi
 diminuèrent sensiblement la population musulDigitized by Google

niane. Vint ensuite la repiise du pays par les Espagnols, i*éfugiés d'abord avec Pelage dans un coin des Asturies. Cette conquête successive ne ressembla nullement à la couquête rapide des Arabes. Elle fut longue , difficile, sanglante, accompagnée de guerres et de ravages sans fin, et les chrétiens, moins tolérans, exterminèrent devant eux toutes les races infidèles. Ainsi furent prises, Tolède par Alphonse VI (io85), Cordouc et éville parsaintFerdinand(i236 et 1248) -Les dévas- ' tâtions furent si grandes, qu'a cette époque> par exemple, il fallait nourrir les troupes laissées en Andalousie avec des vivres envoyés de Castille, 'et qu'on ne repeuplait les villes conqmses qu'en offrant de grands avantages à de nouveaux liabitans . T elle fut l'origine de la plupart des /héros, ou privilèges particuliers des communes espagnoles. Lorsqu'enfin le royaume de Grenade fut envahi, et que la bannière de Castille et d'Aragon fut plantée sur les tours de l'Alhamrà , une grande pai-tie des trois millions de Mores entassés dans ce dernier asile passèrent en Afrique avec leurs derniers rois, le Zagal et le Zaquir (Al

AciTIMt • 86 — Ssaghâr et al-Ssaghyr), en vertu de la capitulation. Ceux qui restèrent, et qu'on nom-
 ma furent, comme on l'a vu, des perses sur toute la Péninsule, après quelques révoltes étouffées dans le sang. Mais, toute la puissance du gouvernement, tous les supplices de l'inquisition, n'ayant pu les enchaîner complètement au christianisme, un décret de Philippe II (1500), exécuté avec une incroyable rigueur, les bannit jamais de l'Espagne, dont ils étaient, sans contredit, la population la plus industrieuse. Précédemment, un décret des rois catholiques avait chassé tous les juifs (1). Les Arabes, non plus qu'aucune puissance « (1) Pour donner plus d'intérêt à cette histoire de la population comparée de l'Espagne, je crois devoir la continuer jusqu'à nos jours. Ces émigrations de nations entières ne sont pas la principale cause du dépeuplement de l'Espagne. L'année même où tombait Grenade, Christophe Colomb découvrait un nouveau monde et Vasco de Gama venait de pénétrer aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A la nouvelle de leurs succès, ce fut un délire universel. D'abord, quelques aventuriers, conduits par Tés Cortez, tes Balboa, les Plikno, s'ôïi

— 87 — de époque , n'avaient point d'foiiiée pennahente. Les
sertis corps qui restassent totqours sous les armes éteient les^ cavolietn
vrirent un passage avec le fer et la flamme dans ce inonde inconnu ; puis
des peuples 'entiers d'émigraiiis y pénétrèrent sur leurs traces. Pendant de
longues années, les flottes d'Espagne portèrent sans cesse de nouveaux
habitansà ces nouvelles contrées. En effet, après l'extermination des races
indigènes, il fallait bien, pour utiliser ces conquêtes, que la métropole
s'épuisât en c«v lonies ; non cependant que les Espagnols allassent aux
Indes travailler de leurs mains , l'honneur de leur peau ne pouvait le
permettre , et l'on tirait d'Afrique des bêtes dejomme à formes humaines;
mais ils allaient honorablement s'enrichir de dépouilles , et rapportaient à
leurs compatriotes, déjà tout disposés à cette vie de paresse entreprenante ,
le goût des fortunes lointaines. ' L'Espagne acheta Torde l'Amérique au prix
de .son industrie , de sou agriculture , de sa population. Voilà sans doute la
cause principale de la misère et \ du dépeuplement dont le spectacle nous
afflige encore aujourd'hui. Il en est pourtant une autre qui l'égale peut-être
par^a continuité de ses désastreux eg'cts : je veux parler du régime
monastique. Son introduction en Espagne date de Tan 350. Il est
vraisemblable ■qn'Osius, évêque de Cordouc, ayant été mandé à Milan par
l'empereur Constance, ramena quelques moiJICS italiens qui suivaient la
règle de ceux d'figypte ^ fondée par saint. Atbauase. On sait combien cette
heu

— ■88 — de la garde du calife , et les kaschefs ou soldats de maréchaussée ; mais ils ne se'vaient qu'à la police intérieure.' Lorsqu'une algareuse importation fructifia. Avant la conquête des Arabes, il y avait déjà en Espagne un nombre considérable de monastères, que la piété plus ardente qu'éclairée des rois goüis avait peuplés et enrichis. Après l'ex- . ^ pulsion des Mores , ce nombre s'accrut considérablement. Le premier soin des Arabes, lorsqu'ils occupaient une place, était d'y établir une école gratuite ; le premier soin des Espagnols était d'y fonder un couvent , qui se trouvait aussitôt doté sur les dépouilles des vaincus. Tous les ordres monastiques successivement établis dans la chrétienté, soit d'hommes, soit de femmes, soit propriétaires (monges), soit mendiants^/r<y- ' les), trouvèrent en Espagne tant de largesses et de 'prosélytes, que l'on compta, dans Séville, par exemple, Jusqu'à soixante-dix couvens, dont sept du seul ordre des dominicains. Le régime monastique n'eut pas seulement pour effet d'enlever un grand nombre d'individus au travail et à la population : il porta à l'agriculture un coup mortel par la création des biens de maiif-morte. Mal■ gré les défenses des lois anciennes , plusieurs fois renouvelées , mais toujours sans succès, toutes les propriétés affectées à la fondation d'un monastère ou d'un chapitre, toutes celles arrachées au repentir d'un coupable ou aux frayeurs d'un mourant, furent irrevocablement attachées {vinculadas) à ces corporations. Digitized by Google

■ , . — 89 — rade des chrétiens obligeait à défendre quelque point du terroir, le wali de la province ou le wasir du district appelait les nobles. La noblesse bientôt leur exemple en établissant des fiefs héréditaires et non cessibles. Il n'y eut pas de si humble hidalgo de village, pas de si petit bourgeois enrichi, qui ne fondât un majorat dans sa famille. On arriva qu'au moyen de la main-morte du cleigé {amortización eclesiástica, beneficiados, etc., etc.} J de celle de la noblesse {mayorazgos}, et de celle des communes {valdios y tierras concegiles}, la plus grande partie des terres de l'Espagne furent mises hors du Commun et, tandis que les

>SBes.ttleigtt^faupi^|||l^ la rareté, une vaine difaismée, bSftatUi^ rent sans emploi, sans culture ("). Si l'on éludait cet état de choses tous les vices de la législation rurale, si bien signalés par Jovellanos dans son excellent Informe sobre la Ley agraria (par exemple, les privilèges absurdes, de la mesta, de ces compagnies de bergers qui promènent leurs innombrables troupeaux du nord au midi, non seulement avec le droit de vaine pâture) en compte dans le district d'Utrera/ en Andalousie, vingt-neuf mille yánegos de terres incultes; dans celui de Ciudad-Real, au centre de la Manche, trente mille yánegas; dans celui de Badajoz, en Estrémadure, une plaine entière de vingt-six lieues de long sur douze de large, outre une chaîne de montagnes stériles {Monte-bajo} qui forme le tiers, de la province, etc., etc.

rade des chrétiens obligeait à défendre quelque point du territoire, le wali de la province ou le wazir du district appelait les

La noblesse suivit bientôt leur exemple en établissant des fiefs substituables et non cessibles. Il n'y eut pas de si mince hidalgo de village, pas de si petit bourgeois enrichi, qui ne fondât un majorat dans sa famille. Il arriva qu'au moyen de la main-morte du clergé (*amortizacion eclesiastica*, *beneficiados*, etc., etc.), de celle de la noblesse (*mayorazgos*), et de celle des communes (*valdios y tierras concegiles*), la plus grande partie des terres de l'Espagne furent mises hors du commerce, et, tandis que les unes atteignirent, par la rareté, une valeur démesurée, les autres demeurèrent sans emploi, sans culture (*). Si l'on ajoute à cet état de choses tous les vices de la législation rurale, si bien signalés par Jovellanos dans son excellent *Informe sobre la ley agraria* (par exemple, les privilèges absurdes de la *mesta*, de ces compagnies de bergers qui promènent leurs innombrables troupeaux du nord au midi; non seulement avec le droit de vaine pâ-

(*) On compte dans le district d'Utrera, en Andalousie, vingt-un mille *fanegas* de terres incultes; dans celui de Ciudad-Réal, au centre de la Manche, trente mille *fanegas*; dans celui de Badajoz, en Estremadure, une plaine entière de vingt-six lieues de long sur douze de large, outre une chaîne de montagnes stériles (*Monte-bajo*), qui forme le tiers de la province, etc., etc.

90 — hrwnmcs sowmîs a sa juridiction > et les menait i l'ennemi. Lorsqu'il s'agissait d'une entreprise générale où la nation tout entière dût prendre part, c'était le calife qui convoquait soûs son étendart les guerriers de toutes les tribus. Si l'attaque devait être portée Uure sur toutes les tanres quHls Uaversent, mais avec le ' droit pliû exorbitant d'ewpêcher les propriétaires de clore leurs propriétés), on comprendra dans quel état de décadence a dû tomber l'agriculture,, et, partant, la^population. Tous ces maux réunis avaient tellement dépeuplé l'Espagne, avant le milieu du dix-septième siècle, que de ministre Olivarès essaya, par diverses ordonnances, de porter quelque Temède à cet état de choses. Il exempta de toutes charges te-père de quatre lils,. et le jeune inarié pendant quatre années; il perinitaux edfans de ae marier sans l'aveu de leurs parcns;>il appela des étrangers, défendit toute émigration,- etc. , etc. Les révoltes'de Portugal et dé Catalogne, ainsi que les longues^ guerres de la succession, maintinrent l'Espagne dans cet état de faiblesse jusqu'au commencement du%iècle dernier. 'La paix qui régna depuis, presque sans Intei^ ■ nption , et l'heureux règne de Charles III, commencè.rent à cicatrizer cette plaie toujours saignante. La po-, ' pulation, qu'on évaluait au teinps de Ferdinand et d'Isabehe,.mais sans doute avec exagération , à vingt millions d'âmes, s'étalt trouvée presque réduite à six flillDigitized by Coogie

c[^]irc les clifétiens , ôñ ptiilïiäit liäris îëS mosquées V Ægihed (k\-'Dyi\icà) , ou guert'fe sainte , et c'était alors uii devoir à tout musulnian d'offrir ses services. Les officiers du calife choisissaient les soldats suivant l'impOrtanCe de l'expédition , et la situation du ■ . . lions en 1714. En 1767[^] elle s'était élevée au-delà de neuf millions, et en 1788, siiîvaat un reéensemeift dffi- . ciel, â 10,061, ilSliabitans, dont 126,050 eccTéSiastiques et 484,131 nobles. C'est le seul recensement qui ait été * ftilt en Espagne, et les cortès furent obligées d'y recourir, en 1820, pour l'èxécution de la constitution , qui' donnait ün député par 70,000 âmes. Ou convient même que le chiffre en était inexact et fort Inférieur à là , réalité, parce que la plupart des communes , craignant qu'il ne s'agît d'une répartition des Impôts et des levées • d'hommes, dimihuêrerit à dessein le noiïibre de leurs hàbitans. La population géné|^le s'était encore beaucoup accrue jusqu'en 1808 ; mais, depuis cétte époque, les ravages de plusieurs épidémies, six ans de guerre intérieure (*) et d'horribles dévastations, puis les exils et les proscriptions politiques , ont dû y làîre Une large brèche. On ne droit pas que l'Espagne compte aujour-' (") On couple dans celte guerre[^] putre les innOmhrables altaques des guerr4lk , trenle-iinc batailles , troiscent cinquante-quatre combats et quatre-vingt-cinij places prises ou reprises. - *'•

92 _ tl'ésor. Au reste , le service militaire ne semble avoir été imposé aux Ai-abes que par ^ obéissance volontaire aux ordres du calife , comme un devoir en quelque sorte tout religieux , et non par aucune obligation politique. On ne trouve , en effet , dans leur his.toire, nulle trace de la tenure féodale , en d'hui plus de douze millions d'babitans, c'est^-dire le tiers environ de la France, sur une égale étendue de ter*,ritoire. ' C'est un spectacle bien triste et bien amer que celui d'une belle campagne sans habitations, d'une terre fertile abandonnée aux ronces faute de bras qui la culti. vent, d'une grande ville en ruines Aute de citoyens; c'est celui que présente aujourd'hui l'Espagne. Dqs districts entiers sont déserts; une foule de villes, jadis importantes , telles que Yalladolid, Tolède, Cordoue, Mérida , Cartbagène, ne sont plus grandes que dans l'histoire , et lem' importance passée ne peut se reconnaître qu'à deux caractères : l'inutile étendue de leur enceinte, et le nombre disproportionné de leurs édifices pieux. La place principale de Yalladolid, pai' exemple, est entièrement composée de façades de monastères, et. Arevalo , qui n'est plus qu'un petit bourg de la CastilleYieille, renferme encorè neuf églises paroissiales et quatorze couvens. Pour attes||| quelle était, dans ces villes, la population détmite^I ne reste plus que la .cause même de sa destruction. - ■ ' ¥ Digitized by Coogte

— 93 — l'usage alors dans toute l'Europe, c'est-à-dire; ' de l'obligation imposée à chaque possesseur de fief relevant de la couronne d'amener ses vassaux au sei-vice du roi. Dans tous les cas, ' l'armée arabe ne restait jamais sous le drapeau que l'espace d'une campagne. Chaque ' année, après l'expédition, bonne ou mau- • vaise, les soldats se dispersaient pour retourner dans leurs foyers. Il fallait qu'un nouvel appel les réunît l'année suivante. Ce ne fut qu'au moment de la chute des Ommyades, et lorsque les Espagnols menaçaient tout l'empire du croissant ébranlé par les guerres civiles * qui s'étaient allumées contre les Arabes et les Berbères, que des musulmans zélés se vouèrent à la défense permanente des frontières. Unis par des sermens, et menant une vie • très austère qu'ils partageaient entre les devoirs religieux et la pratique des armes, ces chevaliers, qu'on nommait rabits (rabyths), restaient constamment sous les drapeaux. • Du reste, on n'a que des notions vagues sur cet institut des rabits. L'histoire de Conde n'en parle qu'à l'occasion du long séjour que ■ , fit parmi eux Hischem III, dernier calife

1 ^ 94 V pmmyaUe (1028), pour s'opposer aux progrès des
 Espagnols. * 4'ai déjà dit que beaucoup de mozarabes * et de juifs servaient
 dans les armées du calife. Fréquemment aussi des corps mei'ce' naii'cs
 fui'cut pris à la solde de l'empire , ou . des divers compétiteurs au trône.
 C'étaient des guerriers espagnob , qui, réunis en troupe sous lui chef de leur
 choix, louaient leurs services, comme üi'cut plus tard les coiulottieri
 d'itajic. ün les nommait campeadores pom' exprimer qu'ils étaient toujours
 en canjpagne. Le fameux Rodi-lgo ou Rui-Diaz de Vi> ar , que ses coïnpati-
 iotes ont appelé, par excellence, el campeador , fut mi de ces héros
 mercenaires qui vendaient , leur épée au plus offrant. Il fit ses premières
 ai'mcs à la solde du wali de Sai'ragosse , contre les chrétiens ai-agonais , et
 reçut alors la qualification ai-abe de Cid (Syd), qu'il a consci vée dans
 l'histoire. *4 KEVENCS PUBLICS. r~ . ^ / ricjpuessiB (le^ ctdifjtK
 pioveB»it 4« ■Digiti^d I ' . 0^ .

) • - «a soui^es pi'iocipale#, le revenu des mines (gt 1« produit
 dos impôts. Comme les anciens maîü'cs de l'Espagne , Uim.Ica Arabes
 avaient découvert ses ti'ésors caehés. Dans l'antiquité, les richesses
 métalliques de cette' contrée étaient^ très célèbi'es, et durent être en effet
 considérables. Au rapport d'Aristote et de Diodore de Sicile , les Phéniciens
 y trouvèrent une si grande quai^ tité d'or et d'ai'gçnt, qu'ils l'emplacèrent
 dans • • * leui's navires , par ces métaux précieux, tous les ustensiles du i'er
 et de plomb. On avait telle idée des richesses de ribt'u'ic, que le même
 Aristote assure que, des bergers ayant Uiis le feu aux forêts, et la terre
 s'échaülant ^ pai- riuecudie, ou vit l'argent couler des montagnes (i).
 Strahon rJ^porte ^liv. 5^) qu'ou tirait des «seules mines de Caiihagène
 .yint-ciuq mille drachmes d'ai'geut par jour,, et qu'à l'ai rivée des
 Carthaginois, ce métal était si commun que les naturels eu faisaient jusqu'à
 leurs vases de méuagc , et jusqu'aux " ^}y« tn Tberiâ, conibustis aliquando à
 paStoribus syè¥(g, éaimtrque ign/bus (errâ, tmatifutum orgtaitmÊ^â^
 Jtwiim,.* " . ,r*- . Digitized by Google

_ 96 — mangcoire<r de leurs bestiaux. Au temps des 'Arabes, le produit des mines était bien diminué sans doute , mais il n'était pas épuisé comme aujourd'hui , et les fouilles se faisaient encore avec succès. Sous le reg^e d'Alhakem II , on exploitait des mines d'or et d^argent dans les montagnes de Jaen , de Bulche, d'Arroche et des Algarves , et deux mines de mbis auprès de Malaga. On pêchait en outre le corail sur toutes les côtes d'An.dalousie, et les perles sur celles de Catalogne. Au reste, il n'existe p&s de données assez pi-écises pour évaluer, même approximativ ement, le produit de ces mines. Les impôts , sous les califes arabes , étaient de deux espèces. Les uns se payaient en nature , les autres *en numéraire,. Le principal impôt de nature, appelé aiaque (al-zegàh, aumône) ou tribut du calife , était une dîme levée sur toutes les productions de la terre ou de l'industrie, sur les produits des troupeaux, et sur les bénéfices du commerce. Cet impôt , perçu pui' les collecteurs royaux dans les provinces , était affecté aux dépenses générales de l'empire , c'est-à-dire , aux sa

97 — ~ • laireà des divers employés de l'état, à la solde des troupes, à l'entretien des écoles et des mosquées, à la réparation des édifices publics, des places de guerre, des chemins et des fontaines, au rachat des captifs et au soulagement des pauvres. Les impôts pécuniaires étaient de deux sortes : le charade (scharadj), ou droit d'entrée et de sortie sur les denrées et marchandises, et le tciodil. (Ta'dyl, égalisation, soulté pour égaliser les charges), 'bu capitation sur les chrétiens et les juifs. Au temps de la plus grande puissance des califes, les revenus de l'empire, en argent, s'élevaient chaque année à douze millions de mitcales d'or, c'est-à-dire, au moins à cent cinquante millions de notre monnaie (i). t, • ■ * -J (i) Le tnicüle fut, comme la dobla, une mouyaie aiaJe introduite dans les églises chrétiennes d'Espagne. Ferdinand fit au monastère de Cluny un cens ou rente annuelle de mille mitcales d'or, et la reine, -ürrique, en 1115, vendit à don Diego Fernandez une ville et son district, près de Burgos, moyennant 500 mitcalés d'or. Mais le tniculf, différent de la éobUi^ a^ait une valeur propre. D'après un règlement du calife .. Omar, Xe'dîrhem, ou drachme, était quatorze karatt, et le mitt«flu de • rom. n, 7.

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

i V • * / * — 98- . . Sur tout J« butin fait k la gtierre, un
ein••““W»- ^talt prélevé avant le partage entre les chefs et les soldats;
c'était la part du calife. Tant que l'Espagne fut soumise aux monar> ques
d'Orient, cette part leur ffit envoyée ; depuis Abdéraine , elle resta airx
caillés de^ Cordoue , et plus tard , aux rois de Grenade. Elle entraît dans le
trésor particulier du 'prince, fjuí se grossissait encore des dons que lui
faisaient scs sujets, soit qu'il fussent offerts par une province, une ville, une
tribu, en reconnaissance de qiu^k|uc laveur ,■ soit qu'ils ' bissent
l'hommage de simples particuliers. Parmi les dons de cette dernière espèce,
il'^ en est un qui mérite d'être cité , et qui prou' ^ vera (juelle devait être la
richesse da mo. ùarque auquel des sujets pouvaient présenter de, semblables
offrandes., Abdéraine 111 vingt kar»ts, posant ctiaçun cinq gi-ains d'orge.
Pedro de Cantos-IteiriteZ , dftns son Escrutinin de monedas antiguas, dit
que le initeale d'argent valait la dixième partie du luaravedt d-'or, c'e.sf-à..
<lire cinq réaux de veillon actxml» (ou I fr; 3o' ai) En dbadaut àn mîfcale
d'or setife^ méat divftiit-ld' vâlér dti mitcale d^krgent on trouvera ^ qae le
revenu pécuniaire du gouvernement arabe s?élevak sm^Ui de ceût
cinquante millions de francs. Digitizêd by Google

— 99' — ^ ' ayant donné un gouvernement au frère de son favori ,
le wali Ahmed ben Saïd (Ahhined ben Sa yd) , les deux frères se réunirent
pour lui offrir un présent à cette occasion. Ce présent, accompagne de vers
ingénieux et délicats, consistait , dit Aben-Chalican (ÈbnKhalckân) , - en
quatre-cents livres d'or pur, - quatre cent mille sequins en lingots d'ar-
genf, quatre cents livres d'aloës, cinq cents onces d'ambre, trois cents
onces de camphre, trente pièces de toile d'or et de soie, cent dix fourrures
de martes fines du Khorasan^ quarante-huit caparaçons d'or et de soie
tissus à Bagdad, quatre mille livres de soie en pelotons , ■ trente tapis de
Perse, huit cents anhrefs de bataille , « mille boucliers , ■ cent -.mille
flèches, quinze chevaux arabes, et cent chevaux espagnols avec leur
harnais, quarantejeunes'garçonset vingt jeunes filles . esclayeSk ' . ^ pans la
-répartition des revemu publics,.. • les califes, qui étendaient sûr ĪCfnalyOÜ
• trésor dç l'état, comme sur Aputes choses (i) , . 'f, .1: (i) lit étaient, par
exemple, maîtres des(leaves,desch»>

« -> 100 — la plénitude de leur pouvoir, s'attribuaient une part immense. Mais les charges qu'ils avaient à supporter n'étaient pas moins grandes. Outre les dépenses du palais, où le luxe et la magnificence asiatiques entouraient d'une pompe sans égale le chef de la nation et de la foi, les califes soldaient une troupe d'environ douze mille cavaliers, seul corps permanent de l'armée, et qui formait leur garde personnelle. Us entretenaient également, dans toutes les villes importantes de l'empire, des bibliothèques publiques et des écoles gratuites. La Madrisa, ou école attachée à la mosquée impériale de Cordoue ne comptait pas moins de trois cents orphelins élevés aux frais du calife. Les soins et les dépenses consacrés par eux à l'instruction générale s'étendaient fort loin ; ils avaient, par exemple, dans les villes d'Afrique, d'Égypte, de Syrie, d'Arabie et de Perse, des envoyés dont l'unique fonction était de leur transmettre les ouvrages que les poètes ou les savants produisaient, de tout ce que nous appelons propriété publique. » — Digitized by Google

— 101 — , vans de ces pays mettaient au joui* , et de les tenir au courant des découvertes et des prt)grcs faits dans les sciences. Il existait aussi, sur les principales routes, des auberges publiques, appelées mène ils (nienzal), ouvertes gratuitement à tous les voyageurs; c'était V hospitalité du calife. A l'exercice de cette vertu, si sacrée parmi les Arabes, le .ca-' life, comme pontife et roi, ne pouvait manquer de joindre celui de l'aumône , l'une des cinq colonnes de l'islam (i)• Aussi répandait-il, sur tous les pauvres de l'empire, d'immenses largesses. C'était par des actes de bienfaisance et de charité y qu'étaient toujouis célébrées les fêtes du culte et les réjouissances nationales. % . , VICES DE LA CONSTITUTION. K ■

• V • L'institution à la fois religieuse et politique, laissée par Mahomet à son empire naissant, était très favorable aux projets (i) n L'édifice de l'islam , disent les docteurs arabes, est appuyé sur cinq colonnes : la profession de foi, la prière, la dîme aumônière , le jeûne et le pèlerinage de la Metqac. >•

'1. Digilized by Google

102 — d'agrandissement et de prosélytisme qu'accomplirent ses successeurs immédiats. Cette concentration de tous les pouvoirs, cette unité de commandement, aidée de toute la première ferveur de l'enthousiasme religieux, • était admirable pour la conquête. On a vu avec quelle merveilleuse rapidité les Arabes s'étendirent dans toutes les directions la puissance des premiers califes. Aveuglément ils obéirent au signal de leur pontife-roi, ils s'élan- \ çaient à la conquête du monde, avec le fanatisme ardent et désigné de martyrs qui se dévouent pour leur foi. Mais lorsqu'ils eurent atteint les bornes que la nature et leur petit V « nombre mettaient à leur agrandissement, lorsque l'ardeur délirante qui les poussait en avant se fût refroidie, et qu'ils pensèrent à s'établir dans les immenses possessions qu'ils avaient si rapidement acquises, il devint évident. » 'd'ent, dès l'origine, que cette institution si favorable à la conquête était peu propre à la conservation, et que leur empire gigantesque ob- . pire, privé de base, mal constitué, n'était uni, portant d'ailleurs « on « en d'irremédiables germes* Digitized by Google

— 103 — me* de mort , était menacé d'une chute aussi rapide, aussi éclatante que son élévation. i Arrêtés en Espagne par le mauvais succès de la guerre des Gaules et l'extermination de l'année du premier Abdérame dans les champs ^Tôms, les Aï'abes, au milieu des querelles intestines qu'entretenaient, loin du siège de l'empire, la rivalité et l'impuissance des chefs , étaient tombés aussitôt dans un tel état d'affaiblissement , qu'ils ne purent éteindre cette faible étincelle de résistance allumée dans les montagnes des Asturies, et d'où partit l'incendie qui atteignit de les conquérir. Ce fut par lui-même nuptial avec l'Orient, « par le démembrement de la grande unité musulmane, qu'ils conjurèrent leur ruine immédiate. Abdérame, en réunissant autour de son trône, comme en un faisceau, toutes les forces de l'empire espagnol , lui donna quelque vigueur* et quelque stabilité. C'est en étudiant les vices de la constitution du califat de Cordoue, indépendamment de celle à celle du califat de Damas, qu'on découvrira les véritables causes de la décadence des Arabes. ■ -s- v Digitized by Google

' — 104 — Ces vices, qui attaquaient radicalement l'organisation sociale de l'empire, étaient de deux espèces : les uns , qu'on peut nommer - intérieurs , tenaient à la constitution politique de l'état, ou à la composition de la nation ; les autres , aux circonstances extérieures. En constituant son empire, Mahomet commit un oubli fatal : il ne régla point la succession au trône. Après lui, le califat fut d'abord électif; mais bientôt les califes s'attribuèrent le droit d'élection, en le bornant à leur famille, ce qui établit une sorte d'hérédité. Ainsi, comme je l'ai dit précédemment, la couronne n'était ni héréditaire , ni élective ; le souverain choisissait son successeur parmi ses enfans. On peut dire que cette coutume avait un côté favorable , en ce qu'elle établissait entre les fils du monarque l'émulation de mériter sa préférence. Elle ne produisait réellement que de désastreux effets, parcequ'elle excitait entre eux , dès leurs premières années, la jalousie et la rivalité. Leurs droits étant égaux par la naissance, et chacun d'eux pouvant prétendre à,

' Digitized by Google

, . • _ 105 — choix de son père, il était rai'C que ce choix, souvent mal constaté, fût leur loi suprême, , et qu'entre frères habitués à se regarder en., ennemis, le sang des guerres civiles ne baignât pas les marches du trône, dès qu'il était vacant (i). D'une autre part dans l'impuissance d'exercer personnellement sa domination sur tout l'empire, le calife avait, dans chaque', province, des lieutenans, lesquels, institués en vertu d'une délégation de son autorité générale et absolue, se trouvaient, comme li|ir . . même , investis de tous 'les pouvoirs.' Ils • • • • » , * étaient à la fois commandans des troupes, administrateurs 'civils et receveurs des im(i)Les sultans de Constantinople n'ont pu remédier à ce vice delà constitution 'qu'en tenant enfermés ^âns'le sérail tons les membres de la famille impériale. Les quatorze premiers sultans avaient mis en usage un moyen plus sûr encore d'éviter les querelles de succession ; yc'é-^ f®'*** périr tous leurs parens, hors l'héritier du trône. Mais cç moyen n'aurait pas été d'un emploi facile dans les familles des. califes ai-abes, que la polygamie avait prodigieusement étendues. Selon Ib recensement de la famille des Abasydes, fait en 8i6, elle se composait, en princes et. princesses, de trente-trois millf âmes. . ' • . Digitized by Google

^ i«6 -1. p6t«, -Cett« ttut€M'ité, qui n'était ui balancée, ni
 pai'tagée par aucune autre , leur donnait fecilement le désir et les moyens de
 la rendre indépendante. Poïu' peu qu'à la mort . d'un calife, la couronne fût
 disputée paa- divers prétendans , les walis , que favorisaient les querelles de
 la' famille impéi'iale, résistaient rai'ement à l'envie d'y trouver un pré-^ I
 texte pour dénier l'hommage au vainqueur, et s'ei'iger en souverains. De là,
 tant de révoltes si longuement soutenues, si péniblement ctouifécs. Ces
 deux causes éternelles de discorde, la succession au trône et la grande
 puissance deè walis , étaient singulièrement favorisées ' par la diversité des
 l'accs et des tribus qui formaient la nation, et vivaient dlstinctes'et •
 séparées, quoique soumises au même sceptre. C'étaient des Arabes, des
 Sp'iens, des Eryp' ■ . tiens, des Berbères, puis des chrétiens et des ' juifs.
 Toutes ces grandes familles, et toutes '.les infinies subdivisions i[u'elles
 renfer-' niaient , faisaient autant de partis , autant '• de factions toujours
 divisées par des jalousies dé caste ou des haines de croyance, toujoïu's
 Digitized by Goog[e]

4 - wtV ppètet» à mêkr aux disseutions généi*ale8 ■ leui'b
 iiiiitnitiés*particulièi'cs. -Ou a vu, pea' exemple, quelle longue perturbation
 causa ^ns l'eupire)îi ré\^te des Hafssoun, qui s'était allumée k la vieille
 querelle des Yéiuénytes et des Arabes du Iledjaz. Cette déplorable
 disposition avait pour l'ésultat, qu'il suffisait à un rebelle d'être attaché par
 'les liens de l'affection, ou même uniquement pai' ceux* de la naissance, k
 l'une des races ou tribus, pour avoir aussitôt un parti formé. La même chose
 arriva dans le royaume de *■ Grenade. La nation 'musulmane n'y était plus
 séparée, eomme Sous les califes de Cor- • doue , en grandes divisions de
 races et de' peuples, tels que les Arabes et les JBerbères; ■ mais elle était
 divisée en tribus, pi'esqiie en ■». familles , telles que les Abencen-ages (
 Ebn ou |Bcny-Scradj) , les Zegris (Zeyrys), les ^ Gazules (Dj^zoullys), les
 Zenètes (Zenâtys les Gomares (Ghomârys), les Mazamudes (Mésàmedys),
 etc.j et les rivalités, devejiues plus persçnnielles en se rétréêissant , étaient . •
 aussi plus vives et plus acharnées. Comme s'il n cût pas suffi que tant de

I •- 108 — 4^{tr} sources ouvertes, tant de facilités données à la révolte, produisissent incessamment des dissensions intestines, certaines règles religieuses venaient encore s'opposer à ce qu'elles fussent rapidement et radicalement étouffées. Telle était cette coutume d'Aly qui défendait qu'en la guerre entre musulmans, on poursuivît l'ennemi au-delà d'un canton, qu'on le tuât hors du champ de bataille, et qu'on bloquât les places plus de quelques jours. Cette coutume, en donnant aux vaincus le moyen d'échapper et de réparer leurs pertes, éternisait la guerre. On a vu, dans le récit des événements historiques, que ce ne fut qu'avec l'assentiment de ses généraux, de son conseil et des imams, qu'Abdérhame III prit le parti de la violer à l'égard du rebelle Calib ben Ilaftun, pour étouffer une sédition qui, depuis un demi-siècle, désolait l'empire. . . . » - T. III, p. 107. •

•, CAUSES DE DÉCADENCE. ' • ^ • I ■ De tels vices dans l'organisation de l'état « taient seuls, et n'avaient causés que de graves maux », etc. • Digitized by Google

. t . pables* tl'en opérer la destruction . Un^ciupire ainsi
 constitu^f^dc^ait périr; car, si les peuples ne ineurcnl point, s'il leur est
 donné de se régénérer dans quelque grande révolution , c'est lorsqu'ils sont
 chez eux et que le sol qii'ils liahitcut nè leur est point disputé, lorsqu'ils
 occupent l'héritage que leur a donné la nature , non celui qu'ils ont reçu de
 la guerre et de la conquête. Mais les Arabes, transplantés hors de leur pays ,
 obligés de comprimer des populations' asservies, ennemies par l'origine et
 le culte , et de'cbnteub' d'autres populations rivales qui leur disputaient sans
 cesse la suprématie, puis encore' de lutter contre un ennemi extérieur,
 vigilant,* actif, acharné, toujours jfrêt à profiter de leurs fautes pour les
 frapper dans leur faiblesse , et combattant pour l'ecouvrcr l'héritage de ses
 pères, les Arabes, dis-je > n'avaient , ' ni dans leur nombre , ni dans leur
 institution, assez de force pour sufÈre à tant de combats. Lorsque les
 peuples du Nord , destructeurs de l'empire romain , s'en par>* tagèrent les
 lambeaux,. et s'établirent dans les provinces 'de l'Italie, de» Gaules -et de v'
 Digilized by Google

» • l'Espagne, ils se trouvaient dans les conditions les plus favorables pour conserver leurs conquêtes. Premièrement, les populations des pays qu'ils occupaient étaient depuis longtemps habituées à supporter un joug étranger, et ne faisaient que changer de maîtres. Ensuite, les vainqueurs ayant la même religion que les vaincus, et ceux-ci, plus civilisés, ayant subjugué par les mœurs le peuple qui les avait soumis par les armes, une union complète et fraternelle s'établit plus facilement entre eux. Enfin, chaque nation conquérante, unie, compacte, sans division de castes, sans mélange de peuplades vaincues devenues ses alliés, n'avait point à soutenir une éternelle guerre extérieure contre la nation qu'elle avait dépouillée, et qui s'efforçait de recouvrer son domaine. Elle n'avait qu'à maintenir dans l'obéissance la population indigène, car, pour cet unique objet, son institution était admirable. On sait comment s'établit la féodalité ; les compagnons du chef (surtout) choisis pour commander l'expédition, et qui, dans l'exercice d'une autorité prolongée, se créa une

Digitized by Google

— m — 'royanté, d'abord temporaire, puis héréditaire, reçurent de lui des portions de territoire sous la condition d'un service militaire. Ces leudes ou fidèles, devenus vassaux du roi, cédèrent à d'arrière-vassaux, et sous des conditions semblables, firent parties de ces vastes dotations. Ils firent aussi seigneurs suzerains ; ils eurent des tenanciers à charge de fidélité qui purent s'en créer à leur tour, en divisant leurs portions, et ce fut par cette succession d'anneaux que se forma la chaîne féodale qui enlaça les peuples d'un réseau de fer. / Les Arabes n'avaient aucun des avantages qui assurèrent aux Lombards, aux Francs, aux Wisigoths la paisible possession de leurs conquêtes. Ils avaient dépouillé un peuple, non pas habitué à la servitude, mais qui avait été conquérant comme eux-mêmes. Ils avaient une autre religion et d'autres mœurs que la population soumise à laquelle ils étaient divisés en races et en factions rivales, étaient en butte aux haines et à la haine et à la haine.

!â» - ' — 112 — recouvrer sur eux sa patrie, les chaïups et les temples de ses pères. Rien dans leur constitution politique ne remédiait à tous ces défauts de leur position. Aucune institution forte et puissante n'assurait la défense du territoire. Les Espagnols, au contraire, possédaient tous les avantages qu'avaient eus pour s'établir les Goths leurs ancêtres. La féodalité s'était introduite avec toutes ses conséquences dans leurs possessions, par la raison qui l'avait fait naître au temps de la conquête des peuples du nord, la conservation du sol; et cette institution convenait merveilleusement à leur situation de résistance et d'attaque, car l'intérêt personnel d'un seigneur l'attachait bien plus à la défense de son fief que n'aurait pu le faire une simple mission du roi, et la tenure féodale avec ses ramifications lui donnait bien mieux, les moyens de le garder. Le même système n'était pas moins favorable à l'agrandissement qu'à la défense de l'état. La présence des hauts barons aux frontières, et la tenue d'armes continuelle exigée des vassaux, mettaient les chrétiens à même de saisir chaque

Digitized by Google ^

— 113 ^ occasbun, taïulis quo les AraLoî^j- dont. i«\$ troupes ne s'assembloient qu'à l'appel du ca-' lile ou des walis, et regagnaient leurs foyers après chaque campagne, étaient rarement en mesure de prévenir une invasion, et quelquefois hors d'état de la repousser. .Au milieu de telles circonstances, avec tant d'occasions de troubles et tant de causes d'ailaiblissement , avec .-une constitution politique et' une composition nationale si vicieuses , il est en vérité surprenant que l'empire arabe d'Espagne se soit, élevé, soutenu pendant deux siècles et demi , à ee point de. puissance et.de grandeur qu'il atteignit sous des califes Ommyades. Mais il ' faut principalement attribuer cette espèce de prodige aïx qiuités personnelles des chefs successifs de l'état. Celte < dynastie des Om-^ myades ' brille en. dFét , au milieu de toutes les^dynasties , d'un éclat , que nulle autre ne peut' bu disputer. Si l'on.- excepte la crûeHe punition infligée par Alhakem 1" au fau-bourg révolté de Cordoué , et qu'il expia p«r^ une moi't .misérable , on ud trouve , dans • < b l'histoire de eeCte ihoaille , . que des actions TOM. II. 8 » Digitized by Google

— 14 — nobles , tuüchânteï^ , généreuses, et l'oii peut dire avec exactitude que tous les rois sortis do soû sein inériterent l'amour de leur peU- ' pie et les hommages de la postérité. Mais la destinée des Arabes est un de ces mémorables exemples où l'un voit combien les institutions ipii restent sont supérieures aux hommes qui passent. Tant que le sceptre fut en des ms^ns fannes et révérees, la puissance du monar-' que , à défaut de celle de l'institutioit , détourna les orages et prévint rinfaillible ruine; mais dès que l'état vint à reposer' en des mains faibles et méprisées , il se trouva sans base, et tout s'écroula. » ,v ' Le trait caractéristique de rbistoirc arabe, uelni qui la distingue de toutes les auti'es , c'est qu4l n'y a nul intervalle entre la grandeur et la décadence , e'e.st que l'élévatioii «t la elitUo se touchent' immédiatement. Le règne d'Almanaor, sous le litre de bagib d'Hischem II , peut être regardé comme l'époque du plus haut degi'é de gloire , de puissance et d<^ splendeur. C'e» est aussi le tenue. Avec Almnnznr périssent la dynastie et l'empire. Les Berbères , délivrés du frein , Digitized by Google

— 115 — «létruisent ranstocratie arabe, et font aBseoir ■ leur chef sur le trône dés califes. Dans cé - déchirement {jénéral , chaque *gonverneur de province s'éî'igc,en roi, et l'unité fondée par Abdéramc disparaît au milieu des convulsions de rauarchie. Enfin , les Espagnols prenant une supériorité décidée, et ne ,se bornant plus à des excursions de pillage , ' comniducent wiisémcnt leiii'S grandes conquêtes sur une dation qui se détruit ellemême.' Les cent petits rois , sol'tis'^ des débris de l'empire, sans liens, sans concert, ne' » trouvent qu'un moyen de résister aux armes chrétiennes ; c'est d'appeler à leur aide les Almorravides , ce peuple nouveau tpïi a déjà détruit la puissa|icè arabe en Afrique , c'est à dire , de les prendre pour maîtres , et de leur IWrer l'Espagne. De ce jour, fijnit l'histoire des Arabes; ils ne sont plus.' L'histoû'é dés Mores a commencé.- . . Il est une chose -qu'on ne peut trop redire, et dont il faut bien se pénétrer , si l'on veut évite»- là côirlusion ^ué jusqu'à présent tout le monde -a commisé. Cette nation des Arabes * • t • • prppremeat dits, cette nation eonquérante

— 116 (t civilisai ricc, tloijt l'anéirntissement fut si . complet, et dont les œuvres périrent avec cUc , n'a polfit été détruite par les chrétiens , mais par ses propres sujets , par les peuples qu'elle avait anciennement sùhjugfués et, convcrlis.ijDe.même que les Romains du Bas-Empire, propajçateurs du christianisme, avment succombé sous l'attaque des barbares du Kord , devenus chrétiens comme eux , * • les Ai'abés, propagateurs de rislam , furent anéantis par d'autres liarbares qui avalent embrassé leur fol, par les Turcs en Syrie, par les Mores* en Espagne. Lorsque saint Ferdinand .prenait Cordoue , et Jacques F''' Valence , ce n'était pas sur les descendants de Mouza et d'Abdérane qu'ils reconquéraient la terre de leurs ayeux ; l'empire 'aial>e n'cxlstalent plus, et les chefs des })cu- ' . • plades de l Atlas s'étaicut assis dans le palais des' Ommyades. . . . Ainsi se trouve expliquée cette espèce de problème historique, dont le manque de solution' avait fait mettre en doute la haute civillsatio'ii des Arabes.^ 'On s'était, demandé comment cette civihsation,,cha*sséc dEspa■*,*'. *''*^' *• • •> Digiiiized by Google

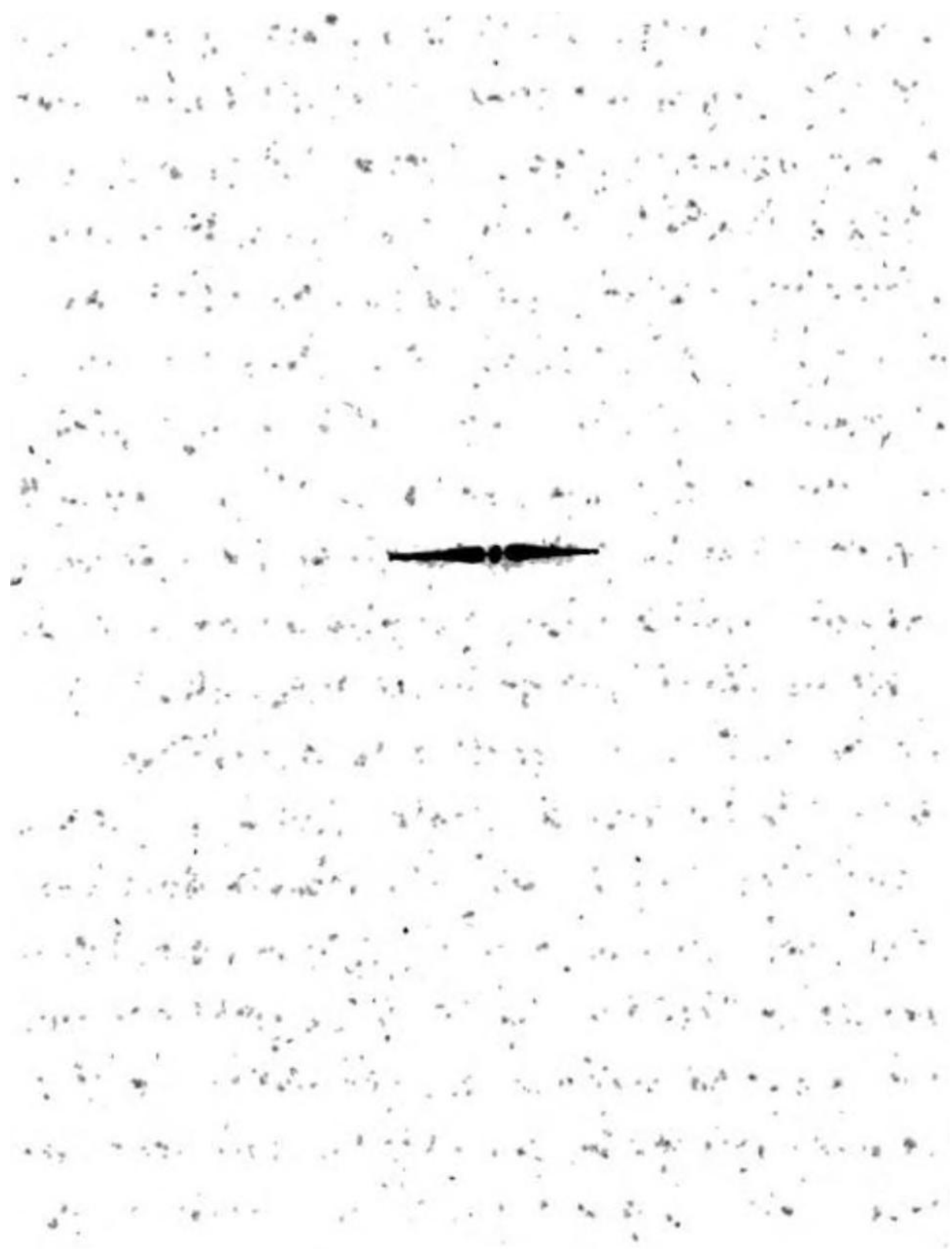
— 117 — gne par les chrétiens avec ses auteurs , ne s'était- point réfugiée et conservée en Afri-qne, oh les armes espagnoles n'avaient point pénétré. C'est cpie lorsque les chrétiens l'econquirent l'Espagne , aux deux époques de saint Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique , les Arabes n'existaient plus ; ils avaient été , détniits pas les Mores. Le royaume de Grenade , survivant au démembrement de l'empire de Cordoue , avait pu recevoir, avec les restesdes tribus arabes, leurs sciences, leui'5 arts et leüi'S moeurs. Mais déjà la double conquête des Almovrà vides et des Almohades avait successivement détniit , ' dans l'an. cienne Mauitanie , les effets et les traces de * la domination arabe ; puis enfin, l'occupation du nouveau royaume de Maroc par les Beny-Mérines, sorfis du désert, et plus sauvages encore que' leurs devanciei*s ^ était venue rejdonger l'Afrique dans cet état de barbarie stationnaire où l'établissement des .corsaires turcs dans les ports de la Régence ' l'a maintenue jiisqu'k nos jours, ' • Quant «ü royaume de Grenade', • qui dut sa fondation, k une circonstance ^ quelque Digitized by Google

n - 118 sorte fortuite , k ce qii'Abeu-Alliamar , petit . souverain de cette province , se fit , après la prise de Cordoue , l'allié et le feudataire 'du roi de Castille , il est facile d'expliquer comment ce dernier débris survécut pendant d'eux siècles k la ruine de l'empire. Les po^ pulations musulmanes, chassées de Cordoue, de Séville et de Valence , par l'effet des capi.tulations , se retirèrent en masse dans les fertiles/ campagnes que défendaient les Alpuxarres, et le nombre des habitans donna au royaume d'Alhamar bien plus d'importance que ne semblait en comporter la faible étendue de son territoire. Il est vi'ai <jue les musulmans de toutes races réunis dans cet asile, renouvelèrent souvent entre eux les^ disputes de famille qui avaient divisé leurs pères , et que , par exemple , la querelle des - Abencerrages et des Zégris fut comme la répétition, sur une moindre échelle, de celle des Arabes et des Berbères dont ils- étaient issus. Mais la situation des états chrétiens , % « favorisait heui'euseiuent leur résistance j et les défendait d'une chute immédiate. La prétention d'Alphonse X k l'empire d'Alleiu

Digitized by Google

— 119 — gne et celte de Pierre Ili «la coui'onne de Sieilè
éleigiièrent' d'aboi*d de Grenade les armes de la Castille^et de l'Aragon
qui l'enveloppatent dans tous les sens à la mort de saint Ferdinand et de
Jacques I^{er} . Les lonfpies divisions intestines qu'eurent it souSrir ensuile ces
deux royaumes , 'soit .entre les princes , pour des successions an trône , soit
entre le peuple et le souverain pour des con-« quêtes de libei^té intérieure ,
ne leur permirênt jamais de diriger au dehors une gi'ande entreprise.
D'ailleurs, la Castille et P Aragon, depûis leurs conquêtes et lem* agrandis^
«ement récliproque , se regardaient d'un œil jaloux , vivaient dMiv tm état
de guerre à peu près continuelle, et voyaient l'une et l'autre, avec plaiair,
daqs le voisinage des Mores de Grenade , un moyen de neutraliser les
forces dè la' nation rivale. Aussi ces deux états n'*eurent-ils point- la pensée
de s'unir dans une croisade, pour purgér le sol de l'Espagne des infidèles
qui le souillaient encore. Ce ne fut qu'après le mariage des rois catholiques,
lorsque les rivalités de provinces eurent cessé , et que toute la monarchie ,
réuDigitized by Google

1 — lio — nie sous un même sceptre , marcha d'accoi-d au même but , que la croix fut enfin plantée sur lestourê tle VAlKami â, et que les derniers enfans de l'Arabie repassèient en vaincus ce détroit franchii , huit siècles auparavant , * » I • par leurs ancêtres victorieux. - . r .. é Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

. CHAPITRE, 11, État de la civilisation chez les Arabes.' «—
Leur influence • * . . » sur celle de l'Europe. ... ^ première' SECTION. ,
Jusqu'à Mahomet, les'Al^j^g étaient âmeurés ces anciens Scénite^, aux
umbuts pa- ' li'arcales aipiculateu's dans le Yémen , -pasteu» nomades dans
le Hedjaz, briga'lids, sui* lâjars frontièi«s^ ou, soldats ' mercenaires chez,
les ' princes étrangers. Peu d'années avant la venue du prophète de la
Mésopotamie, l'alphabet et l'écriture étaient encore inconnus dans sa patrie.
Mahomet' parle, et cette contrée, . jusqu'alors inhabitable , . se lève à sa

CHAPITRE II.

État de la civilisation chez les Arabes. — Leur influence
sur celle de l'Europe.

PREMIÈRE SECTION.

JUSQU'À Mahomet, les Arabes étaient demeurés ces anciens *Scénites*, aux mœurs patriarcales, agriculteurs dans le Yémen, pasteurs nomades dans le Hedjaz, brigands sur leurs frontières, ou soldats mercenaires chez les princes étrangers. Peu d'années avant la venue du prophète de la Mecque, l'alphabet et l'écriture étaient encore inconnus dans sa patrie. Mahomet parle, et cette contrée, jusqu'alors immobile, se lève à sa

\ — 122 — parole pour la répandre sur toute la leri'e. Ses disciples, à la fois prédicateurs et soldats, se précipitent dans toutes les directions, et conquièrent une partie dū inonde à la course de leurs chevaux. En quelques instans, ils ont parcouru l'Asie, de la pointe d'Orinuz au Caucase ; l'Afrique, des bords de la mer Rouge aux extrémités de l'Atlas ; l'Europe , des colonnes d'Iercule aux rives de la Loire. Mais à peine comiuent-ils k s'affermir dans leurs immenses possessions, qu'une révolution soudaine s'opère parmi eux. Lcfil' esprit, fortement açite par un si prodigieux mouvement, chei'chc k son tour des conquêtes. Le goût de l'étude les saisit , la passion dè savoir süciiède k celle d'acqüérir, et oes * conquérans du Midi s'appêtent k réparer le pins grand des maux qu'aient faits les conquérans du Nord, en relevant la civilisation luoderne sur les débris de celle de l'antiquité. Ce fut > non])as en Arabie, mais' k Damas , sops le règne ,d'Aly , quatrième calife après , Mahomet, que commèticèrent k paraître cette tendance et ces Idées noüvellesj qui 'sc furlifièi-ent avec la courte doimnation des OmDlgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

— m mya^s (Beny-Onunyah)[^] et J»r}rent eiifltv lowt leur essor sous les preitiiers AHaS[^]des (Beny-Al-Abâs). On vit alors ces' tûêtties hommes, qui; dafts la pi-emière ardeui" du fcinatisme, avaient brûlé la bibliothèque d'A[^]lexandrie , rechercher rtvec ' avidité tous lès niOnum'eiiis de la saf[^]esse des'ailcieus, et les faire passer dans leur làn[^]pige par uhe fotrie de traductions. Ilarôûn-al-Raschyd (JftrtrOW/c Juste), si célèbre dans les contes de TOrient, accueillait à Bap;dad des savans de tous les [^]ays, qu'il encourajjeait de Son exemple et de ses largesses. (Sott fils Al-Matnoûrt , dont le nom doit être à [^]mais gt-arld ditfis l'histoire des lettres, plus que ceitx des Auguste, des Léon X et des Louis XIV> eoiisacra foute sa viéj toute Sa puissance[^] toutes ses tichessés att culte des sciences[^] fit de sa cour une académie, éleva des écoles'dans tout reitlpⁱⁱ*e , et', en forçant l'empereur Michel -ill qu'il avait vaincu , k lui payer là paix par Un ffl• bût de livres grecs, il eüvrlt d'itft seul cfiUp à sa nation' tous les trésors tic l'antiquité. Mon projet n'estpas de me livrer à l'iiiistorique des connaissances que les* Arabes ac

— 124 —
 requièrent successivement, qu'ils étendent de la Syrie à
 leurs autres provinces, et qui, transplantées en Espagne, y fleurirent avec
 plus d'éclat encore que sur le sol natal. Je veux ne borner à constater quel
 fut l'état, l'encyclopédie de ces connaissances, et jusqu'où les Arabes
 portèrent, par leurs travaux, les diverses branches de la civilisation
 moderne. * • ; • ' • • • ' . . _ ARTS. . • . : ' . ® On sait que par horreur de
 l'idolâtrie, la loi de Mahomet proscriit les images, et que les Arabes furent
 toujours Iconoclastes zélés. Cette prohibition religieuse dut leur interdire
 absolument la peinture et la sculpture statuaire (i) ; ainsi, des trois arts, plus
 intellectuels que mécaniques, auxquels on a donné dans toutes les
 langues le nom de beaux-arts, un seul, l'architecture, put être cultivé par
 eux. C'est, à la vérité, celui-ci. J'espère (i) 'A la longue, ils se relâchèrent un
 peu de cette absolue défense de toute représentation d'êtres vivans. Aben-
 Malimar fit effrayer, dans son Avenir, le Mr des Digitized by Google

— 5, — . des trois 4e plas feît pour conserver stii loin dans lès âges, le souvenir d'un peuple qui n'est plus.* Un monument, comme l'a dit quelque'' auteur contemporain, est une chronique de pierre, et les Arabes se feraient mieux connaître par les restes de leurs édifices que par les fragmens de leurs historiens. Mais les ruines sont. un livre où peu d'hommes pèuv^it lire. Pour donner une idéo.^usle de V architec^ ture des Arabes, je ne crois pouvoir mieux ■ * ^ I ■ * < . ■ • r_ f lions (el patio d« los leones) ; les califes de Cordoue n'atvraient po donner à leurs palais un pareil ornement. Cardonne fait, il est vrai, mention d'une statue de Zolirahéievée sur là porte principale du palai» qu'Abdérane III bàUt.pMir.die. ie ne sais.^- qtielle waree H à p&isé ce fait ; rtiais, s'il est exact, il p^rouverait seulement - qu'Abdérane avait violé la loi pour plaire à sa maîtresse. Au re.ste, cette statue ne pouvait être l'ouvrage' que d'ntr scolpteir chrétien ou juif. . • ■ , Quant aux peintures de i'Alhamrà, il est évident qu'elles U'ont été faites qu'après la prise de Grenade , car elles représentent 4pielque.s>unes des tradiüons romanesques qü'on a rattachées à la chute de cette ville, et l'on .y voit, métaux chevaliers- mores , des ehevaüera. chrétiens avec leurs servants, ^ns le costume du XVv simule. '• Avchit«r» ture. Digitized by Google

— ii6 — % faire, ù de plans et d'images (i), que dé t>'a»s<-*i'ire
la description ([u'oul laissée lepf's l)istui'iees des dcu\ p^'incipaux
muiiumens élevés par les ealilcs de Cordouc, l'^/Jama ou mosquée
principale , et leur palais de plaisance d'Az;arah. La mosquée fut bâtie par
Abdérane b'" , qui passe pour en avoir été lui-même rarehitecté. Son dôme
, dont ' 1 le minaret s'élevait à quarante brasses, était soutenu par mille
quatre-vingt-treize colonnes de diflTérens marbres , disposées en (piinconce
, et formant trente-huit nefs en longueur et dix-neuf en largeur. L'entrée
pi'ineipale s'ouvrait par dix-neuf portes auxquelles aboutissaient dix-neuf
rues droites et l'égulières , ornées de colonnes daps toute leur étendue, et
coupées j>ar trente-huit rues transversales scmblahlcs. L'édifice intérieur
portait six cepts pieds de long sur deux cept cinquante de large. Il était
éclairé , pendant les prières de nuit, par quatre mille six cents lu^npes. Ou y
brûlait, dan^ l'aupoej vingt(*) . Voir l« plaaehes' da f^»ge pitiorestfue en
Esporgne, pa»' U< Alex, fifeltiwnle, tettaetl. Qigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

quati'e mille' liVreé d'huile, et eent vingt H- • vres d'aloës et d'ambre. (Jos. Conde.) La cathédrale actuelle^ faite de l'ancienne Aljama' d'Abdérane, et qu'on nomme encoi'e Mezqüia (de meschydy mosquée), est assez bien conscrvée dans sa partie principale. Oes co^ lonnes rangées symétriquement, d'ime seule, pièce, unies, sans base, peu élevées, mais délicates et sveltes', i*essemblent assez jôur l'effet aux troncs des arbi-es d'une promenadé publique. Mais les chrétiens, pac des ouvrages intérieurs, tels que le chœur et les ch^elles des saints, ont défiguix* l'adnïirable simplicité de l'ouvrage arabe, où respiraient l'unité de pieu et l'horreur de l'ido-, lâttrie. Toutefois on doit leur savèrir gré iltn voir laissé subsister, h côté des autels et dég bénitiers de* l'égKsè, • quelques vestiges dn culte de la mosquée, tels que les fontaines d'aldution, le mirkah on sanctuaire de médi-r tation (i), petite retraite obsottfe; dont iSf dalles de mafrbre sont Creusées par les gé^ (t) P'««t HPe rqlèc^ ^ WÇÙe q*Û tpvitjp» les mosq'aécs, la position de la IVfecqu^, c'est-à-dire le côte où les'fidèfes doivent se toOrner en pt^nt.

188 — i*oux des musulmans aBcéliques, et enfin les seuls ornemens que présentaient les parois intérieures de l'édifice. Ce sont des versets du Coran , gravés en lettie d'or sur le marbre blanc des murailles, disposés , comme toutes les urubssfjues f en dessins capricieux, fantastiques , et revêtus d'une fine mosaïque de cristal , qui donne aux paroles saintes une lumière éclatante. 'Le troisième Abdérame, celui que les ebré■ liens ont surnommé le Magnanime, éleva un monument plus somptueux encore que la mosquée de Cordouc : ce fut un palais, ou plutôt une ville de palais , qu'il fit bâtir à quatre lieues de cette capitale, et qu'il appela, du nom de sa maîtresse , Medlna-Azaràh (Medynal-al-Zohmh , ville de Zobrali ou de la Heur). 11 y logeait toute sa cour , avec une garde de douze mille cavaliers. Son palais , couvert de toits dorés , et soutenu par quatre mille trois cents colonnes , était construit tout en marbre et en bois de cedre. Des jardins délicieux , où croissaient mêlés tous les arWes du monde connu, et qu'arrosaient une infinité de sources d'eau vive, enDigitized by Google

^129— .* touraient cette magnifique demeure., Parmi les nombreux pavillons de jaspe et d'albâtre' dont ils étaient ornés, on distinguait le pavillon du calife, formé par une galerie cb'culaire de colonnes en marbre blanc, dont les chapiteaux étaient dorés, et dans le centre de laquelle jaillissait un jet de vif-argent , qui imitait tous les mouvemens de l'eau, et brillait, aux rayons du soleil, d'un éclat que les yeux ne pouvaient soutenir. Enfin la mosquéc du palais , moins grande que celle de < Cordoue, la surpassait en élégance et eu ri- ' chesse. (Jos. Conde.) Il ne reste aucun vestige de Medynat-al-Zohrab (i). Pour démontrer que les Arabes excellèrent dans tous les arts secondâmes ou mécaniques, il suffit de rappeler quelle renommée (i) Oq serait tenté de croire , tant ces descriptions ressemblent à celles des Mille et une nuits, qu'elles appartiennent plutôt à l'imagination des po<!tes qu'à la véracité des historiens. Mais on est bien forcé d'y ajouter foi', quand on a reconnu, dans le petit nombre de monuraens qui subsistent encore, l'excessive et minutieuse fidélité de.s écrivains qui les ont décrits. \^i.MciquiUi de Cordoue, par exemple , et l'AJhamrà de Grenade sont là pour en rendre témoignage.

Ark«t' tarr. ^ 130 ^ ils acquiesçaient toutes les nations, con-
 tisseurs, fondeurs, ciseleurs, fouisseurs d'ornements et fabricans d'étoffes.
 Ces tapisseries • d'une trempe irrésistible, ces cottes de maille- . si légères
 et si impénétrables,, ces tapis moëls . beaux, ces fins et brillans tissus de
 laine, de soie ou de lin, dont les cachemires modernes sont comme une
 tradition, attestent assez l'usage incontestable et supérieur dans tous les arts de
 l'industrie. « « science. » agriculture méritait chez les Arabes le nom de
 science, quand elle n'était qu'un art, celui dans le reste du monde. Us
 introduisirent en Espagne la culture du riz, celle du mûrier, avec
 rétablissement des manufactures turques de soie, et celle, qui fut depuis aban-
 donnée, du sucre et du coton. Us y construisirent des silos ou greniers
 souterrains, des qanats (saqiya) ou canaux d'irrigation, \ des norias
 (uâ'ouj'ab) ou machines. pour « » , f« » rassembler et puiser l'eau (i). Les
 provinces (1) C'est la roue à godets, t « » Dans leur pays sec et brûlant, la
 nécessité dut apprendre . ' Digitized by Google

— 131 — • A V ^ . , dcî \ alcnc et de Grenade (surtoùt la première, parce que les Morisques y ont séjourné plus long-temps), où l'on a conservé quelques li'aditioDS de la cultui'e arabe , offrent encore un modèle achevé du système d'arrosement et de celui d'assolement des terres, üou José Antonio Banqueri a déduit, sui' le manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Escoriab un grand Traité d'Agriculture (^i)^ composé par Abou-Zaqariah-id-Awam , île Séville, qui prouve à quelle hauteiu' de vues, y dre de bonne Leure.aux Arabes, les avantages et les procédés de l'irrigation. Hérodote raconte ainsi les secours qu'ils donnèrent à Cambyse , lorsque l'armée des Perses traversait le désert de Syrie, pour se rendre en Egypte :«üa grand fleuve est en Arabie , nommé Corys , lequel donne dans la mer qu'on "appelle Erythrée. De ce fleuve donc , on prétend que' le roi des Arabes, par un tuyau qu'il fit da peaux de boeufs crues et autres , cousues ensemble, de longueur à venir jusque dans le désert , conduisit l'eau ; que dans le désert il fi^reuser de grands réservoirs pour recevoir et garder l'eau conduite de la sorte, en trois différens endroits, par trois tuyaux. Il y a, du fleuve au dé^ 'sert, douze journées de- chemin. » (Hérod., liv. III. Trad. • de P. L. Courrier.) , Ce sont les Apabes qui ont construit le grand aqueduc de Garmona, qui amène l'eau à Séville , de quatre lieues., -• —(iJ Madrid, 1802. . , ' * * ' ».

— 132 — : . à quelle perfection de détails, s'était élevée ' ' ' dans l'Espagne musulmane, cette science noble des états. , - ' MiiUciii. ' La médecine, ignorée depuis Galien, et remplacée par la magie, les évocations, les exorcismes, avait parmi les Arabes les plus savants interprètes, et les noms d'Avicenne. (Abou-A'ly-al-Hhosayn-Ebn-Synâ), de Razy (Abou-Bekr-Ebn-Zakaryâ*al-Razy), d'A- . ■ verroës (Abou-al-Oualyd-Mobammed-Ebn- • Roscbd), d'Albucasis (Abou-al-Qâsem-Kh'a- ' laf-Ebu-Abâs), méritent d'être honorés- à l'égal de celui des Ilyppoci'ates. Quant à la chirurgie, elle fut cultivée chez eux avec > beaucoup plus de succès que chez aucun peuple ancien; on peut en quelque sorte les nommer inventeurs de cette science, et, de nos jours encore, on en cherche les leçons dans leurs ouvrages. La découverte de la lithotritie, • par exemple, a été tout récemment empruntée à la Méthode de guérir de cet Albucasis que HalleV appelait (i) « la source commune ou (i) « Commitnk quasi fons sil/cx quo recentiores seculi imprtms XIV chirirgi hâiserunt. » * . Voir le journal des Progrès des sciences médicales, vOl. %' * Digitized by Google

à quelle perfection de détails, s'était élevée, dans l'Espagne musulmane, cette science nourricière des états.

Médecine. La *médecine*, ignorée depuis Galien, et remplacée par la magie, les évocations, les exorcismes, avait parmi les Arabes les plus savans interprètes, et les noms d'Avicenne (Abou-A'ly-al-Hhosayn-Ebn-Synâ), de Razy (Abou-Bekr-Ebn-Zakaryâ-al-Razy), d'Averroës (Abou-al-Oualyd-Mohammed-Ebn-Roschd), d'Albucasis (Abou-al-Qâsem-Khalaf-Ebn-Abâs), méritent d'être honorés à l'égal de celui des Hyppocrates. Quant à la Chirurgie. *chirurgie*, elle fut cultivée chez eux avec beaucoup plus de succès que chez aucun peuple ancien; on peut en quelque sorte les nommer inventeurs de cette science, et, de nos jours encore, on en cherche les leçons dans leurs ouvrages. La découverte de la lithotritie, par exemple, a été tout récemment empruntée à la *Méthode de guérir* de cet Albucasis que Haller appelait (1) « la source commune où

(1) « *Communis quasi fons sit, ex quo recentiores seculi imprimis XIV chirurgi hausserunt.* »

Voir le journal des *Progrès des sciences médicales*, vol. 2,

; • . ■ V 133 . puisèrent / tous les chirurgiens antérieurs • au quatorzième siècle. .) > . ' La réputation des médecins arabes était si grande, qu'on vit un roi des Asturies, Sancho I^{er} (en 958), venir à Cordoue chercher la guérison d'une hydropisie dont il était affecté. Si les Arabes avaient porté si loin la science de la médecine , c'était en l'aidant des sciences naturelles auxquelles elle emprunte ses moyens : la botanique , dont la base « connaissance » était populaire parmi eux, et la chimie fort inconnue de l'antiquité, dont eux nous leur devons les premiers éléments. Le plus nécessaire des instrumens opératoires , de cette science , l'alambic , et plusieurs de ses produits, les alkalis, l'alcool, l'alkermès, etc., font assez connaître leur origine par les noms qu'ils portent encore. De l'application de la botanique et de la chimie à la médecine est née la pharmacie, science dont l'Arabe Abeu-Zohar (Ebn-Zohar), auteur de divers traités sur la matière, passe pour l'un des premiers fondateurs. Ces connaissances et la lettre du docteur Civiale au chevalier de Kern, p. II. . ' « • • ' ' , I Digitized by Google

puisèrent tous les chirurgiens antérieurs au quatorzième siècle. »

La réputation des médecins arabes était si grande, qu'on vit un roi des Asturies, Sancho I^{er} (en 958), venir à Cordoue chercher la guérison d'une hydropisie dont il était affecté. Si les Arabes avaient porté si loin la science de la médecine, c'était en l'aidant des sciences naturelles auxquelles elle emprunte ses moyens : la *botanique*, dont la Botanique. connaissance était populaire parmi eux, et la *chimie*, inconnue de l'antiquité, dont Chimie. nous leur devons les premiers élémens. Le plus nécessaire des instrumens opératoires de cette science, l'alambic, et plusieurs de ses produits, les alkalis, l'alkool, l'alkermès, etc., font assez connaître leur origine par les noms qu'ils portent encore. De l'application de la botanique et de la chimie à la médecine est née la *pharmacie*, science dont Pharmacie l'Arabe Aben-Zoar (Ebn-Zohar), auteur de divers traités sur la matière, passe pour l'un des premiers fondateurs. Ces connaissances

et la lettre du docteur Civiale à M. le chevalier de Kern, p. 11.

médicales se transmirent des Arabes aux » Mores, • et juà(jii'aux
dèscendants de ceux-ci. L'un des historiens de l'expulsion des Moris-* ' i i
ques dit en peignant, les mœurs de ce peü.ple déchu : u Les Morisques se
traitent eux- ■ mêmes dans leurs maladies , et n'appellent jamais de
médecins: aussi vivent-ils quater ♦ vingts et cent ans . Leurs chirurgiens
opèrent, • ' ' avec des onguens, ' des cures merveilleuses; ' '(Aznar, espulsion
de los Moriscos , parte 5.) En général, toutes les branches de l'histoire
naturelle étaient également cultivées par les Arabes, ' qui nous ont laissé mie
foule de trai- ^ tés sur les animaux, les plantes, les métaUx, ' les pierres
précieuses, lès fossiles. . , . C'est aussi parmi eux. que sont ftes les tiquei. -
* mathématiques, dans toute la partie relative aux calculs numériques, c'est-
à-dire, dans la partie la plus usuelle , et , partant > la plus utile. ' ' ' , , • Le
monde leur doit X arithmétique , dont les opérations actuelles n'étaient
point possi- ' bles avec les chiffres latins , et Xalgèbre , Digitized by Google

— 135 — " qui a conservé son nom originaire (i). Avec la facilité des calculs, avec leiu' esprit de recueillage et de méditation, il n'est pas étonnant qu'ils aient cultivé<T^/rono/m<?, dont on place le berceau chez les Chaldéens, leurs voisins'. Il suffit de consulter Y Histoire de Vastronomie de Bailly, pour juger de quels progrès cette science leur est redevable, et quels honneurs méritent les noms d'Ibn-Jonis (Aly-ben-Abd-al-Ribamàn Ebn Younis), d'Alhacen (Abou-A'ly-al-Hhasan), et surtout, r ♦ « > (i) Al-Djebr oua al-moqtbelah; Il Gebr, c'est de ce mot joint avec l'article que nous » avons fait algèbre, qui est arabe tout pur, et qui signifie proprement la réduction des nombres rompus à un « nombre entier. Cependant les Arabes ne se servent ja* » mais de ce mot seul pour signifier ce que nous enten-, r. dons par algèbre, mais ils y joignent toujours celui de » tnocabelah qui signifie opposition et comparaison. Ainsi » a/geir « a/mocaiefa/i, 'que les Arabes rangent dans les. », •• rè^cs A'Elm al Hessàb (E'im al Hliesàb), c'est-à-dire, ' M de l'arithmétique, est proprement chez eux ce que nous .' » appelons l'algèbre. Il ne faut donc pas croire que cette » science tire son nom du philosophe et mathématicien ' '. Il nommé Gebr, que les Arabes appellent Djaber, ni » ■ moins encore confondre le mot de' Ceb'r avec celui de » tJç/i' (nom d'un livre cabalistique). » ' ' (D'Hérbelot, Bibliothèque, Orient.) Digitized by Google

yMuftifjOf — 134» — d'Albatcgnus (Moliliammed ben Djâbei'
 alBatany,) , si justement appelé le Ptolomée des Arabes. Dès l'époque de
 Charlemagne , le calife Âl-Mamôun fit mesurer géométriquement un degré
 du méridien pour déterminer la 'grandeur de la terre, opération qu' ordonna
 Louis XIV neuf siècles après. Peut-être les Arabes ont-ils ouvert la route au
 grand Newton pour la découverte du système de l'univers, car Muhamad-
 Ebn-Mouza, qui résolut les équations du second degré, semble , dans ses
 livres de la vertu d'altrac-. tion (de virtute allrahendi) et du mouvement des
 corps célestes (de prrccipuorum orbitum cælesllum motu) , avoir aperçu la
 grande loi de rharmonie générale. Enfin , le résumé 'vulgaire delà science
 des cieux, l'almanach, doit être mis également au nombre de leiu^ bienfaits.
 Malgré l'anathème lancé par Mahomet contre la musique (i), il faut la
 ranger aussi (i) « Entendi-e laniùsique, c'est pêcher contre la loi;' faire' (le
 la inusi(|uc, c'est pêcher eontre la religion; y prendre plaisir , c'est pêcher
 contre la foi , cl se readré coupable du crime d'infidélité. » {Corany ;
 bigitized by Google

parmi les sciences que les Arabes ont cultivées avec le plus de succès. L'impossibilité où nous sommes d'avoir une connaissance, même imparfaite, de la musique des Grecs, doit faire concevoir combien il est difficile de retrouver, de constater l'état de cet art, lorsque les traditions en sont interrompues. On doit se borner [à rechercher les monuments qui prouvent son existence]. Parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Escorial se trouvent, entre autres, deux ouvrages importants qui traitent expressément de l'art de la musique. L'un, qui forme le premier volume du livre d'Abulfarage (Aly ben Mohammed abou-al-Faradj), intitulé Grand recueil de tons, contient cent cinquante airs, ainsi que la vie de quatorze grands musiciens et de quatre cantatrices célèbres. L'autre, > portant le titre d'Éléniens de • musique, traite de la composition, du chant, des instruments, des accompagnements. On y trouve les figures des notes arabes, ou leur écriture musicale, et celles de plus de trente instruments divers. Les extraits de ce dernier

% • * - • • , • — 138 -r ouvrage donn espar Casiri (i), prouvent
 d'une maiTièrè incontestable que les Arabes eniployalcnt les
 matbématiques dans là composition musicale , et qu'ils connaissaient la
 science des accords. On y mentionne Spécialement ceux dé quarte,) de
 quinte, et d'octave. Mais il u'est point parlé de l'accord de tierce, et l'on ne
 trouve aucune tracé .de dièzes ou de bémols. • . . * ' I.\VE\TIONS. • - . ' ' 11
 faut joindre h toutes ces coçnaissances un'ç foule d'inventions diverses , les
 plus importantes sans doute des temps modernes-, après l'imprimerie. Tout
 le monde convient que les Arabes ont transmis des Indes à l'Europe les
 chiffres qui purtent leur nom , (éfqu'ils appellent souvent lettres indiemtês;
 mais ce que tout le monde ignore , c est que . ■ , ' . \ ^ ^ (i) Michel Casiri,
 Syrien du Liban lequel a passé sa vie dans le couvent de l'Escorial pour
 mettre en ordre , déchiffrer et traduire les manuscrits qui s'y trouvaicùt
 déposés pêle-mêle depuis Philippe II. Ses travaux -sont recnçillis sous le
 litre i\c-J>i!>liolheca Ainhiro-cscurifflensis. . i • ■ Digitized by Google

'_ 139 — '■ ' nous leur devons aussi , selon toutes les apparences, les trois découvertes qui ont changé l'état littéraire, politique et militaire du monde entier; à savoir, le papier, la boussole et la poudre à canon."Ce sujet mérite quelques développemens. Les savans de tous les pays ont eu, dans de longues dissertations, à déterminer de qui, vers le onzième siècle, l'Europe avait reçu le présent du papier, auquel ils attribuent justement la plus grande part à la renaissance des lettres, comme la privation du papyrus égyptien avait été l'une des principales causes qui entretenaient la profonde ignorance du moyen âge. En traduisant des auteurs arabes, Caëiri a découvert la véritable origine de ce bienfait. Le papier était connu de temps immémorial à la Chine, où il se fabriquait avec la soie. Dès l'an 50 de l'hégire { au milieu du septième siècle), une fabrique de papier semblable fut établie à Samarcande, et cinquante-huit ans plus tard, en 706, un certain Youzef Amrou, de la Mecque, trouva moyen de le fabriquer avec du coton, production plus commune que la soie

-140- , en Arabie. C'est ce que prouve clairement, un passage de Muhamad Al Gazeli (Mohhanuued-al-Ghazaly), auteur du livre de *Arahicarum antiquitatum eruditione* (i). ((L'an 98 de l'hégire, tlit-il, un certain Joseph Ainrû, le premier de tous, inventa le papier dans la ville de la Mecque, et en enseigna l'usage aux Arabes, a Une nouvelle /preuve que les iVi'ahcs , et non les Grecs du bas-empire, comme on l'a prétendu longtemps , sont les inventeurs du papier de colon, c'est qu'un savant grec, chargé, au rappoi't de Monlfaucon, de dresser le catalogue des vieux manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, sous Henri II, le nomme toujours papier de Damas. L'invention pos, térieure du papier de lin ou de chanvre a fait naître d'égales disputes. Maffei et Tiraboschi l'ont revendiquée pour l'Italie ; Scaliger , Murray , Meermann , pour l'Allemagne. Mais aucun d'eux ne fournit de monument antérieur au quatorzième sjècle. Le (i) Anno egirœ çfi', quidam Josephus, cojrmaito Ani-\ omniirn primas chartam in tirbe Meccanà invenU, cjusque usum Arabibus induxit, v Traduction de Casiri. « ■0,* 1 / 'Digitized by Googit

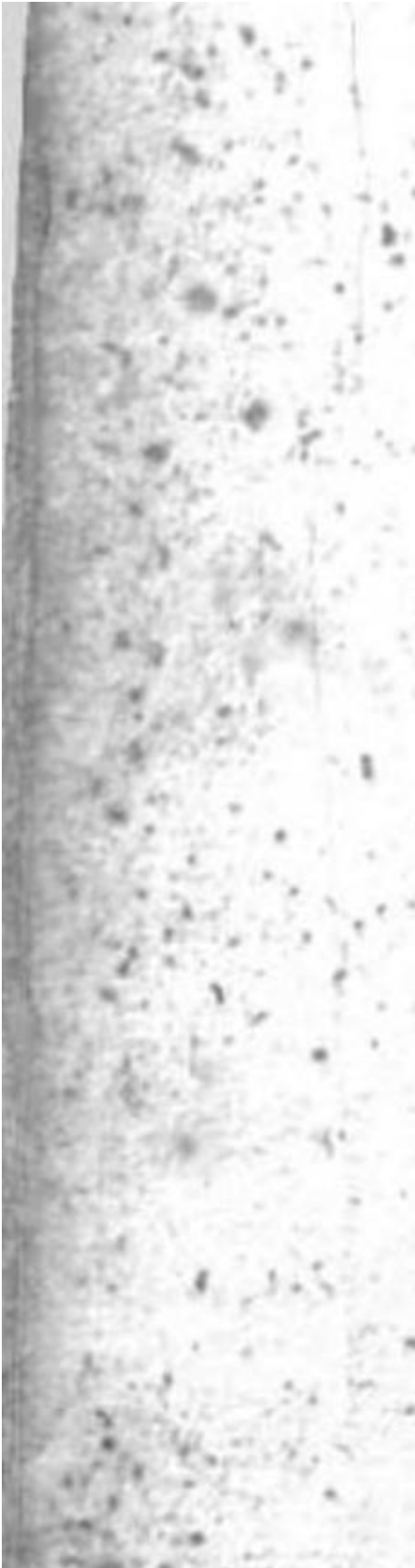
— 14¹ ^ 'plus ancien de tous, en France, est une lettre de Joinville à Saint-Louis, écrite peu avant la mort de ce prince (en 1270); encore faut-il remarquer que le papier de cette lettre provenait sans doute de la croisade d'Egypte. Les monumens de l'usage du papier moderne en Espagne, remontent à un siècle avant cette époque. Il suffit de citer, dans le nombre de ceux que rapporte don Gregorio Mayans, un traité de paix entre Alphonse II d'Aragon et Alphonse IX de Castille, conservé dans les archives de Barcelone, et portant la date de 1178, ainsi que les ¹ accordés à Valence, en la Si, par Jacques-le-Conquérant. Ce papier venait des Arabes qui, parvenus en Espagne où la soie et le coton étaient également rares, le fabriquaient avec du lin et du chanvre. Leurs premières fabriques furent établies à Xativa (aujourd'hui San-Felipe), ville célèbre dans l'antiquité, au rapport de Pline et de Strabon, par ses manufactures de toile. Le schryf Edrysy, qu'on nomme improprement le Géographe de Nubie, dit, en parlant de Xa

Il va <(i) : y (i) brique 'en outre du papier exGcllenl'et
 iacoiiparable. >) Valeupe, dont les campagnes produisent aussi du lin
 abondamment, eût, peu après, des fabriques de papier, et la Catalogne ne
 tarda pas à en élever également. C'est encore dans ces deux pfovûices
 que'sont les meilleures fabriques actuelles de l'Espagne. L'usage du papier
 de lin ne se répandit, dans la Castille, qu'au temps d'Alphonse X (le milieu
 'du treizième sièclecjt(i). Delà, sans doute, il pénétra eu Erance[, puis en
 Italie , en Angleterre et en Allemagne. Les manuscrits arabes, plus anciens
 toutefois que les manuscrits espagnols, étaient, pour la plupart, écrits sur du
 papier satiné, et enrichis d'une foule d'oniemeus peints avec des couleurs si
 vives et si brillan-tes, qu'on pouvait àisément's'y mirer ôomnie dans une
 glace : « Ut e^o ipsi, dit Casiri, in' (1) a In i/>sâ jtrelcren conficitiir papyrus
 preestan-^ 'tissima et incomparabilü. » , , . ' (2) Il En et a HO 1260, dit
 Sariuiiento, se inlrodujo en Espana el uso y la J'abrica del papel-por n^io de
 los ulrabes. » . * ' » , DIgitized by

- w illis veluli ia specula me non . semel cfWî.vpeyrerun. » . . La boussole, non plus que le papier, n'est bouhou. peut-être pas une découverte originairement y propre aux Arabes. Il paraît , malgré des témoignages contraires, que les Chinois se servaient de cet instrument, ou d'un instrument semblable, plusieurs siècles avant eux.^ Mais ce qui semble incontestable, c'est que les Arabes , [quelle que fût la boussole chinoise , l'ont perfectionnée , en ont étendu l'usage, et nous ont transmis cette inappréciable invention. On n'explique point facilement la circonstance assez intéressante d'une * fleur de lys peinte sur les anciennes boussoles, qui en a fait attribuer le premier usage / aux Napolitains (i), et l'invention à Gioja d'Ainalü. Mais on n'a point expliqué davantage ces mots zoron et aphron, adoptés d'abord pour, exprimer la vertu de l'aimant , ces mots sur lesquels ont tant disputé Alberici-Gratid'et d'autres docteurs des sciences' (i) Charles d'Anjou avait porté les armes de France à Naples.

^ 144 — . • occultes, et qu'on a fini, en 'désespoir de cause , par attribuer à Aristote <pii ne les a y jamais [écrits. Ces mots techniques ne sont • autres, au dire de Juan Andrés, et d'après Casiri, que les noms du sud et du nord dans • . • , la langue arabe (djaron, air chaud, midi, et ■ ' ^ avrorif septenti'ion) , un peu défi0pirés par la prononciation des chrétiens. Il est d'ailleurs ■ ■ . ■ . avéré qu'aucune nation de l'Europe ne fit ; . * usage de la boussole avant le treizième siècle, tandis que les Arabes , qui faisaient de fré' ' quens voyages dans leurs vastes domaines, . qui entretenaient un grand commerce marî. Unie, et auxquels on doit les premiers livres • • sur l'art de la navigation et sur la science . de la géographie, l'employaient bien avant cette époque.- Ediyssy, qui écrivait au dou' . * zième siècle , en fait mention comme d'une chose généralement répandue parmi ses . compatriotes. Tirahoschi (i) lui-même leur rend riioiineur de cette invention. Mais ce • qui prouve d'une manière non moins posi• ■ tive que le premier emploi de la bqussolle • ® • • fij Auteur de la Sloria délia Utkratura italiana. . ' Digiito-rbyCt)».





— 145 leur appartient, c'est qu'ils n'en' faisaient pas seulement usage dans leurs traversées maritimes; ils s'en servaient encore dans les voyages terrestres pour se diriger au milieu des déserts. Le Grec Léonidas de Chalcedon, dans son livre *De rebus turcicis*, dit, en parlant des caravanes : « Ils conduisent leurs chameaux en se servant de signes qui montrent la route par des « démonstrations magnétiques. Inférant de la région septentrionale sur quelle partie du monde il faut se diriger, ils poursuivent ainsi leur chemin par conjecture (i). » Les Arabes se servaient enfin de la boussole jusque dans leurs- habitudes domestiques, pour s'orienter, au moment de l'oraison , vers le temple de la Mecque (2). D'Herbelot, au mot *kehhtan*, explique cet usage. Au surplus , comment s'étonnerait-on de, devoir là, (1) *Camelos consueverunt utentes signis \quæ viam commostrand magnetis demonstrationibus. Cum igitur ab septentrionali plagâ qua orbis parte eundem sit , eorum vultum conjectant ut pergunt. » ■ ' (a) Les cinq prières de la journée commencent par ces mots : u La face tournée vers la sainte Caaba (temple d'Abraham à la Mecque), je vais offrir à Dieu, etc. » T«M. II. 10*

r- 14Ü — boussole aux Arabes , lorsqu'on est contraint ^
d'avouer qu'une invention que se disputent Huyghens et Galilée, l'emploi
du pendule pour la mesure du temps, avait peut-être été déjà par eux. Le
docteur Edouard Bernard , d'Oxford , n'hésite point à l'affirmer (i). Le P.
Martin Sarmiento a trouvé plusieurs fois, dans des manuscrits arabes , la
mention de leurs horloges automates , et Joseph Condé cite également un
certain Abou- * Abdallah ben Arracam, instituteur du roi de Grenade Nazar
(al Nasser, vers 1314) qui était célèbre parmi les siens pour avoir inventé de
très ingénieuses horloges (muy ingeniosos relojes) et des machines
astronomiques (21. * * ^ . (i) « Quidvero astronomi arabum in cl. Ptolemeo
mavonantetove artis ealeati», iuxta Mtrist naï^ reprehimé^ tint: quant illi
sollicite temporis^ minulias per aquorum ■giittulas, in omnibus sciotheris ,
imo (nimirum) fili penduli vibrationibus jeimpridem distinxerunt et
mensura— vint. U (Trans. philos. n° 158.) 1 (a) Reste à savoir si les
horloges automates de*. Arabe» étaient réellement à pendule , ou.
seulement à balancier circulaire. Mais il semble hors de doute qu'ils ont
ajouté l'une de CCS deux découvertes aux anciennes horloges Digitized by
Google

i La poudre à canon ne fut en usage, parmi les nations chrétiennes, que vers le milieu du quatorzième siècle. En France, le plus ancien monument de l'emploi de l'artillerie est de l'année 1558. Ce ne fut que huit ans après, à la bataille de Crécy, que les Anglais tirèrent le canon pour la première fois, et les Italiens, vers la même époque, commencèrent à se servir de la poudre. Il y avait longtemps que les Arabes employaient à la guerre cette terrible préparation chimique. L'historien Al-Muhkyn rapporte que Hadjy-Agé brûla une partie du temple de la Mecque avec des espèces de bombes, lors du siège qu'il livra à cette ville, en 690. (i) Alamré, secrétaire de l'émir d'Egypte Malek-al-jaheli, dans un ouvrage écrit avant le milieu du treizième siècle, décrit un instrument dont l'usage remontait chez eux à l'origine de leur puissance. On sait que la première horloge qui parut en Occident fut celle qu'envoya le calife Haroun-al-Raschid et qui fut présentée à Charlemagne. C'était, à ce qu'on croit, un caducée, ou horloge d'eau. . (f) n'afongit et moriens opé naptô et ignis in Cahwm. jadis iustus tecta dirigit et in aetherem redegit. » Digitized by Google

s 9 148 ' de guerre : « Des scorpions (machines à lan» cer), liés à l'entour et allumés avec de la » poudre de nitre, serpentent et sifflent, puis, • » faisant explosion, éclatent et brûlent, llfal» lait voir l'objet lancé s'étendre dans les airs », comme un nuage, produire ûn bruit borri» ble à l'instar du tonnerre, et, vomissant le » feu, tout briser, tout incendier, tout réduire » en cendres (i).» H serait difficile de prétendre que ces passages n'indiquent point expressément l'usage de la poudrc,'et qu'ils peuvent s'appliquer également à celui d'une espèce de feu grégeois : cai', pour exprimer ce que Casiri appelle nitratus puU>is, l'auteur ori- ' ginal emploie le mot malhJi-al-baroud , qui signifie salpêtre, sel de pierre, et qui est encore actuellement le nom de la poudi'e chez les Arabes. Mais les chroniques espagnoles, dont on ne saurait dire que la traduction a " • . ■ ■ • ... , (I) « Serpunt, sasurrantque scorpiorîes circùm ligati ae MTHATO p'dlvere incetisi, undè explosi fulgurant'^ in~ Cendant. Jam videre era^nanaganum excussum veluti nubem per aëra extendi, ac tonitrus instar horredum edefe frvgorem, ipiemipte undequaejue vomens, onuua rumpere^ incendere-, in càteres redigere.v (Trad. de CtMÎri.) Digitized by Google

-149-; pu ^altérer le sens des mots, vont nous fournir des preuves plus irrécusables. La chronique d'Alphonse VI, écrite par Pedro, évê<pie de Léon , et citée par Mexia (Silva de Var. lecc. part. I® cap. 8), dit , en parlant d'un combat naval entre l'émyr de Séville et celui de Tunis, au onzième siècle : « Les vaisseaux du roi de Tunis portaient cer■)) tains tubes de fer avec lesquels ils jetaient M beaucoup de tonnerres de feu.» (^Los navios del rejr de Tunez traian cieptos tiras de hierro con que tirahan muchos truenos de fiiego.) Joseph Conde rapporte, d'après Al.Khatyb, qu'au siège de Gibraltar par Ferdinand IV, en i5o8, on fit usage de machines de tonnerres (maquinas de tiaienos). Il rapporte ensuite qu'au siège livré à Baza, par Ismayl, roi de Grenade, en iSaS, les 'Mores « battaient la ville avec deà'machin^et en» gins' qui lançaient des globes de leu avec ». de grands tonnerres, tout semblables aux » foudres de la tempête et qui faisaient » grand dégât sur les tours et les» murs de » la ville. » (i,. ^Combatio la ciudad con maquinass e ingenios que lantaban gfobos de'

Digilized by Google

fuego coii grandes truenos, toclo semejantes àlos rayas de las
tenipestades,y haciân grande estrago en las muras y torres de la ciudad.
(Cap. i8.) Isnfayl prit ensuite le fort de Martos en le battant « avec un feu
continuel n de niacbiues de tonnerres. » (Can incesanle fuego de maquinas
de truenos.) Une letti-e du roi d'Ara{jon Alphonse VI, écrite , en i35i, àla
municipalité d'Alicante, pour la prévenir que' les Mores marchaient contre
cette ville, dit que le roi de Grenade emporte <(beaucoup de houles de fer
pour les lancer » loin avec le feu. » (^Moites pilotes de fer ■per gitarles
Ilunys ah foch.) En racontant le siège 'de Tarifa par les troupes réunies des
rois de Fez et de Grenade, eu i34o, Conde dit que les assiégeans «
eonnencèrent à » battre la place avec ' des machines et en- ' M gins^
tonnerres fjui lançaient de grandes)) hall(^le fer avec de la naphte, et
causaient » une grande destruction dans les murail« les.a (— Principiaron à
comhatirla con maquinas é ingenios île truenos que lanza- . han halçis de
diierro grandes^ con nafta, causando gran destruccion en sus bien
torreaDigilized by Google

• dos, miiros.) An siège d'AlgCïiras, en i542, ' les Mores
 détruisaient les oui^ages des chrétiens « avec des balles, de fer brûlant,
 qu'Us* » lançaient avec de la naphte tonnante. » (... Con ardientes balas de
 hierro que lanzaban con trônante ruiſta). La célèbre chronique d'Alphonse
 XI, en* pîirlant du même_ ^ siège d'Âlgeziras, s'exprime d'une manière
 encore plus claire et plus positive : e Les Mo» res de la ville, y est-il dit au
 chapitre ayS, » lançaient beaucoup de tonnerres contre n l'armée, dans
 laquelle ils lançaient dés » boules de fer grosses con» me de très» • grosses
 pommes , et les jetaient si loin n de la ville, que cpielques-uncs d'elles w
 passaient par dessus l'armée , et d'autres » frappaient dans l'armée. » (Los
 Moros de la ciudad lanzaban muchos truenos contra t \$ • la hueste' , en què
 lanzaban pellas de Jïerro • grandes tdmanas como manzanas mu^- grandes,
 y lanzabanlas tan lexos de la ciudad, que pasaban allende de la hueste
 algunas de ellas, é algunas de ellas ferian en la hueste.) 'La même'
 chronique' rapporte , au chapiti'c 357, que cinq bateaux venant d'Afrique en

> trèient dans le port « chai'gés de farine[^] • » de miel, de% raisse
 et de poudre, avec • • V quoi ils lançaient le tonnnéiTC. n {....Car~ gados de
 fiarina, de miel, de manteca y de polvora çon que lanzaban' del trueno.) Fer-
 « reras, qui raconte minutieusement fous les ' détails de ce siège fameux
 (tomo 7" ano 1 542 y sig.), rapporte, en outre, que ces boules de i'er
 éclataient avec grand bruit (daban un grande estadillo) ; puis il ajoute : u
 C'est la » première fois qu'on trouve dans l'histoire >j* l'usage delà
 poudre, car c'était avec elle » que se lançaient ces balles.» esta es la primera
 vez que se kalia en la historia el uso de la polvora , porque con ella se
 ari'Ojuban ktsbeUas.) .. ». ■ Si la poudre eût été inventée en Allemagne,
 çst-il probable que les Espagnols en auraient appris l'usage des Mores
 d'Afrique ? Tout -semble se réunir pour démon tr»- que la découverte de
 cette composition ineru'trière fut faite par les- Ai'abes d'Égypte , oi» le nitie
 a toujours été^très commun , ubi coii^ ficitur. nudtà cdjundânllüs Pline^,*
 qui fait.' cette l'emark (ÉÎk 3i» cap. 10)» ajoute que Digitized by Google

— 163 — les Égyptiens se servaient du nitre et du soufre pour fabriquer des vases de terre « frequenter liquatum niiruni con sulfure coquentes in carbonibus.)) L'emploi journalier de ces substances, le nitre, le soufre et le charbon bon, étaient probablement, soit par le seul effet du hasard, soit par les essais chimiques auxquels se livraient les Arabes, la première découverte d'une composition qui a pu d'abord être employée de plusieurs manières avant qu'on imaginât de l'enfermer dans des pièces d'artillerie, et de lui [donner enfin l'usage actuel de la poudre. Cette supposition parfaitement vraisemblable explique d'une manière naturelle les divers passages que j'ai cités. Elle explique aussi comment l'on vit tout-à-coup les armées de l'Europe pourvues de canons, sans que l'histoire contemporaine fasse la moindre mention des tentatives et des essais qui auraient nécessairement précédé l'emploi de l'artillerie, si l'invention de la poudre eût été faite parmi les nations chrétiennes. Cette invention fut long-temps, attribuée au moine allemand Berthold Schwarzwart, et les Anglais, se fondant sur Digitzed by Google

164 — plusieurs passages des écrits de Roger Bacon (entre autres de son *Opus maius*), ont été revendiquées pour cet homme célèbre (i). Mais il en est de ces passages comme d'une autre phrase dont on inférerait également (ju'il avait inventé les lunettes et même les télescopes, tandis que cette phrase se trouve textuellement dans le septième livre du *Tractatus de optica* de l'Arabe Alhacen, que Bacon a fréquemment cité (Smith, liv. i. chap. 5. note 46). Cette circonstance est au contraire une nouvelle preuve en faveur de l'opinion (i) Voici ces passages : « *Uedam vero auditum perturbant in tantum quod si bito de nocte; et artificio sufficienti fierent, nec posset eis, tunc, ne transiret euntinere. Voluit ipse utrasque potestates laqueis contrariis, et experiri huius rei oportet ex hoc quod in puerili, quod fit in multis mundi partibus, scilicet ut instrumento facto ad quietatem hominis et ventum illic salis, quod sal petreum (salpêtre) meaUu-, tam horribilis sonus luiscitur in rupturâ tantum dicere rei, scilicet modici pergitur, quod fortis tanitruum. Sentiatur excedere rugilum, et coruscationem maximam tui lumens jubare excedit. » v. 1. - 1. - Il est bon d'observer que les expressions de tonnerre «k de salpêtre (sa! pelrê) j dont se sert Roger Bacon, sont précisément les mêmes que celles employées par les Arabes. heu. ^ ~ [d. Digitized by Google*

t «r c — 155 Tque je soutiens, car Bacon, au temps où B écrivait, ne pouvait avoir quelque notion* vague de, la poudre que par les livres des Arabes , où il a puisé la plupart de ses vastes connaissances, s. ' . H • • • , «. , a BELLES LETTRES. - , SA l'opposé des Boniains , comme eux Vils ciples des Grecs , les Arabes' ont cultivé les sciences exactes avec beaucoup plus de succès que les bellés-Lettres. Leur philosophie , raiy«tout empruntée d'Aristote , ne se composait \ guère qⁱ d'argumentations scolastiques , et la gnanunaire, ainsi que la rhétorique, étai^t entachées aussi des défauts et des puérilités de l'école péripatéticienne. Eu l'absence de lois positives et de règles établies par des décisions de tribunaux, la jurisprudence , ' jⁱ™^{pi} se confondait avec la théologie, ne se composait que de longs et nombreux commentaires sur l'application de la loi religieuse au droit civil et criminel. \Jéloquence était toute sacrée) et nes)étendait pas au-delà des • sermons A«»'Khatjrb, àofA 41 existe phi- •

Digiized by Google

— 136 nuioir», sieurs recueils à l'Escorial, h'histoiie se recommandait moins par la hauteur des vues que par la minutieuse exactitude des faits : ne pouvant être une science politique, elle restait bornée à de simples récits. C'était • néanmoins une des branches les plus cultivées de là littérature arabe. Ilbadjy Khalfa , dans sa bibliothèque orientale, compte jusqu'à douze cents historiens , dont la plupart, à la vérité, n'étaient que les commentateurs • ou les abrégiateurs des autres. Dans ce nombre sont comprises des histoires de chevaux et de chameaux célèbres. Le roi ou le conte n'était pas moins cultivé. La bibliothèque de l'Escorial possède plusieurs romans, entre autres ceux qui ont pour titres ; Les Douze Preux (dont les Douze Pairs de France sont peut-être une imitation), les Soupçons d'un Amant, le Jardin des • ' Désirs, etc., ainsi que le fameux conte de Cailla et Dimna (les fables de Pilpay), qui fut, , dit Sarmiento, traduit d'abord de l'arabe en latin, puis mis en romance par l'ordre d'Al

, ki. 157 — ' • phonse X (i) . Leibnitz fait un pompeux éloge du roman philosophique de Hay , fils de ^ Jordhan (Hay ben Djocadhan), par AbouDjafar-Ebn-Tofayl, que l'orientaliste anglais , Poc'oeke traduisit en latin , sous le titre de philosophas autodidactas . C'est Thistoirc • d'un enfant abandonné dans une ilqg^éserte, qui s'élève , par la seide force de sa pensée , à la connaissance de l^leu et des lois de la nature. L'élude des langues étrangères n'é- Uui«e<. tait point négligée par les Arabes , car on trouve , parmi les ouvrages qu'ils ont laissés, des dictionnaires arabe-hébraïque, arabc-gi'ec ' • arabe-latin et arabe-espagnol. Léon Africain a composé un dictionnaire trilingue ou de trois langues. Les Arabes exerçaient encore leur esprit à l'étude des généalogies ; ils en firent en quel(jue sorte une science qtil semblera ' moins futile qu'elle ne le serait parmi nous, si l'on se rappelle cpie leur na^on, fort Incompacte, était formée d'une foule de tribus très jalouses et souvent rivales les unes des autres . • (i) Que fue «acado de arabigo en latin, y romanizado por mandado del infante Alfonso, » " * ' ' . i , Digitized by Google

• , ' 16» — . • Ils étaient généalogistes comme les Écossais,
 ^coninie tous les peuples divisés en clans , et . ils étendaient jusqu'à leurs
 chevanx ce soin de rechercher et de constater les races. ■oui.. Mais la
 poésie , par dessus tout, était en • grand honneur chez les Arabes. Doués
 d'une iinagin^on ardente, quoique recueillis et eonteniplatifs , ils aimaient à
 revêtir^ leurs idées des riches pariu-cs du style de l'Orient. De nontbre de
 leurs poètes est prodigieux; tout ho)unie adonné aux travaux de l'esprit, fut-
 il astronome, médecin, chimiste, joi• gnait à son talent spécial le talent
 général de poète. Faire des vers était pour eux une - occupation presque
 familière, et leurs entretiens mêmes étaient souvent semés d'im.
 provisions, que rendait possibles l'extrême l'ichesse d'une langue dont le
 dictionnaire •(celui d'Al-Fyrouzabruly) ne comptait pas moins de soixante
 volumes , et portait pour titre l'Océan ((^amôus) , comme si ce mot eut pu
 seul exprimer l'immensité du sujet. ' L'auteur anonyme d'une Histoire de\^a
 poésie française , publiée en 1717, n'hésite point à dire que l'Arabie seule a
 produit plus de Digitized by Google(r

poètes que le reste du monde. Leurs principaux ouvrages étaient recueillis dans des collections qu'on appelait communément Divans (réunions, assemblages). D'autres collections se nommaient les Fleurs (celle d'Abou-Bekr), les Jardins (celle d'Ebn-Feradj) etc., etc. Toutefois, au milieu de cette multitude, les deux principales compositions poétiques, l'épopée et le drame, manquaient à la littérature. Bien que les sujets d'Iliade fussent sentcommuns dans leur histoire, qu'ils eussent même des traditions épiques semblables aux rapsodies, et des Pisistrate pour les recueillir, aucun poème homérique ne se forma chez eux. Ils ne firent non plus aucun essai pour imiter Sophocle ou Aristophane. Quelques idées religieuses, ou peut-être seulement la grande réserve des mœurs domestiques, s'opposèrent à l'éclat des représentations théâtrales. On n'eut d'eux que des satires dialoguées (2). C'est aussi le titre qu'a donné Goethe au recueil de poésies orientales qu'il a composées à soixante-dix ans. (1) En Arabie, comme aux Indes, en Grèce, en Scanie

1 ^«aae< «élèbrvf. — 160 — » . Le goût des sciences et des études de tous .genres était si généralement répandu chez ^les Arabes , que les femmes elles-mêmes partageaient leurs travaux et leurs succès. Quelques-unes acquirent une grande célébrité , telles que Mai*ya alTayzouly , cpïi mérita le surnom de la Sapho de Seville, et ■ .Valadat , fdle du calife Muhamad Almostansir Billah (Mohhamed-al-MostansserBi'Ellah). Seulement à l'épofpied'Alhak cm H (vers 970), Aysclia était citée pour l'éten' due de sa science; Rliadhyali pour la grâce de son esprit; Khadidjah composait les vers navic , comme dans le reste du monde , on fit des vers avant de savoir les écrire , et les poètes n'eurent long• temps que la mémoire des hommes pour conserver leurs oeuvres. Au temps du prophète, ils les publiaient en les affichant dans le temple de la Mecque. Mahomet, qui ne put écrire les versets de son Coran que sur des feuilles de palmier et des os d'épaule de mouton , employa le meme moyeu pour répandre sa doctrine. On raconte que lorsqu il .puhUa de cette manière le second chapitre du C*»'***» commençant par ces motsî « 11 ne faut point douter j c est ici la règle de ceux qui croient aux vérités sublimes , qui font la prière , qni donnent aux pauvres , etc. » 1æ plus célèbre poète du temps , nommé Abid , déclia ses propres vers , admira Mahomet , et se rangea sons sa loi. •Dir : tty • ■ 'le

— 161 — et la musique de ses échaussées ; Maryem professait publiquement à Séville la rhétorique et la poésie ; Lobnah remplissait les fonctions de secrétaire intime du calife (Jos. Coude). La renommée qu'elles ont acquise doit nous apprendre quelle était alors la condition de tout leur sexe. Assurément, pour que l'on confiât à des femmes une chaire publique ou les secrets de l'état, il fallait que, malgré la sévérité de leurs mœurs, les Arabes leur accordassent des lumières et de la liberté, et ♦ qu'ils n'eussent pas, comme les musulmans de nos jours, condamné la moitié de l'espèce humaine au néant de l'ignorance et de l'esclavage. . - ' ETABLISSEMENS SCIENTIFIQUES. Une foule d'établissements publics couvraient à entretenir, à développer le goût et les progrès de la nation. Le premier soin des Arabes, lorsqu'ils avaient conquis une ville, était d'y élever une mosquée et une école, deux choses qu'ils ne séparaient jamais. Ce sont eux qui donnèrent à l'Europe le mot TOM. II. ^ Il Digitized by Google

— 162 — fMut». dèle des collèges, c'est-à-dire , des institutions où les jeunes {jens , rassemblés sous l'enseignement de plusieurs maîtres , se livrent, dès l'enfance, aux différentes études. • Le collège du Caire était si vaste, qu'au dire de Léon Africain, il servit, dans une émeute, de forteresse à toute l'armée des rebelles. Dans l'Espagne musulmane , toutes les villes avaient leur collège; quelques-unes, plusieurs. Grenade avait , outre le collège royal , celui nommé du Fils d Azrah. Il est même fait mention de celui de Callosa , qui n'est qu'un petit bourg aux environs d'Oribuela. Allia-kem II en fonda plusieurs , au dire d'AbouDeekr, dans son Histoire des hommes illustres (I), et un grand nombre de savants Arabes sont cités comme ayant rempli les places de professeurs ou de directeurs des collèges. Ce n'est pas sans motif que j'ai dit qu'ils ont donné à l'Europe le modèle de ces institutions , car le premier collège établi parmi nous est celui de Bologne , en Italie , doit sa (()) Complura collegia studiorum causa extracta, (Trad. de Casiri). Digilized by Google

^ 163 — fomlatiôn à un Espa0fnol, le dardinal Albor-^ noz (Juan Andrès, dap. if>). Les preuiieri astronomiques fiireutégalement élevés par les Arabes. Celui de Bagdad était dans le palais même du calife, et la haute tour moresque (la torre de la Giralda) qui sert actuellement de clocher à la cathédrale de Séville était l'observatoire de cette cité. Enfin J les académies moderneà leur doivent encore la naissance. On en a fait honneur h l'Ilalicn Allegretti de Forli; mais bien avant lui , les Arabes avaient , outre les écoles ou facultés, une quantité de ces corps savans dont les^ membres 'se renouvelaient par élection et se livraient h des travaux communs. En Orient , les acadéinies de Bagdad , de ' ' . Bassora,.de Cufa; en Espagne, celles de Cordoue , de Séville , de Grenade , luttèrent de mérite et de célébrité. Il est fait mention d'une académie d'histo.ire fondée' à Xativa par Mohhamed Abou-Amér, connu sous' le nom d'Almoncari'al, et d'une acadéjoîe à'alcoranistes fondée à Cordoue, par Al-Qâsem fieu-ral-Raby . Parmi les sentences d'Asly-BenAbou-Taleb,'qui sont, chez les musulmans. Digitized by Google

BibUotbèquM. — 164 — comme lès proverbes de Salomon chez les juifs , se trouve celle-ci : V académie des savans est un des prés du paradis. Un jour , le l'oi de Grenade MuhamadIV (iSaS), après quelques succès coute les clircUens y rcce— vait les louanges des savans de sa cour, <pii vantaient à l'envi son mérite militaire : « Pourquoi tant d'éloges? leur dit-il. Il semble que vous" ayez trouve le roi de la scienee, eomme c'était jadis la coutume dans les académies de Cordouc et^de Séville (i). w Cette réponse peut faire supposer que les académies arabes se choisissaient un chef, un président, quelles appelaient le roi de la science ou de la sagesse (sapientia). Les voyages littéraires et scientifiques , auxquels se Uraient tous l^ say^, comme par (diservance d'une sorte de pèlerinage (a) , servaient à augmenter encore le Jqüe tanto aplauso? parece que habeis hallado al rey de ia Sabiduria, como aUa' se acostumlra en las acttdemias de Cordwa y Sevilla. (Jos. Coude. Tom. ni , tap. 19.) • ' - . . . ' (a) Hujusmodi itinerbria in nostrif bibliothecis arabids nss. freqitissime occûrriutt. Mas enitn.eml per ea temDigitized by Google

— 165 — nombre infini d'ouvrages que devaient produire des études si générales et si variées. Toutes ces richesses, propres ou d'emprunt, étaient recueillies avec soin pour renseignement et le plaisir de la nation. L'Espagne seule renfermait soixante-dix bibliothèques publiques. Celle du palais Merwan , à Cordoue , dont le calife Alhakem II avait confié la direction à son propre frère, comme le premier poste de l'empire, était devenue si nombreuse sous le règne de ce monarque éclairé, que le seul catalogue formait (pièce de quatre volumes de cinquante feuilles chacun. (Jos. Coude.) f Quatre cents ans plus tard après tous les efforts de Charles-le-Sage , la bibliothèque royale de France se composait d'environ neuf cents volumes, dont les deux tiers étaient des livres de théologie. (Dulaure, Histoire de Paris.) Tous ces trésors de l'intelligence des Arabes ont péri avec leur puissance, et la nation par les Hispans s'entremit en diverses manières de ses dépouilles, les uns les ont brûlées, les autres les ont vendues, les autres les ont données, les autres les ont données à la charité, les autres les ont données à la science, les autres les ont données à la religion, les autres les ont données à la gloire, les autres les ont données à la patrie, les autres les ont données à la postérité. (Casiri, tom. I, page 151). Digitized by Google

— 166 — .tion des AJdcramc et des Almajizor a disparu de la terre, sans laisser, pour ainsi dire, de vestiges. Des traditions , des lambeaux Incomplets , voilà tout ce qui nous reste d'elle. Un fanatisnié aveuglé et stupide a voulu détruire justpi'h la mémoire d'un peuple contre lequel s'étaient élevées les haines politique et religieuse. Pouvons-nous croire, aujourd'hui, qu'après la prise de Grenade par les rois catholiques, en 1492» on brûla en grande pompe une telle foule de livres arabes, apportés do tous les points de l'Elspaguc pour cette fatale cérémonie , cpie les historiens contemporains portent le nombre des volumes dévorés par les flammes, en un seul jour, à un million cinq mille ? (Jos. Condc, préface). 11 sufilsait qu'un- manuscrit contînt des caractères arabes pour que le nom maudit de Coran, qu'on appliquait sans distinction , le lit aussitôt condamner au , . . .

• • ' I ' (1) Le peu de livres -que les Mores purent soustraire à fa destruction furent envoyés par 'eux en Afeiqué. Léon Africain raconte que son hôte., à Alger , avait , lui seul rapporté de Grenade plus ^ trois mille volantes. Une

Digilized by Googli

— 167 — Quelques fragmens ont échappé, par une sorte de prodige, à ces déplorables autodéfe. Parmi ceux que des versions espagnoles^{me} permettent de comprendre, je veux en citer un pour lequel une circonstance intéressante réclame la préférence. On l'attribue au calife Abdérame P^r (Abd-al-Riânian), cct héritier de la dynastie des Ommyades, qui, fuyant le glaive des Abasydes, sous lequel était tombé sa famille entière à Damas, fut tiré des déserts d'Afrique, où il cachait sa tête proscrire, pour ériger le trône de Cordoue (en 755). Ce monarque puissant, renommé, victorieux dans toutes ses drconstance heureuse faillit dédommager en partie de ces pertes in-éparables. On prit, sous Philippe III, un vaisseau qui contenait tous les livres de Muley-Zidan, roi de Maroc, et cette précieuse capture fut déposée tout entière dans la bibliothèque des rois d'Espagne à l'Escorial. Mais, le 7 juin 1674, c'est à dire avant que l'étude des langues orientales permît de recueillir tous les fruits de cette conquête littéraire, le feu prit à l'Escorial, et consuma huit raille Volumes, presque tous arabes. (Nicolas Ântonlo, préface de la Bibliolecn e.tpanola). En 1760, lorsque Michel Casiri commençait à dresser le specimen de la bibliothèque arabe, il restait encore dix-huit cent vingt-quatre volumes manuscrits. ' , <• ■ il - USV' -■ 'H

. . - 168 ^ entreprises, exempt de remords, aime de ses sujets et de sa famille, n'avait pas trouvé le bonheur. Au lit de la mort, il ne comptait , dans sa loijjue et brillante canûère, que quatorze jours heureux-; ce n'était pas le nombre de ses victoires. Poursuivi , sur un , trône étranger, par le souvenir de sa patrie et de son enfance, il fit venir un jeune palmier de Syrie, le planta dans la cour de son palais, et se plaisait sous son ombrage, essayant de tromper ainsi sés regrets. Un jour, dans sa tristesse, il lui adressa ces vers que l'histoire a recueillis : « Toi aussi, palme bril» lante, tu es étrangère en ces lieux. Le doux M^zé ph ir des Algarves le balance et te caM resse ; plantée dans un sol ferUle, tu élè') vès ta cime jusqu'au ciel; et.pouitammenttu » verserais des larmes amères si tu pouvais)t- sentir comme^moi. Tu ne souffres pas les » inquiétudes d'un sort agité ', ni- les pluies de doulem- qui m'inondent sans cesse. » 'J'ai arrosé de mes -larmes les palmes que beigne l'Euphrate ; mais les palmes et le fleuvfe ont oublié mes peines, dèptus 'què. » les destins contraires et les cruels Abasy- . • I

I •i. 169 — >) des m'ont arr^hé aux doux ol)jets de ma >) tendresse. A toi, il ne te reste aucun sou» venir de notre chère patrie ; moi, en pen» sant k elle, je pleure tristement (i) . » Y at-il quelque chose de plus touchant, et qui montre mieux la vanité des >>loires humaines, que l'exemple de ce fgrand prince s'échappant aux pompes royales pour aller verser des pleurs au pied d'un arbre de son pays ? aEGORIW SECTION. . *

* * * * ((Les nations de l'Europe > dit Baijdy dans une de sés lettres à Voltaire, après avoir (i) Voici l'imitation qu'en a faite Joseph Condc en vers à rime OsonanU. (On appelle ainsi une euphonie résultant de ce que les deux dernières syllabes de chaque second vers sont composées des mêmes voyelles. ^Ce sont, dans' cette pièce, les voyelles e et a) : . « Tu tanibien , insigne palma , J » Eres âqui forastera. ' ^ » Eic Algarbe las dulccs auras , » Tu pompa halagan y besaii ; » En fecundo suelo arraigas , O Y al cielo tu cima elevas. Digilized by Google

Auteur* — 170 -r^ ieilli dans la barbarie n'oht été éclairi'ées que par l' invasion des Mores et l'arrivée des Grecs. » L'influence qu'exercèrent les Arabes sur toutes les branches de la civilisation inoderne , se fait reconnaître à plusieui-s caractères c{jaleinent distinctifs et salllans. La première, et peut-être la plus importante obligation que nous leur ayons , c'est d'avoir rendu à l'Europe la 'connaissance des auteurs grecs dont l'a langue, les ouvrages, les '4 » Tristes la^rioMS Uoraras » Si cual yo sentir pudicras. . » Tu no sientes contratienipos » Conio JO de suerte aviesa ; , » A roi , de pena y dolov . U 'Continuas Uuvias me anegan. » Con rois lagrimas régné » t jts palmas que et Forât riega ; ■» Pero las palmas y cl rio * « ii Se olvidan de mis penas , îT Cuandô mis infanslos liados « T de Al-Al)3s la fifereza « I » Me forzaron de dejar ^ , s Del aima las dnlces prendas. « A ti , de mi patria amada » Ningun i4cuerdo te qurda ; » Pero yo , triste , no puedo i> Dejar de rjoi'ar por dla, » • - ' • •. -ï i ^ ' . Y, Digitized by Google

—, 1-71 — 1 i noms même étaient complètement oubliés. On peut affirmer que les nombreuses traductions, et les commentaires plus nombreux encore, que les Arabes composèrent sur toutes les œuvres de l'ancienne Grèce, et qui font de leur littérature la seconde lillc de la littérature grecque, servirent à donner ' aux peuples modernes les premières notions des sciences et des lettres de l'antiquité. Ce ne fut qu'après les avoir connus par les versions des Arabes, qu'on forma le désir de posséder' les originaux, et que la langue d'Homère trouva quelques studieux interprètes (i). Pour justifier cette assertion, qui ne peut manquer de sembler un peu paradoxale, • il suffit de faire ' observer que les Arabes avaient transmis k l'Europe les connaissances qu'ils avaient empruntées aux Grecs, sans en dissimuler les véritables auteurs, bien avant que l'bête de Boccace, Léonce Pilate, eût ouvert un cours de langue grec(i) « 'Nam niajorem parUtn eruditùmis Grades; quam hodie ab iptis fonübus habemus, ab Arabise manibus priùs accepimlfs. >t (Hyde, fie Linfua arabica pr*slan~ iia, etc.)

— 172 — que à Florence , et que la dispersion des habitons de Constantinople eût rendu l'étude de leur idiome commune en Europe. Beaucoup de livres grecs en effet , notamment ceux qui traitaient des sciences , furent originairement traduits de V arabe en latin (i). Une preuve non moins certaine que les lettres grecques reçurent d'abord asile chez les Arabes, c'est que plusieurs ouvrages de l'antiquité n'ont été conservés que par leurs travaux'. Les mathématiciens , par exemple , n'auraient 'jamais possédé les livres entiers des sections coniques d'Apollonius , s'ils n'eussent été retrouvés dans un manuscrit arabe de la bibliothèque de Médicis , et les l médecins n'auraient pu davantage cômplé-* ter les commentaires de Galien sur les -épi- • démies d'Hyppocrate sans la traduction arabe découverte, à l'Escorial {Juan Andrès)-{2). .. • . * (i) On peut citer , entre autres, les versions d'Euclidc et de Ptolomée. Cette dernière porte la date de 1 156. (■2)'u Nrtfuc negari polcsi cum liUerat fn Europa 'pcssiwi (tari et extin^iii cæpfssent , ah Ardbibus omne gc.nis ■nientiariim tractatum fuisse atque exeullunt, et princepsDigitized by

- 173 ~ Après s'être emparés des diverses connaissances scientifiques qu'avaient possédées les Grecs anciens (si supérieurs, sous ce rapport, aux Latins qui ne surent cultiver que les lettres), après en avoir agrandi le domaine, les Arabes firent participer à ces richesses les nations qu'ils avaient devancées. L'Espagne fut, la première à recevoir leurs dons et à les répandre. Au neuvième siècle, cette contrée, in guarn, dit Haller, artes humiliores confugerant, était la seule qui accueillît les études solides, inconnues partout ailleurs. Dès le dixième siècle, elle comptait plusieurs savants illustres, un Ayton, évêque de Vieil, un Joseph, un Lupit de Barcelone, tous instruits dans les mathématiques et l'astronomie. C'était alors en Espagne que venaient s'instruire le petit nombre d'étrangers qu'aiguillonnait le désir de la science. Gérald (depuis pape, sous le nom de Silvestre II), si célèbre par ses aventures, son mérite et ses travaux, après avoir parcouru quosdam scriptores in linguam ipsarum translatis, usque adeo ut quidam Græci deperditi apud solos Arabes reperiuntur, riantur. ».

(Repaudot, Epist, ad Doc.) Sciences mathématiques et Digitiized by Google

/ — 174 — fût les écoles de France et d'Italie, sans pouvoir satisfaire la passion d'apprendre dont il était tourmenté, vint chercher en Espagne ces connaissances physiques et mathématiques qui causèrent une telle admiration en France, en Allemagne et en Italie, où il retourna les répandre, qu'on ne put expliquer les prodiges de sa science qu'en l'accusant de s'être donné au diable. Gerbert passe pour avoir introduit le premier dans ces contrées la connaissance des chiffres arabes ; il l'avait reçue lui-même des Catalans. Son exemple et ses succès excitèrent d'autres étrangers à venir glaner où il avait si heureusement moissonné. L'Anglais Adelard, qui traduisit Euclide de l'arabe en latin ; Campano de Novarre , qui publia une Théorie des planètes] Daniel Morley, Gérard de Crémone, duquel on disait : *(Toletus vixit , Toletus diexit ad astra^ »* allèrent successivement recueillir en Espagne les éléments de mathématiques et d'astronomie qu'ils rapportèrent à leurs compatriotes. On peut affirmer que tous les auteurs qui écrivirent sur ces sujets, avaient quiniènnel. l. èclé, ne • Digitized by Google

► V' — — firent (Jüp copier les Arabes. Tels furent Vitellion ,
Léonard de Pise, Arnaldt de Villeneuve , Raymond Lullius et Roger Bacon
lui-même. Les Tables astronomiques d'Alphonse X ne sont que le résultat
des découvertes des Arabes , et c'est dans leurs ouvi'a{j^es, qu'est puisé
tout le savoir de ce monarqiie célèbre qui fit avancer la science entre le
système de Ptblomée et celui de Copernic (i). L'influence des Arabes sur
toutes les scien- Méd«ciw. ces naturelles et médicales n'est pas moins
incontestable que leur influence sur les sciences mathématiques. C'était à
leurs écoles (i) AlphoDse-lt^avant fut tm prodige pour son époque.
Appliqué df'g sa jeunesse au* études sérieuses y êt parlant les langues de
Rome Pt de Bagdad , il était versé dans ton• tes les sciences alors connues.
Il fit rédiger, sous ses yeux, une chronique générale à laquelle il donna son
nom ; et qui est lé pliis précieux monument historique de l'Espagne du
moyen âge. Il réunit en un corps de droit, sous le nom de Las siete
PartidasS, parce qu'il était dhrisé en sept pérties principales, toutes les lois
politiques et civiles qui gouvernaient l'Espagne, c'est à dire, tant les loi*
gothiques (Juero ju.fgo), que les ordoftuances postéiieures dés .diveçs rois
espagnols, et les décisions des çortès nationales. Ce monununt législatif, qui
fut .aclievé ver* l'an lai^, mais qui ne fut promulgué que dans le siècle
suivant, soui Digilized by Google

— 176 qu'allaiēl étudier les jui&, si femeiu ccoume niédecins ,
pour ■ se l'épaptf! ensuiteauslei divers pays de l'Europe. Je puis sqouter ,
comme preuve nouvelle , une circonstance curieuse. C'est que l'école de Sa
— lerne , dont on suivait encore les lois presse récemment, doit son origine
aux qiû occupèi'cnt quelque temps lemidi;^^, V%^' Ap rès leur expulsion
de ces ço)|tirées4|, 1(^ Espagnols conuniquèrent aux tte|i^S:lcs progrès de
leurs maîtres (i). Enfin Alphonse-je-Justicier, est également un monument
lilléi-aire, car il servit à fixer la'' langue espagnole, plus avancée alors et
plus- parfaite que l'italienne elle-même. ■ Dans la même année ia6o,
AJ^ônse ordonna que tons les actes publics ou privés fussent rédigés en
romance et- dé. fendit l'usage du latin. . . . , Ces ouvrages sont ceux d'üu
roi. Comme simple sayiat , Alphonse, composa, outre les Tabics
alplionsmej , lü» Ifvre sur les armillaires ou sphères célestes, et un traité de
philoso]d)ie' morale et physique. Cta lui attribue également le poème des
miracles,, ^ la Vierge (Poema de la Virgen)y et celui qui porte le ütiu de
Querellas aaPlainUSf dont on n'à conservé qu'unfragent qui fait vivement
regretter la pei*te du reste. \ , [i]iInterea Uispani m^dici, dùm gerts
eorumpatriampaulatim reettfW-at, litterarum amarem etm Italis'comunicaDr

• • / — 177 — . • » • :. ■ ■ ■ cin nibre , Constantin de Cartilage ,
 s'étant arrêté y après de longs voyages , au monastère du Mont-Cassin où il
 prit l'habit , ré- . pandit , par ses traductions latines , tous les livres de ses
 compatriotes, et ce fut alors qu'acheva de se former l'école de Salerne, où
 l'on l'trouve toute la doctrine médicale des Arabes * bcs. Si l'on en croit une
 tradition généralement répandue, ils seraient aussi les fondateurs de notre
 école de Montpellier, soit * • * par eux-mêmes , soit par les juifs leurs dis-
 ciples. . ^ . J'ai dit que les leçons d'agriculture qu'ils ont laissées étaient
 encore suivies dans plusieurs provinces. On a conservé leurs azegas ,
 leurs norias \ et les silos , - que l'on essaie d'introduire en France, sont
 employés - 'de temps immémorial en Espagne, où fleur' . non moresque
 équivaut à celui de grecs' . . . * ■ " Quant à l'influence des Arabes sur
 l'architecture. « (ilalpr). Pedro Juan , s'occupant inégalement d'horticulture , qui fut
 archevêque de Braga , le pape, sous le docteur _ • • . Jean XXI; écrivit, dès le
 commencement du treizième siècle * ■ èle, plusieurs ouvrages de médecine,
 "tels que . le Manuel des pauvres ou remèdes à toutes les maladies,, un traité
 d'Hygiène , un traité «La formation des l'ions», eW. fo». II. • . 12 ;
 Agriculture. Aérée Digitized by Google

. , • , , ^178- • . ■ ■ lecture moderne , elle ne saurait être mise en
 doute. On a nommé gothique ^ l'architecture qui remplaça en Europe celle
 des Grecs et des Romains. Mais ce nom, loin d'indiquer une origine du
 nord, prouverait plutôt une origine du midi , car c'est en Espagne, où
 régnaient les Arabes ^ qu'avaient régné les Goths (i). Les conjectures des
 hommes les plus versés dans la matière s'accordent en ce point, que
 l'architecture moderne est née à Byzance], cette seconde Rome, où les arts
 s'étaient réfugiés*, chassés d'Italie. Les architectes byzantins, qui mêlèrent
 les premiers le style capricieux de l'Orient au style régulier de l'ancienne
 Grèce , eurent deux sortes d'élèves , les peuples Germains et les Arabes.
 Ceux-là fondèrent l'architecture appelée gothique ; ceux-ci , l'architecture
 appelée moresque ou sarrasine. Partis du même point, les deux
 architectures restent semblables pendant deux siècles, conservant (i) De
 même, on donna le nom d'écriture gothique et 3^e missel gothique à
 l'écriture et au missel des Espagnols, qui furent remplacés, à la fin du
 onzième siècle, par les caractères français et le rituel romain. ' ' ' •

. — 179 — i une et l'autre les traditions de leur commune origine ; ainsi la mosquée de Cordoue, élevée par un prince de Syrie, et les plus vieilles cathédrales de l'Allemagne, sont également dans le genre byzantin. Elles se divisent ensuite, et prennent chacune un style particulier. L'architecture chrétienne adopte le système des nefs élancées, et son caractère distinctif est l'y substituée au plein — cintre. L'architecture musulmane conserve le système des nefs surbaissées, et prend pour caractère le cintre rétréci à la base, ayant la forme d'un croissant renversé. • Enfin, ces deux architectures, se rapprochant • • de nouveau, viennent se fondre, au bout de huit siècles, dans le style dit de la Renaissance. Pendant cette période, tous les monuments du midi de l'Europe sont dus à l'imitation des Arabes, ou même à leurs propres travaux (1). Dans ce nombre, il faut compter jusqu'à Notre-Dame, de Paris. Il existe aux archives du chapitre de X — (1) Voir l'ouvrage, déjà cité, de M. A. Uielabordo, t. II, au mot Architecture, Dulaure, Histoire de France, t. U J), 253 et suiv., etc. ^ • • • 9 Digitized by Google

.-180- • lède un monument précieux de l'influence des Arabes sur la musique moderne. C'est un manuscrit annoté de la main même d'Alphonse-le-Savant > et qui renferme les cantiques composés par ce prince , avec la musique sur laquelle on les chantait. On y trouve non seulement les notes inventées, vers 1170, par le moine Guy d'Arrezzo , mais encore les cinq lignes et les clés dont la découverte fut postérieure. Jusqu'alors la musique n'avait servi qu'aux psalmodies d'église ; ce manuscrit, cité dans la Paleografía Española, est , selon toute apparence , le plus ancien ..monument de l'application de la musique à la poésie vulgaire (i). Comme Alphonse X doit toute sa science à l'étude des livres Arabes, on ne saurait guère douter qu'il ne leur eût emprunté , dans ce livre comme dans tous ses ouvrages , des connaissances(1) Ce qui met hors de doute l'authenticité de cette pièce, c'est qu'Alphonse, dans son testament, déclare expressément que ses cantiques doivent être chantés. Leur rythme, d'ailleurs,, ne le prouve pas moins que leur nom («i«(/caj) ; ils sont écrits en dialecte galicien et en vers de huit syllabes , tandis que toutes les poésies de l'époque * sont en longs, vers de douze à seize syllabes. .

— 181 — sauces déjà formées (i). Cette supposition, qui ferait attribuer aux Arabes une grande part à la création de la musique moderne, acquiert d'autant plus de vraisemblance, que les premiers instruments adoptés par les Espagnols et les autres nations de l'Europe; ont été nommés moresques dans toutes les langues. On se sert encore aujourd'hui, dans le pays de Valence, de la chirimía et de la dulzaina. I des Mores (2). Avant d'exposer comment eut lieu l'influence des Arabes sur la littérature proprement dite, et pour faire bien comprendre, en général, comment les Espagnols s'instruisirent à leur école, malgré la différence de langage et la haine profonde qui divisait, (1) Lorsqu'il reconstitua, en 1154, l'université de Salamanque fondée par son aïeul Alphonse IX, il y inséna deux chaires de droit civil, deux chaires de droit canonique, deux chaires de logique et de philosophie et une chaire de musique. (Coronica del rey don-Alfonso X*) 19 * * m • • (0) Le premier de ces instruments est une espèce de plog hautbois, à douze trous, d'un son grave et retentissant. L'autre est un instrument de même nature, mais plus court et plus aigu., . , Digilized by Google

— 182 — ' ces deux peuples, il est hon de rappeler quelle sorte d'intermédiaire exista entre eux. On sait qu'un {grand nombre de chrétiens goths et espagnols y vivaient sous la domination mu. sulmane, depuis la conquête de Mouza (714)» . dans le libre exercice de leur religion. To-' lède, Cordouc, toutes les grîmdes villes, aussi bien que les campagnes , étaient peu- "■ plées de ces chrétiens j qui furent nommés * niozarabes. Lorsque les Espagnols, sortis de leur retraite des Asturies, eurent successive■ ment l'ccouvré leurs provinces , ils y rçtrouvèrent ces compatriotes, négj élevés sOus l'autorité des Arabes , et qui leur transmirent les usages et les sciences de leurs maîtres. Les mozarabes d'Andalousi?, qui étaient ' restés tout a lait privés de commumeation «vec les cbrétiêns.espagnnd?, n'avatept d'au^ très mœurs et d'autre langage' que ceux des 'Mores , et leur religion s'était prodigieusement altérée par un si long, séjour au mijieu des. infidèles. «Après les conquêtes de saiPt • jFerdinand, il fallut les instruire de nouveau ditns un culte dont ils n'avaient plus que de vagues traditions, et l'ai'cbevêqUe de Séville, Digilized by Google

i83- _ Juan> que leS Mores appelaient Cayed-Al' mâttran , fut cliarj^é par AlpKonse X de tra- ■ duire', pour leur usage , les" saintes écritures ' ; en arabe {Coronica del rey Don Alfonso X). Ou voit encore h l'Escorial plusieurs manuscrits de cette époque, écrits en langue espagnole , avec des caractères La langue et l'écriture des musulmans se perdirent." peu à peu parmi les chrétiens, et furent, dans • la suite, complètement oubliées. . On pourrait fixer à la prise de Tolède par Alphonse VI , ' en ^o85 , et conséquemment à la première communication avec les moza- ' rabes, l'époque de la culture des' langues vulgaires en Europe , et de la naissance de la ' poésie moderne. Ce fut au commencement ^ • J . • * ' du douzième siècle que parurent simultanément les premiers ■ poètes espagnols et les premiers Iroulxadours provençaux, qui eu-, rent, à mon avis, des maîtres communs et ,une même oi'igine. H est sans doute inutile de démontrer que les plus anciennes poésies 'castillanes, notamment les romances (^i), fuV 4. ' • ■* '■ ./ fr^ hes'rotnances j véritable. poésie nationale des Rspa

184W •' rent des imitations de l'arabe ; ^lersomic ne le* conteste. Mais il faut prouver <{u'il en est • de même 'des trohas (i) provençales , cpie , plusieurs considèrent comme le produit spontané du génie de leurs auteurs. _ La langue provençale , qu'on appelait aussi, et plus communément, langue limo' sine ou langfue d'oc, né se parlait pas seidè-; ment dans les provinces méridionales ' de France: sauf une légère différencede dialecte, elle s'étendait aussi en Catalogne , en Ai*a^ gon, eh Navarre, et jusqite dans le pays de . Valence; la Catalogne et le Roussdlon ayant . 'toujours. été réunis en un même état , sous • f.' > .. : • .'•/ . .-i ■ •*.' ' gnols, sont des petits poèmes bornés à ime seule action et «Icstinés à répandre des traditions populaires. On les divise en trois classes principales : romances historiques, ro• mttnees pastoraux et romances . morisques. Ges derniers , tpïi ont coilservé le nom de leur» inventeurs, sont consacrés aux sujets de galanterie . et d'amour. Une quatrième cspi'ce, plus récente, a reçu le nom de joyeux ou btirlcs■'qttes. '(i) Troba, acte', composition, et surtout,' pièce de vers; . d'où: trvlmr, versiüer, et.trobador ,, fnseuV ou chanteur de yen. v.i , • . Digitized by Goôgle

- _ 185 — les Gollis (i), sous les Arabes, sous Chavlemâgnc, sous les comtes de Barcelone, et sous les rois d'Aragon. Peut-être même est-ce dans ces dernières provinces que la langue provençale a pris naissance, car les Catalans, dans leur fam«use proclamation catholique, l'appellent au roi d'Espagne , comme un de leurs principaux mérites, que les premiers pères de la poésie vulgaire furent leurs ancêtres (que los primeros padres de la poesia vulgarfueton los Catalanes). Aussi , parmi les poètes nommés provençaux, dont les ou.vrages ont été recueillis par Saintc-Palaye, Millot et M. Raynoiïard , compte-t-on un nombre considérable de Catalans, tels que Mataplana, Berglicdan, Montaner, Martorell, Mosen-Jordi , les quatre Mardi, etc. On. compte aussi plusieurs souverains d'Aragon, tds ipie Alphonse I" ou II, Pierre 1“^, Pierre III, Jean I" et Jacques-leTConquérant (Jayme I"), issu d'une famille française, j né et élevé à Montpellier. C'était même une (i). Le Roussillon et le Languedoc furent long-temps nommés Gatlia got/uca.

- r ... - 186 ~ espèce de règle parmi les troubadours et jongleurs (jiiiglares). de visiter dans leurs voyages la cour d'Aragon, comme le berceau de la gaie science. D'un autre côté , lors,qu'Alphonse VI, après avoir épousé Constance de France, entreprit s!#croisade contre les Mores , il conduisit dans son armée , foule d^volontaires français qui séjournerent long-temps en Castille, après la prise de Tolède. Quelques-uns s'y fixèrent, tels que Henri de Bourgogne, auquel il donna Sa fille Thérèse en mariage, et dont le fils Alphonse Henri fut premier roi de Portugal (en 1128). Les autres rapportèrent dans leur patrie les leçons prises aux^écoles encore subsistantes des Arabes , demeurées à Tolède par capitulation. De ce nombre étaient plusieurs moines de Cluny , qui firent substituer l'écriture française à l'écriture gothique, dont on faisait encore usage en Espagne (voir logo). On voit, par ces diverses circonstances, et sans remonter à l'invasion du premier Arabe dans les Gaules, ou au mariage d'Ortman Ebn Mouza (Mu-; nuzâ), avec l'impératrice d'Aquitaine, comment . ■ zed by Google

— 187 —, ^ put s'opérer le contact des Arabes et des Français, et comment la poésie provençale put naître à la même source que la poésie espagnole. * ' .. • D'autres raisons, tirées de l'examen de cette littérature primitive, font de celle-ci une espèce de civilisation. L'oeuvre ne découvre, en effet, dans la poésie provençale, aucun vestige d'érudition historique ou mythologique qui puisse indiquer une origine grecque ou latine. Alexandre, dont le nom traditionnel se trouve presque seul rapporté, y est représenté comme un paladin à la manière d'Arthur ou de Roland. Or, il avait alors si peu connaissance des anciens, qu'à la fin du quatorzième siècle, la bibliothèque du Louvre ne possédait d'autres auteurs latins que Ovide, Lucain et Ronsard. On voit au contraire la poésie provençale, qui n'est pas tout à fait semblable à celle des Arabes et des auteurs du Romancero, se composer uniquement de petites pièces, ou galantes ou chevaleresques, ou satyriques. * Ce sont, quant à la forme, les divans des poètes d'Andalousie.

^ 188 — sîe (i). -Vient. une dernière cunnâidéfation plus puissante
 que toutes les " antres. C'est que)p rime, ce caractère' distinctif delà poésie
 moderne, dont les Provençaux donnèrent l'exemple, est. évidemment
 enlpruntée aux'Ar^bes, qui l'employaient de temps immémorial, et chez
 lesquels rusage en était sifamilier, que, dans plusieurs de leui-s dictionnaires
 conserves à l'Escorial, les mqts né sont [pas rangés par ordre dphahétique ,
 ^ mais par ordre de rimë s. Huet en convient i « C'est des Arabes, dit-il, que
 nous avons * V * » reçu l'art de terminei' les vers jmr une ^ O) On retrouve
 même cette imitation des Arabes dans > tous les essais de la littérature
 française aux quatorzième -et quinzième siècles. Ce sont des petits ouvrages
 à formes • mystiques ou allégoriques , portant -des titres orientaux , • •(tels
 quî' la des fols, V Arbre des batailles, le Rosier des guerres, etc. Ces titres
 sont tout-à-fait dans le goût des Arabes, qui 'en donnaient de . semblables
 mênae aux ouvrages les plus sérieux. Ainsi , dçs deux histoires 'd'A, bou-
 Abd-Allab-ben-ai-Kliatjh qui existent à l'Escorial , l'une, cdlte des califes
 d'Oiiient et de Cotdouc', se nomme Vêlement brodé, et l'autre, cdlè..de8
 roiatie Grenade, * s a ' ' % ' Splendeur de la. pleine lune. . e • ' Digitiz^ by
 Google

. - • — . 189 — * » semblable consonnance (i)‘ ». L’abbé Massieu, dans son Histoire de la poésie française (Mémoires de Trévoux, année 1740), s’exprime encore plus clairement, lorsqu’il dit : ((Les Espagnols furent vraisemblablement les premiers qui la prirent (la rime) » de leurs nouveaux botes ; Toiüon et Mar» seille, par la commodité de leurs ports, a nous rapportèrent d’Espagne avec le » commerce » La consli’uction tout entière des vers modernes, le nombre syllabique, l’hémistiche, se trouvent, ainsi que la rime, dans la prosodie arabe. Il me semble, toutefois, que M. de Sismondi a commis une erreur en attribuant à la même imitation la rime croisée qu’employèrent les Provençaux. Les Arabes se servaient presque uniquement du monorime , ou rime redoublée et soutenue pendant plusieurs vers. C’est le rythme qu’adoptèrent tous les anciens poètes français. Le monorime est irrégulier dans le Poème du Cid, ouvrage du douzième siècle, (1) « Ex Arabibus ^crsum simili softo concludendum artem ncepimuf. »

. — 190 — dont l'auteur est resté inconnu ; il est réglé en quatrains dans Y Alexandre de Juan Lo-r renzo, dans les poésies de Gonzulo de Ber-, •'céo, dans celles de l'archiprêtre de Ilita (i), , •L'heureuse invention du croisement des rimes peut donc être justement laissée aux •Provençaux." Mais ce n'en est pas moins à l'exemple des Arabes copie paraissent être dus les .essais des troubadours du douzième siècle, de ces poètes voyageurs qui allèrent allumer dans toutes les cours de l'Europe la première étincelle du goût des lettres, et que Dante, Pétrarque, Boccace, ces pères de la poésie moderne, reconnaissent unanimement pour leurs maîtres. Les Arabes nous auraient donc ouvert la route dans les lettres comme (dans les sciences. En rappelant ce que l'Europe doit l'Europe sous le rapport des connaissances , il ne faut pas omettre ce qu'elle doit sous le rapport • 1 • (i) Voici la collection de don Tonia Sanchez, Poesias anier tores al siglo JCV. ^ " Je. donne, à la fin du volume (note '5'), divers exemples du monosyllabe employé par les poètes espagnols et provençaux. .

I V . ; 191 --4' port des ui^urs. La haute civilisation à laquelle ils
 étaient parvenus portait scs Iruils , ' • naturels , et les Arabes u'étaient pas
 inoin^ ' ^ • remarquables pâr la douceur de leurs niœui's • ' • que par
 l'étoudue de leur savoir. L'humar* nité, la tolérance qu'ils déployèrent
 envers* .. les peuples vaincus , auxquels ils laissèrent' { {énéi'e use ment Jes
 biens , la religion , les lois c.flapluparl des droits civiques, rendent ' sur ce
 point un éclatant témoignage bien coûlirihé par toute leur histoire. Cette
 civi-lisatiou se moutrait de deux manières prin- .. ■ cipales : par la
 gaiauteri,e, dans les mœui*&^' • privées, ^ar la chevalerie , dans les mœurs
 publiques. La galanterie '(c'est ainsi que je. nomme la délicatesse des
 relations sociales) , était née chez eux de l'cxtr'èmc retenue im-:-. posée
 aux deux sexes , de la sévérité des lois •V et de r •lèinmes qui l'opinion ,
 eulq|p^c l'esprit cultivé des ' , . es qui savaient inspirer l'auiom* et
 commander le respect. Dans tous les i-ap-' ports de société dans toutes les
 habitudes * ' • de famille, les Arabes monti'aient une excès- • siye
 austérité. K Ces gens là, disaient-ils des' » Ëspoguols ; sont rempUs de
 biavoure ^

» SOU firent les privations avec constance ->» mais ils vivent
 comme des bêtes sauvages, ' , \» entrant les uns chez les autres sans deman.
 et ne lavant ni leurs corpsj, ■. ^ V . » ni même leurs habits qu'ils u ôtent que
 • •' » lorsqu'ils tombent en lambeaux. « (Jos.' ■ Confie) . La chevalciâc
 était la vertu fies guer'•viers. Fondée sur la justice , elle corrigeait les abus
 de la force qui est le droit de la guerre ; l'ondée surFlumanlté, elle
 tempérail les exeèsdela haine, on ra ppelant aux hommes leur fraternité ,
 même au milieu des combats. C'était une sorte d'association , de confrérie,
 entre les gens de guerre , qui unissait tous ' ses membres quand la politique
 ou la relijjion les séparait, et qui leur imposait de nobles devoirs quand tous
 les droits étaient mécon- ' . J nus. La clicvalerle fut le plus puissant cor-^' • .
 . reclif de la féodalité 4|f donnant aux faibles > . des appuis et des vengeurs.
 .On a disputé pour savoir si le berceau ;dé ''* ■ * la cbe'^alcrie devait être
 placé au nord ou au V midi , c'est à dire , si cette institution Venait - des
 barbares de la Germanie ou des conquérans du Yémen , et l'on a fo\trrii des
 preuves

— 193 — de pari et d'autre. Il faut distinguer ; aux Germains appartiennent le point d'honneur, le duel , la vengeance personnelle, le jugement par le combat , tous les vices de l'institution militaire ; aux Arabes , la fraternité d'armes , la fidélité à sa parole , le pardon aux vaincus, le devoir d'observer et de faire observer la justice , toutes les vertus de l'institution militaire. La preuve en est simple et facile : au temps d'Attila , d'Alaric et de Clovis, il n'y avait que des soldats dans les troupes du nord ; la chevalerie parut en Europe seulement après les conquêtes des Arabes. Ce ne fut même qu'au douzième siècle qu'elle se trouva généralement répandue. Elle avait passé des Mores aux Espagnols, puis aux Français, et successivement aux autres peuples. Les Arabes accordaient à la bravoure autant de prix , autant d'honneur que les peuples germains. Dans la guerre que soutint le grand Abdérame pour monter sur le trône , un de ses walis, nommé Abdelméléc (Abd-alMalek) , tua son jeune fils d'un coup de lance, en le voyant reculer devant une troupe suTOM. II. 13 Digitized by Google

de part et d'autre. Il faut distinguer ; aux Germains appartiennent le point d'honneur, le duel, la vengeance personnelle, le jugement par le combat, tous les vices de l'institution militaire ; aux Arabes, la fraternité d'armes, la fidélité à sa parole, le pardon aux vaincus, le devoir d'observer et de faire observer la justice, toutes les vertus de l'institution militaire. La preuve en est simple et facile : au temps d'Attila, d'Alaric et de Clovis, il n'y avait que des soldats dans les troupes du nord ; la chevalerie parut en Europe seulement après les conquêtes des Arabes. Ce ne fut même qu'au douzième siècle qu'elle se trouva généralement répandue. Elle avait passé des Mores aux Espagnols, puis aux Français, et successivement aux autres peuples.

Les Arabes accordaient à la bravoure autant de prix, autant d'honneur que les peuples germains. Dans la guerre que soutint le grand Abdérame pour monter sur le trône, un de ses walis, nommé Abdelmélis (Abd-al-Malek), tua son jeune fils d'un coup de lance, en le voyant reculer devant une troupe su-

— 194 —
périeure à la sienne. C'était une règle que , si l'ennemi n'était pas au moins double en nombre , tout Arabe qui fuyait devait être noté d'infamie (i) . Cependant la bravoure, unique vertu des soldats germains, n'était ni la seule , ni même la première , exigée d'un chevalier arabe. Dix qualités lui étaient indispensables pour mériter ce nom , à savoir : la bonté , la valeur , la poésie , l'éloquence , la force , la grâce , l'équitation , l'adresse dans le maniement de la lance, de l'épée et de l'arc (Jos. Conde). On voit , par le rang qu'elles occupent , que , dans l'opinion des Arabes , les qualités morales l'emportaient sur les qualités physiques, la bonté passant avant le courage, et la culture de l'esprit avant l'adresse corporelle. Un trait de leur histoire prouvera jusqu'où s'étendait chez eux le respect des lois de la chevalerie. C'est un de ces événemens qui peignent toute une époque , parce qu'ils ne peuvent appartenir à aucune autre. Alphonse VIII , qui (i) Par les réglemens de Youzeji, roi de Grenade, il était même condamné à mort. Digitized by Google

périeure à la sienne. C'était une règle que, si l'ennemi n'était pas au moins double en nombre, tout Arabe qui fuyait devait être noté d'infamie (1). Cependant la bravoure, unique vertu des soldats germains, n'était ni la seule, ni même la première, exigée d'un chevalier arabe. Dix qualités lui étaient indispensables pour mériter ce nom, à savoir : la bonté, la valeur, la poésie, l'éloquence, la force, la grâce, l'équitation, l'adresse dans le maniement de la lance, de l'épée et de l'arc (Jos. Conde). On voit, par le rang qu'elles occupent, que, dans l'opinion des Arabes, les qualités morales l'emportaient sur les qualités physiques, la bonté passant avant le courage, et la culture de l'esprit avant l'adresse corporelle. Un trait de leur histoire prouvera jusqu'où s'étendait chez eux le respect des lois de la chevalerie. C'est un de ces événemens qui peignent toute une époque, parce qu'ils ne peuvent appartenir à aucune autre. Alphonse VIII, qui

(1) Par les réglemens de *Youzef*, roi de Grenade, il était même condamné à mort.

— 195 — prit le titre d'empereur, assiégeait, eu Il 3g, le fort d'Oreja. Le wali de Cordoue rassembla quelques troupes pour secourir cette place ; mais , au lieu d'attaquer l'armée castillane, supérieure à la sienne, il crut plus facile de l'obliger à lever le siège par une diversion. Il tourna donc adroitement le camp des cjrétiens , et vint à marches forcées jusqu'aux portes de Tolède, où la reine Bérengère (Berenguela) se trouvait enfermée sans moyens de résistance. Dans l'extrémité où elle était réduite , cette princesse imagina d'envoyer un héraut au général more pour lui représenter que , s'il était venu combattre les ebrétiens , il devait aller les chercher sous les murs d'Oreja, où sort époux l'attendait , mais que faire la guerre à une femme n'était pas digne d'un chevalier brave et généreux. Le scrupuleux Almorrave céda devant cette étrange défense ; il s'excusa de sa méprise , et demanda la faveur de saluer la reine avant son départ. Béren' gère en eifet vint se montrer sur* la muraille au milieu de sa cour , et les chevaliers arabes , en s'éloignant , défilèrent devant elle Digitized by Google

prit le titre d'empereur, assiégeait, en 1139, le fort d'Oreja. Le wali de Cordoue rassembla quelques troupes pour secourir cette place ; mais, au lieu d'attaquer l'armée castillane, supérieure à la sienne, il crut plus facile de l'obliger à lever le siège par une diversion. Il tourna donc adroitement le camp des chrétiens, et vint à marches forcées jusqu'aux portes de Tolède, où la reine Bérengère (Berenguela) se trouvait enfermée sans moyens de résistance. Dans l'extrémité où elle était réduite, cette princesse imagina d'envoyer un héraut au général more pour lui représenter que, s'il était venu combattre les chrétiens, il devait aller les chercher sous les murs d'Oreja, où son époux l'attendait, mais que faire la guerre à une femme n'était pas digne d'un chevalier brave et généreux. Le scrupuleux Almorvide céda devant cette étrange défense ; il s'excusa de sa méprise, et demanda la faveur de saluer la reine avant son départ. Bérengère en effet vint se montrer sur la muraille au milieu de sa cour, et les chevaliers arabes, en s'éloignant, défilèrent devant elle

' — 196 — comme dans un tournoi. Fendant cette cérémonie galante , Alphonse faisait capituler le fort d'Oreja. (Ferrerias, ano 1159). Ce fut par l'introduction de ces coutumes chevaleresques chez les peuples de l'Europe, jusque là gouvernés par les seules opinions religieuses , que se formèrent ces mœurs singulières du second âge , où se trouvaient confondues les lois de l'honneur avec celles de l'église , etramoim des femmes avec celui de Dieu , singpilarité qui a toujours fait un des traits les plus saillans du caractère des Espagnols (i).. Outre l'institution générale de la chevale(i) Leur histoire offre une foule d'exemples des effets bizarres que produisait ce mélange de.moeurs. Je veux en citer un appartenant à l'époque du Cid , c'est-à-dire au temps où la chevalerie venait de pénétrer chez eux. Un peu avant la prise de Tolède par Alphonse VI , Amat, évêque d'Oleron en France, et légat du famrax Grégoire VII , vint demander , au nom dn pape , qu'on substituât pour l'office de la messe le rituel romain au rituel des Goths, nommé communément mozarabique , dont les Espagnols faisaient encore usage; Pour décider cette importante question, Alphonse , qui avait humilié l'orgueil du saint-siège en lui refusant l'hommage de sa coui'onne, convoqua à Busgos , en 1077 , un concile iwlional, ou
asDigitized by Google

comme dans un tournoi. Pendant cette cérémonie galante, Alphonse faisait capituler le fort d'Oreja. (*Ferreras*, año 1139).

Ce fut par l'introduction de ces coutumes chevaleresques chez les peuples de l'Europe, jusque là gouvernés par les seules opinions religieuses, que se formèrent ces mœurs singulières du second âge, où se trouvaient confondues les lois de l'honneur avec celles de l'église, et l'amour des femmes avec celui de Dieu, singularité qui a toujours fait un des traits les plus saillants du caractère des Espagnols (1)..

Outre l'institution générale de la chevale-

(1) Leur histoire offre une foule d'exemples des effets bizarres que produisait ce mélange de mœurs. Je veux en citer un appartenant à l'époque du Cid, c'est-à-dire au temps où la chevalerie venait de pénétrer chez eux.

Un peu avant la prise de Tolède par Alphonse VI, Amat, évêque d'Oleron en France, et légat du fameux Grégoire VII, vint demander, au nom du pape, qu'on substituât pour l'office de la messe le rituel romain au rituel des Goths, nommé communément mozarabique, dont les Espagnols faisaient encore usage. Pour décider cette importante question, Alphonse, qui avait humilié l'orgueil du saint-siège en lui refusant l'hommage de sa couronne, convoqua à Burgos, en 1077, un concile national, où as-

— 197 — rie , les Aï*abes fondèrent peut-être les premiers ces ordres militaires, ou milices religieuses , qui se propagèrent en si grand nombre dans toute l'Europe. On a vu , dans le livre précédent, qu'au moment de la chute des Omeyyades, et lorsque les Espagnols menaçaient l'empire du croissant, ébranlé par les querelles des Arabes et des Berbères , des musulmans zélés formèrent une association religieuse et militaire pour la défense des frontières contre les infidèles. Ces chevaliers, qu'on nommait rahits (rahyt) , n'imitaient point le reste des troupes qui se dispersaient après chaque campagne ; mais ils restaient constamment en garnison dans les grands et des évêques. La reine , avec l'archevêque-primate et la plupart des membres ecclésiastiques , opinèrent pour la substitution de l'office romain ; mais les séculiers , plus attachés aux coutumes de leur pays , insistèrent pour le maintien de l'office gothique. Comme chaque parti soutenait son avis avec la même chaleur, et qu'il n'était pas plus possible au roi de les concilier que de juger quelle liturgie était la plus agréable au ciel, il remit la décision de l'affaire au jugement de Dieu. Ainsi ce moyen extravagant et barbare de découvrir la vérité d'un fait, servit encore à découvrir celle d'une opinion. Après quelques épreuves au feu et à l'eau , qui furent , dit-on , contraires au missel romain , on convint

rie, les Arabes fondèrent peut-être les premiers ces ordres militaires, ou milices religieuses, qui se propagèrent en si grand nombre dans toute l'Europe. On a vu, dans le livre précédent, qu'au moment de la chute des Ommyades, et lorsque les Espagnols menaçaient l'empire du croissant, ébranlé par les querelles des Arabes et des Berbères, des musulmans zélés formèrent une association religieuse et militaire pour la défense des frontières contre les infidèles. Ces chevaliers, qu'on nommait *rabits* (rabhyt), n'imitaient point le reste des troupes qui se dispersaient après chaque campagne; mais ils restaient constam-

semblée générale des grands et des évêques. La reine, avec l'archevêque-primat et la plupart des membres ecclésiastiques, opinèrent pour la substitution de l'office romain; mais les séculiers, plus attachés aux coutumes de leur pays, insistèrent pour le maintien de l'office gothique. Comme chaque parti soutenait son avis avec la même chaleur, et qu'il n'était pas plus possible au roi de les concilier que de juger quelle liturgie était la plus agréable au ciel, il remit la décision de l'affaire au *jugement de Dieu*. Ainsi ce moyen extravagant et barbare de découvrir la vérité d'un fait, servit encore à découvrir celle d'une opinion. Après quelques épreuves au feu et à l'eau, qui furent, dit-on, contraires au missel romain, on convint

— 198 — ment sous les drapeaux. Il est possible ^ue ce soit apres avoir reconnu l'utilité d'une semblable milice, que les Espagnols aient senti le besoin de lui opposer des instituts de chevalerie de même nature. Ainsi furent fondés les trois principaux ordres militaires d'Espagne : celui d'Alcantara , en 1156, par des chevaliers de Salamanque ; celui de Calatrava, en 1158, par des moines bernardins qui défendirent cette ville, et celui de Saiint. (Santiago) , en 1161 , par des chevaliers de Léon. L'ordre d'Evora, en Portugal , fut institué à la même époque. Il faut convenir néanmoins que les autres ordres n'employèrent l'épreuve des armes. Un champion fut nommé d'un côté et d'autre, et les membres de l'assemblée quittèrent les bancs du concile pour s'asseoir sur les bancs du champ clos. Juan Ruys de Malanca , qui combattait pour le missel des Goths , sortit vainqueur de la lice , où son adversaire laissa la vie. Cependant la reine, aidée du cardinal Richard, qui était venu de Rome apporter au roi de Castille une petite clé faite des chaînes de saint Pierre , entraîna son époux dans le parti du pape, et obtint , deux ans après , l'ordre d'adopter le rituel vaincu : dénouement non moins étrange que le sujet du combat et que le combat lui-même. [Cronica del rey D. Alphonse VI. — terre/m, año 1077 y sig.) by Google]

— 199 — litaires de l'Europe, l'ordre teutonique, les templiers, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (depuis chevaliers de Rhodes et de Malte) existaient avant les ordres espagnols , et ont pu leur servir aussi de modèles. Mais les rahits sont antérieurs à tous. Il serait au reste extrêmement curieux de rfecher en combien de choses diverses les Arabes ont donné l'exemple à l'Europe. Ainsi, dès le commencement du huitième siècle, on voit un éinyr d'Espagne , Oeba (O'qbah) , ' ci-éer, sous le nom de kaschefs (découvreurs), un corps de maréchaussée destiné à la poursuite des malfaiteurs ; on voit un des derniers califes , Gewhar-ben-Muhamad (Djaouharben-Mobhammed) (1 044) > essayant de ramener un peu d'ordre et de sécurité au sein de sa capitale agitée par les guerres intestines, nous donner le modèle de la gai'de nationale, NI faisant distribuer des aimes aux citoyens notables auxquels il confie la police intérieure de la ville, et, pour éloigner les malfaiteurs uocluiiies , imaginer de placer des portes- aux rues , précaution que renouvelèrent les bourgeois de Paris quand ils Digitized by Google

— 200 — étaient forcés de se défendre contre les entreprises des écoliers de l'université. On voit enfin les Arabes employer, dans leurs opérations militaires, pour transmettre les ordres ou les nouvelles, une espèce de télégraphe, soit au moyen de signaux de feu auxquels ils savaient donner une signification, soit au moyen de vedettes ou crieurs, qui se plaçaient à d'égales distances, et correspondaient entre eux par des signes ou des portevoix (i). ■ Je n'acheverai pas cet ouvrage, consacré à la mémoire d'un peuple dont les bienfaits (L'usage des alalayas, ou signaux de correspondance, était immémorial chez les Arabes. Abou'l-Fedah rapporte fju'ah roi de cette ancienne dynastie des Homéirites, qu'on suppose avoir régné sur le- Yémen, vers les époques de Minus et de Salomon, fut surnommé Zou'l-Mimr enseigneur des minarets, des phares), parce que, dans une expédition au pays des Nègres, il fit dresser des tours garnies de lanternes, afin de retrouver sa route à travers l'océan des sables. (Schultens, *Historia imperii veuissimi lectanidnrum in Arnhià JelicK.*) by Google

étaient forcés de se défendre contre les entreprises des écoliers de l'université. On voit enfin les Arabes employer, dans leurs opérations militaires, pour transmettre les ordres ou les nouvelles, une espèce de télégraphe, soit au moyen de signaux de feu auxquels ils savaient donner une signification, soit au moyen de vedettes ou crieurs, qui se plaçaient à d'égales distances, et correspondaient entre eux par des signes ou des portevôix (1).

Je n'acheverai pas cet ouvrage, consacré à la mémoire d'un peuple dont les bienfaits

(1) L'usage des *atalayas*, ou signaux de correspondance, était immémorial chez les Arabes. Abou'l-Fedah rapporte qu'un roi de cette ancienne dynastie des Homéirites, qu'on suppose avoir régné sur le Yémen, vers les époques de Ninus et de Salomon, fut surnommé *Zou'l-Minar* (seigneur des minarets, des phares), parce que, dans une expédition au pays des Nègres, il fit dresser des tours garnies de lanternes, afin de retrouver sa route à travers l'océan des sables. (Schultens, *Historia imperii vetutissimi Iectanidarum in Arabiâ felice.*)

— -201 — ont été trop peu connus ou trop vite oubliés, sans exposer une conjecture historique qui , malgré la distance des époques, se rattache essentiellement à mon sujet, Je crois que l'Europe doit aux Arabes de plus antiques services, que sa civilisation première est leur ouvrage , et que ce furent des Arabes qui, au temps d'Inachus et de Cécrops, en ap• I • portèrent les germes de l'Egypte à la Grèce, où elle a grandi pour s'^étendre surtout l'Occident. Voici lès raisons de ma crovance : •f Deux mille ans environ avant l'ère chrétienne, les Arabes QahhtJianytes (Icqtanides) , qui vivaient à l'orient de la Péninsule, ayant attaqué les Arabes Kouso/ifles (Rusbites) , qui habitaient les l)ords de la mer llouge , oldigcreiit une grande partie de ces peuples àse jeter, parl'itbsme de Suez, dans le nord de l'Egypte,, où ils s'emparèrent de Memphis et de toute la vallée septentrionale du Nil. , C'est leur invasion que les annales égyptiennes nomment Vim'asion des Pasteurs (Yksos). Après les avoir laissés régner quelque temps sur la BassC-Egypte , les anciens babitans , aidés des Ethiopiens, leur repriDigitized by Google

• — 202 — rent Mempliis elles refoulèrent dans le Delta.

Plusieurs tribus quittèrent, après un long séjour, ce coin de terre où elles étaient trop à rétroit, et enfin, au bout d'environ trois siècles, Sésostris, selon les uns, Tethinos, selon les autres, commença son règne par leur totale expulsion. La plupart de ces Arabes d'Égypte, qui furent contraints d'abandonner l'Afrique à ces diverses époques, vinrent aborder en Grèce. L'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse, vers l'année 1878 avant J. G. ; celle de Cécrops dans l'Attique, vers l'an 1650 ; puis enfin, celles de Danaüs et de Cadmus qui s'établirent, vers 1560, l'un dans l'Argolide, l'autre dans la Béotie, après avoir touché deux à l'île de Rhodes, concordent parfaitement avec la triple émigration des Pasteurs, et cet accord doit laisser peu de doute sur la véritable origine de ces étrangers célèbres. Pourquoi des Égyptiens indigènes auraient-ils quitté les fertiles plaines du Nil pour monter sur leurs vaisseaux et chercher à l'aventure une autre patrie ? N'étaient-ce pas les Kousbyles, chassés précédemment de l'Arabie, leur pays natal, puis ir ■ Digitized by Google

rent Memphis et les refoulèrent dans le Delta. Plusieurs tribus de *Pasteurs* quittèrent, après un long séjour, ce coin de terre où elles étaient trop à l'étroit, et enfin, au bout d'environ trois siècles, Sésostris, selon les uns, Tethmos, selon les autres, commença son règne par leur totale expulsion. La plupart de ces Arabes d'Egypte, qui furent contraints d'abandonner l'Afrique à ces diverses époques, vinrent aborder en Grèce. L'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse, vers l'année 1878 avant J. C. ; celle de Cécrops dans l'Attique, vers l'an 1657 ; puis enfin, celles de Danaüs et de Cadmus qui s'établirent, vers 1560, l'un dans l'Argolide, l'autre dans la Béotie, après avoir touché tous deux à l'île de Rhodes, concordent parfaitement avec la triple émigration des Pasteurs, et cet accord doit laisser peu de doutes sur la véritable origine de ces étrangers célèbres. Pourquoi des Egyptiens indigènes auraient-ils quitté les fertiles plaines du Nil pour monter sur leurs vaisseaux et chercher à l'aventure une autre patrie ? N'étaient-ce pas les Koushytes, chassés précédemment de l'Arabie, leur pays natal, puis

— 203 de l’Egypte , leur pays dé conquête, qui devaient s’établir aux premiers rivages où le vent les avait portés ? Ceux qui s’enfuirent sur leurs cllamcaux allèrent se fixer dans le Maghrêb ; mais qüe seraient devenues les populations émigrantes par mer, si ce n’étaient celles que recueillirent l’at’chipel et le continent *de la Grèce ? Les philologues conviennent que la plupart des noms de ces étrangers, entre autres ceux d’inachus et de Cadmus (i) , ne pouvaient être' égyptiens. C’est, ime nouvelle et puissante raison pour croire à l’origine que je leur attribue , tandis qu’il ne faut pas trouver un motif de doute dans cette circonstance que les divers fondateursdes premiers états grecs y portèrent , én partie , les mœurs et le culte de l’Egypte : car les conquérans de Memphis avaient dû les embrasser eûx-mêmes après trois à quatre siècles de domination. Au contraire on pourrait expliquer ainsi , par le mélange qu’avaient dû laisser dans les mœurs et les • * * ^ (i) Ce sont deux mots syriens. Inach ('d’où aaa^) brave, et Cadmi (d’où savant. (Cousin-DespréaUx , d’après Fréret). 4

Digitized by Google

de l'Égypte, leur pays de conquête, qui devaient s'établir aux premiers rivages où le vent les avait portés ? Ceux qui s'enfuirent sur leurs chameaux allèrent se fixer dans le Maghréb ; mais que seraient devenues les populations émigrantes par mer, si ce n'étaient celles que recueillirent l'archipel et le continent de la Grèce ? Les philologues conviennent que la plupart des noms de ces étrangers, entre autres ceux d'Inachus et de Cadmus (1), ne pouvaient être égyptiens. C'est une nouvelle et puissante raison pour croire à l'origine que je leur attribue, tandis qu'il ne faut pas trouver un motif de doute dans cette circonstance que les divers fondateurs des premiers états grecs y portèrent, en partie, les mœurs et le culte de l'Égypte : car les conquérans de Memphis avaient dû les embrasser eux-mêmes après trois à quatre siècles de domination. Au contraire, on pourrait expliquer ainsi, par le mélange qu'avaient dû laisser dans les mœurs et les

(1) Ce sont deux mots syriens. Inach (d'où *αναξ*) *brave*, et Cadmi (d'où *καδμειος*) *savant*. (Cousin-Despréaux, d'après Fréret).

— 404 — croyances de la Péninsule d'Icône en Asie et leur long séjour en Afrique, ces analogies et CCS d'imitations entre les mythologies grecque et égyptienne, qui font encore le supplice des érudits. * Cette opinion, que les étrangers qui envahirent la Grèce étaient des Arabes venus d'Égypte, mais non des Égyptiens, est professée dans V Histoire générale et particulière de la Grèce de Cousin-Despréaux, qui la fonde sur quelques passages de Manéthon recueillis par Joseph (i), Strabon, Diodore de Sicile, Pline etc. Volney, dans ses précieuses Recherches sur l'histoire ancienne, a traité indubitablement la question. Après avoir prouvé, loin d'en faire l'objet d'un doute, que les Pasteurs d'Égypte étaient Arabes, il attribue à leur conquête la fuite de plusieurs familles égyptiennes qui se seraient réfugiées en Grèce. Mais, d'après la chronologie qu'il adopte, cette émigration d'Égyptiens, causée par l'invasion des Pasteurs, ne pourrait correspondre qu'à l'arrivée d'Inachus dans » ... (i) Voir la note Ci à la fin. du volume. Digitized by Google

~ 205 — le Péloponèse. Celle de Cécrops aux rivages d'Athènes , celles de Danaüs k Argos , et de Cadmus k Thèbes, ne peuvent plus s'expliquer que par l'expulsion successive des Pasteuni , de Memphis d'abord , puis du Delta. Or, ce fut seulcincut avec Cécrops etDanaüs, Arabes d'Egypte , que les habîtans de la Grèce , qui étaient restés jusque Ik dans l'état sauvage, commencèrent kse policer ctk vivre en', corps de nation. De ce fait , s'il est adn^is, et de tous ceux que j'ïii rapportés sur 'la foi des plus respectables témoignages , il faut tirer la conclusion singulière, et pourtant obligée , qu'k la naissance de la civilisation ancienne , et k la renaissance de la civilisation moderne , les Arabes ont été les premiers instituteurs de l'Europe. FIN. I Digilized by Google

le Péloponèse. Celle de Cécrops aux rivages d'Athènes, celles de Danaüs à Argos, et de Cadmus à Thèbes, ne peuvent plus s'expliquer que par l'expulsion successive des Pasteurs, de Memphis d'abord, puis du Delta. Or, ce fut seulement avec Cécrops et Danaüs, Arabes d'Egypte, que les habitans de la Grèce, qui étaient restés jusque là dans l'état sauvage, commencèrent à se policer et à vivre en corps de nation.

De ce fait, s'il est admis, et de tous ceux que j'ai rapportés sur la foi des plus respectables témoignages, il faut tirer la conclusion singulière, et pourtant obligée, qu'à la naissance de la civilisation ancienne, et à la renaissance de la civilisation moderne, les Arabes ont été les premiers instituteurs de l'Europe.

FIN.

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

Digitized by Google

— 207 — Lettres d- Alphonse VI, roi de Castille, et d'Aben-
Abed, émyr de Séville, relatives a la rupture de leui,[^] traité, après la prise
de Tolède (jo86). Lettre d'Alphonse fn. , ♦ « Le souverain seigneur des
deux nations et des deux lois , l'excellent et puissant roi Aphonse , fils de
Ferdinand , au roi Âben-Abed (que Dieu éclaire son entendement pour le
déterminer à suivre le vrai cheDigitized by Google

NOTES FINALES.

NOTE I^{re}.

Lettres d'Alphonse VI, roi de Castille, et
d'Aben-Abed, émyr de Séville, relatives
à la rupture de leur traité, après la prise
de Tolède (1086).

Lettre d'Alphonse VI.

« Le souverain seigneur des deux nations et des deux
lois, l'excellent et puissant roi Aphonse, fils de Fer-
dinand, au roi Aben-Abed (que Dieu éclaire son en-
tendement pour le déterminer à suivre le vrai che-

— -20S — mil»), salut et bieuveŰlance de la part d'un|toi
agrandisseur des royaumes et défenseur des peuples , dont les cheveux ont
Wamhi dans la connaissance des affaires , l'exercice des armes et la suite
des triomphes , dont les drapeaux sont le siège de la victoire, qui fait
brandir les lances de ses chevaliers et revêtir de deuil les femmes des
musulmans Vous savez ce qui s'est passé dans la ville de Tolède, capitale de
toute l'Esiwgne , et ce qui est arrivé à ses habitants lorsque je l'ai lisc. Si
vous et les vôtres avez échappé jusqu'à présent, voici votre temps qui est
venu. il n'a été retardé que par ma volonté et mon bon plaisir ; et si vous
êtes encore en repos , rappelez-vous que la prudence de riomme est de se
méfier de lui-même et de bien considérer ce qu'il convient de faire avant de
tomber dans un malheur qui n'ait plus de remède. En write , si je ne faisais
attention aux traités qui existent entre noiw et aux paroles que nous nous
sommes données (car je n'ai rien de plus présent que de garder la foi
promise), j'aurais déjà envahi votre pays à feu et à sang, et je vous aurais
chassé de l'Espagne, sans attendre des demandes et des réponses, et sans
qu'il y eût enOe nous d'autre ambassadeiu' que le choc des armes , le
hennissement des chevaux , le bruit des toinbours et des trompettes. Je veux
vous donner cet avis par avance, pour vous ôter toute excuse... et, selon que
vous ferez, vous 'verrez mes œuvres. Salut. » Digilized by Googl

^ 209 -Réponse d Âbea-j4bed. * «Du roi victorieux et grand,
 soutenu par la miséricorde de Dieu et confiant en sa divine bonté ,
 Muhamad Aben-Abed , au superbe ennemi d'Allali , Alphonse, fils de
 Ferdinand, qui s'intitule roi dès rois et seigneur des deux nations (que Dieu
 brise ses vains titres). Salut à ceux qni suivent le droit chemin. Quant à te
 nomitier seign^r des deux nations , en véffté les musulmans ont plus droit
 de se glorifier de ce titre que toi , par ce qu'ils ont possédé et possèdent
 encore des terres des chrétiens, par la multitude de leurs vassaux , la
 richesse de leurs armes et de leurs tributs. Ja• mais ta loi et tes partisans ne
 pouiTont elever ton pouvoir jusqu'au nôtre Déjà nous sortons de notre
 sommeil et nous nous levons de notre mollesse. Jusqu'à présent nous
 pensions à te payer tribut, et toi, non content de cela , tu veux occuper nos
 villes et nos forteresses. Mais comment n'as-tu pas honte de faire de telles
 demandes, et 'de nous commander , comme si nous étions tes vassaux? Je
 m'étonne de la hâte que tu mets à accomplir ta vaine et superbe volonté. Tu
 t'es enorgueilli de la prise de Tolède , sans considérer que tu ne la dois pas à
 ta puissance , mais à la destination divine qui l'avait ainsi détenniné dans
 ses décrets éternels. Tu sais bien que nous avons aussi des armes , des
 chevaux, et des braves que n'épouvante pas le bruit des batailles et qui
 regardent sans pâlir l'horrible mort..... Nos chefs s'entendent à ordonner
 des lignes , TOM. U. 14 Digitized by Google

i diriger des escadrons Nous savons dormir sur la terre , ou faire des rondes de nuit.... , et, pour que tu voies que c'est comme je le dis , nous te préparons la réponse de ta demande , en aiguisant nos épées et nos lances Il est sûr enfin qu'il n'est point de mal qui ne produise quelque bien , et que vite on se repent quand vite on se 'détermine Je vois que ceux qui te conseillent sont comme des bêtes sans entendement, et-, en même temps, des gens de si peu de valeur, que jamais leurs œuvres n'accréditent leur vaine jactance. Ainsi, nous ne les tuons jamais combattant en rase campagne , mais cachés dans leurs tours et derrière leurs murailles. Ces conseillers doivent croire sans doute que nous manquons d'entendement, et qu'il n'y a point de changement dans les hommes et dans les royaumes. Il est vrai qu'il y a eu des traités entre nous , pour que nous ne tournions pas nos armes l'un contre l'autre , et pour que je n'aide pas ceux de Tolède de mes forces et de mon conseil. J'en demande pardon à Dieu, ainsi que de ne m'être pas plus tôt opposé à tes intentions ambitieuses; mais, grâce à lui , tout le châtimement de notre faute se réduit aux vaines paroles dont tu nous insultes. Comme elles n'ôtent pas la vie , je me confie en Dieu dont l'aide me défendra contre toi , et tu me verras bientôt entrer avec mes troupes sur tes domaines, car Dieu favorise la vraie loi et donne la force à ceux qui connaissent et suivent la vérité. » Digitized by Google

. - MI NOTE li. Ferdinand III fut vénéré comme un saint depuis l'époque de sa mort, quoiqu'il n'ait été canonisé qu'en 1671 par le pape Clément X. Voici l'inscription en romance qu'on lit encore sur son tombeau dans la cathédrale de Séville. Elle était répétée en latin, en arabe et en hébreu. Je la donne ici comme un monument de la langue espagnole sous le règne de ce prince, qui fit rassembler en un corps de droit et traduire en langue vulgaire, sous le titre de Fuero juzgo, les lois gothiques qui gouvernaient encore l'Espagne. Aqui yace el rey muy ondrado don Ferrando, Senor de Castiella e de Toledo, de Leon, de Galizia, de Sevilla, de Cordova, de Murcia et de Jahen , el que conquiso toda España , el mas leal, el mas verdadero, e el mas franc, e el mas eslabrado, e el mas sofrido , e el mas omildoso, e el que mas ternie a Dios, e el que mas le iazia servicio , e el que quebranto e des

Digitized by Google

NOTE II.

Ferdinand III fut vénéré comme un saint depuis l'époque de sa mort, quoiqu'il n'ait été canonisé qu'en 1671 par le pape Clément X. Voici l'inscription en *romance* qu'on lit encore sur son tombeau dans la cathédrale de Séville. Elle était répétée en latin, en arabe et en hébreu. Je la donne ici comme un monument de la langue espagnole sous le règne de ce prince, qui fit rassembler en un corps de droit et traduire en langue vulgaire, sous le titre de *Fuero juzgo*, les lois gothiques qui gouvernaient encore l'Espagne.

Aqui yacé el rey muy ondrado don
Ferrando, Senor de Castiella e de
Toledo, de Leon, de Galizia, de Sevilla,
de Cordova, de Murcia et de Jahen ,
el que conquiso toda España ,
el mas leal, el mas verdadero, e el
mas franc, e el mas esforzado, e el mas
sofrido, e el mas omildoso, e el que
mas temie a Dios, e el que mas le fazia
servicio, e el que quebranto e des-

—,218 — -UVLjo a tod03 sus enemigos, e el que alzo e ondro à
tedos sus aiui'gos , e conquiso la ciudad de SeTÎUa que es eabeza de toda
Espana, et pas<-S09 hl el postrimero dia de n^^yo en laeradeCIDCCXC. • •
Digiiized by Google ’

-truyo a todos sus enemigos, e el que
alzo e ondro à todos sus ami-
-gos, e conquiso la ciudad de Sevilla
que es cabeza de toda España, et pas-
-sos hi el postrimero dia de mayo en
la era de CIOCCXC.

NOTE III. réolemubns de vodzef. Les régleniensd'Youzef sont de trois sortes : religieux, militaires et civils. « Régléments reVgitux, Dans les aljamas (mosquées prbtctpales), -des jtr^ dicationi et des lectures pieuses doivent étte faites tous les giumas (youm-al-djemab, jours éP assemblée, jours saints). Tout hameau de douze maisons doit avoir une mos> quce. Chaque mosquée où se réunissent au moins douze dief^ de ikmille doit avoir on alfaki {p\rîsqjh, prêtre, desservant), pour y dire la eAo(ùa'(kothbab, prière publique). Digitized by Google

NOTE III.

—

RÈGLEMENS DE YOUZEF.

—

Les réglemens d'Youzef sont de trois sortes : religieux, militaires et civils.

Réglemens religieux.

Dans les *aljamas* (mosquées principales), des prédications et des lectures pieuses doivent être faites tous les *giumas* (youm-al-djemah, *jours d'assemblée, jours saints*).

Tout hameau de douze maisons doit avoir une mosquée. Chaque mosquée où se réunissent au moins douze chefs de famille doit avoir un *alfaki* (al-faqyh, *prêtre, desservant*), pour y dire la *chotba* (khotbah, *prière publique*).

Dans chaque mosquée, les cinq àtalas (alrssalâh , prières), seront dites chaque jour aux heures de ssobehh, zhohour, a'sser, maghréb et a'schâ. Pendant la giuma , on ne peut ni vendre, ni acheter, ni se livrer à aucune occupation profane. Tout fidèle doit entendre la kkotba de la giuma , s'il peut arriver à une mosquée en sortant de chez lui au lever du soleil, pour y revenir au coucher. Dans les mosquées, les vieillards sont placés d'aboi'd, puis les jeunes gens, puis les femmes dans un lieu caché. Les hommes^ ne peuvent sortir que lorsque les ' femmes sont parties. Les giumas, tout musulman doit se vêtir de ses habits les plus propres, et s'occuper de bonnes œuvres. A la célébration des deux Pâques à'al/itra (a'yd-alfitrah), ou sortie du liamadhnd (carême), de la fête des victimes ou des agneaux (ayd-al-dhehhâyâ, ou ayd-alqorban) , on doit cesser les réjouissances mondaines qui s'étaient introduites dans ces fêtes, telles que celles de se jeter des éaux de senteur, des oranges, des fruits, ou de danser en troupes dans les rues ; ■ on les sancti- > fiera par des aumônes , par des visites aux pauvres et aux savans. Les aumônes en argent ou en denrée:s seront recueillies, dans chaque bourg ou viliage, par deux ou trois personnes de confiance, qui en régleront l'emploi. Après des distributions faites aux pauvres et aux orphelins , ces aumônes serviront au rachat des captifs , et à la réparation^ des mosquées, des chemins, des ponts, des •fontaines. f. Digilized by Google

~ 115 — Les prières contre la sédieresse- doivent être faites, non dans les rues, mais au milieu des champs. Les réunions nocturnes de plusieurs tirailles dans les mosquées sont défendues. Les femmes ne peuvent faire de newaines qu'en compagnie d'autres femmes, ou de leur mari, de leur père, de leurs frères, cousins ou neveux. Les jeunes filles ne peuvent point en faire, ni suivre les enterremens. Personne ne pourra être enseveli dans des étoffes de soie, d'or ou d'argent, mais dans de la toile blanche avec des parfums. Aucune femme, si ce n'est celle du défunt, sa mère, sa sœur, sa cousine ou sa nourrice, ne pourra l'ensevelir. Il est défendu de louer des pieuses pour simuler des regrets qui n'existent pas. L'éloge du défunt ne peut être prononcé que par l'aïki ou le chef du convoi. On ne pourra enterrer avec le mort aucune amulette, ni aucun écrit, tel que la demande et la réponse de la fosse. Les fêtes des noces et celles des bonnes fées {buenas hadas), pour donner le nom aux nouveau-nés, sont permises. On pourra livrer à des danses modestes, mais sans ivrognerie ni excès. Réglemens militaires. Tout guerrier fuyant devant un ennemi moins de double en nombre, sinon par ordre de ses chefs, est puni de mort Défense est faite aux gens de guerre de tuer les thm

Les prières contre la sécheresse doivent être faites, non dans les rues, mais au milieu des champs.

Les réunions nocturnes de plusieurs familles dans les mosquées sont défendues. Les femmes ne peuvent faire de *neuvaines* qu'en compagnie d'autres femmes, ou de leur mari, de leur père, de leurs frères, cousins ou neveux. Les jeunes filles ne peuvent point en faire, ni suivre les enterreimens.

Personne ne pourra être enseveli dans des étoffes de soie, avec de l'or ou de l'argent, mais dans de la toile blanche avec des parfums. Aucune femme, si ce n'est celle du défunt, sa mère, sa sœur, sa cousine ou sa nourrice, ne pourra l'ensevelir. Il est défendu de louer des pleureuses pour simuler des regrets qui n'existent pas. L'éloge du défunt ne peut être prononcé que par l'*alfaki* ou le chef du convoi. On ne pourra enterrer avec le mort aucune amulette, ni aucun écrit, tel que la demande et la réponse de la fosse.

Les fêtes des noces et celles des bonnes fées (*buenas hadas*), pour donner le nom aux nouveau-nés, sont permises. On pourra s'y livrer à des danses modestes, mais sans ivrognerie ni excès.

Règlemens militaires.

Tout guerrier fuyant devant un ennemi moins de double en nombre, sinon par ordre de ses chefs, est puni de mort.

Défense est faite aux gens de guerre de tuer les fem-

— 216 — mes, les enfans, les vieillards, les malades, les religieux, à moins qu'ils ne soient armés et aidant l'ennemi. Après le prélèvement du cinquième pour le roi, le butin doit être divisé avec justice. Le cavalier reçoit deux rations de vivres ; le ikntassin une. ' Ceux qui, dans une ville prise, se feront musulmans, conserveront leurs biens, et, si ces biens sont déjà distribués, on leur en rendra la valeur. • * Les jeunes gens ne pourront aller à la guerre qu'avec la permission de leurs parens, à moins que ce ne soit pour un cas de défense. U en est de même du pèlerinage à la Mecque. Réglemens civils. Des xvazirs, semiit établis dans chaque quartier et dans chaque marché pour y maintenir le bon ordre. Les divers quartiers d'une ville seront fermés pendant la nuit, et des rondes nocturnes seront faites pour la sûreté des habitans. » Dans les crimes d'adultère, d'homicide et autres emportant la peine de mort, si les coupables et complices n'avouent pas, ils ne pourront être condamnés que sur la foi de quatre témoins oculaires. Précédemment, les adultères devaient mourir lapidés, *et les jeunes gens non mariés qui commettaient une faute devaient être punis de cent coups de fouet et d'une année d'exil; à l'avenir, ces délits seront laissés à l'arbitre du juge. Digitized by Google

^ 217 — èt les coupables, dans le second cas, seront mariés en>semble, s'ils sont égaux. ^ Les gens qui périssent par la main de la justice seront enterrés dans les cimetières musulmans et avec les prières d'usage. . .
 ^ Les délits de vol sont également laissés à l'arbitr'e du juge pour la fixation du cMtiment. .^squ'alors, d'après la loi, si quelqu'un volait , dans un lieu clos, une valeur d'un quart de dobla d'or et au-dessus, qu'il fût homme ou femme, libre ou esclave', dès que l'homme avait quinze ans et la femme treize, U était puni par la perte de la main droite. Au premier vol, on coupait la main droite; au second, le pied gauche ; au troisième, la main gauche ; au quatrième, le pied droit. Le cinquième vol était puni de la prison perpétuelleJe donne ici , comme exemple des prières musulmanes^ la Khotlibah ou prône des vendredis {Youmr-al-Djemah, jours d'assemblée), après laquelle le khatjrh priait pour le kbalyfc régnant : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux , " Louanges au Très-Haut qui seul peut repousser loin de nous le malheur, et nous mettre à l'abri des trahi

et les coupables, dans le second cas, seront mariés ensemble, s'ils sont égaux.

Les gens qui périssent par la main de la justice seront enterrés dans les cimetières musulmans et avec les prières d'usage.

Les délits de vol sont également laissés à l'arbitre du juge pour la fixation du châtiment. Jusqu'alors, d'après la loi, si quelqu'un volait, dans un lieu clos, une valeur d'un quart de *dobla* d'or et au-dessus, qu'il fût homme ou femme, libre ou esclave, dès que l'homme avait quinze ans et la femme treize, il était puni par la perte de la main droite. Au premier vol, on coupait la main droite; au second, le pied gauche; au troisième, la main gauche; au quatrième, le pied droit. Le cinquième vol était puni de la prison perpétuelle.

Je donne ici, comme exemple des prières musulmanes, la *Khothbah* ou prône des vendredis (*Youm-al-Djemah*, jours d'assemblée), après laquelle le *khatyb* priait pour le khalyfe régnant :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

» Louanges au Très-Haut qui seul peut repousser loin de nous le malheur, et nous mettre à l'abri des trahi-

— Î18 -sons ; qui seul peut entendre les brûlans désirs de ses fervens adorateurs dans les deux habitations, qui est le seul but du culte des hommes dans les deux mondes. Tous les mortels sont faibles , lui seul est fort; tous les humains sont pauvres , lui seul est riche. Lui seul accorde la conser\ation et le secours; il pardonne les fautes , il reçoit le repentir ; il punit sévèrement, mais ^ . il est doux et patient. — Il n'jr a de Dieu que lui. Y at-il un autre créateur que le Très-Haut! — Il accorde à votre esprit la nourriture spirituelle ; à votre corps , la temporelle. — Il n'y a de Dieu que lui. Oui, par celui qui écoute et qui volt, il n'y a de Dieu que lui ; par celui qui connaît ce qui est manifeste et ce qui estcaclié, . il n'y a de Dieu que lui. — Moïse , lorsque Dieu lui parla sur le Mont-Sinaï, prononça ces mots; « 11 n'y a de Dieu que lui. » — Ionas, dans le ventre de la baleine, lorsque le Très-Haut lui fit entendre sa voix, s'écria : Il n'y a de Dieu que*Dieu. — Joseph , au fond du puits, lorsque Dieu le consola, dit aussi: « 11 n'y a de Dieu que Dieu. » — Abraham , dans la fournaise ardente (*) , lorsque Dieu lui apparut, 'proclama cette vérité. « il n'y a d: Dieu que lui. » — Oui, nous confessons qu'il n'y a de Dieu que Dieu seul , qu'il n'a point d'associés. Il est le vivant , il n'y a de Dieu que lui. — Nous confessons que notre seigneur et maître Mahomet (**) est son serviteur (") Les Orientaux disent que Nemrod fit jeter dans une fournaise ardente Abraham , qui lui annonçait le culte d'un seul Dieu , et que ce patariarche en sortit sain et sauf. (**)

Mohbammed , illustre, recommandable. Digitized by Google

— t19 — et son prophète. — O Dieu , sois lui propice , ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons; bénis-le et accorde-lui la paix. ^ » Sachez que le monde est périssable et ses plaisirs passagers. Nous y passons nos jours dans l'esclavage % pour avoir du pain, et la mort vient bientôt les terminer.— O mes frères, nous avons un corps faible, un léger viatique, une mer profonde, à traverser et un feu dévorant à craindre... Le pont Sirat (*) est bien étroit, la balance bien juste ; le jour de la résurrection n'est pas éloigné. Le juge de ce grand jour sera un seigneur glorieux. En ce moment terrible, Adam, le pur en Dieu, dira: « O mon âme, ô mon âme! » Noé, le prophète de Dieu, Abraham, l'ami de Dieu, Ismaël, le sacrifié à Dieu , Joseph , le véritable en Dieu , Moïse, l'allocuteur de Dieu , Jésus-Christ, l'esprit de Dieu, prononceront la même parole. Mais notre prophète , notre intercesseur, s'écriera: •< O mon peuple, ô mon peuple! » et le Très Haut (que sa gloire éclate à tous les yeux , que ses bienfaits s'étendent à tous les hommes!) fera entendre ces mots consolans: « Ornes serviteurs, à mes serviteurs !.... non , il n'auront rien à craindre; non , la tristesse n'approchera pas d'eux.-» Nota. Dans les mosquées de la Perse et des Indes , on (■■) Ce pont est plus fin que le cheveu , plus affilé que le rasoir. Les élus le passeront avec la vitesse de l'éclair , avec la vélocité du vent ; mais les réprouvés -glisseront et SC précipiteront au satieu du feu éternel. ^

et son prophète. — O Dieu, sois lui propice, ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons; bénis-le et accorde-lui la paix.

» Sachez que le monde est périssable et ses plaisirs passagers. Nous y passons nos jours dans l'esclavage, pour avoir du pain, et la mort vient bientôt les terminer. — O mes frères, nous avons un corps faible, un léger viatique, une mer profonde à traverser et un feu dévorant à craindre... Le pont Sirat (*) est bien étroit, la balance bien juste; le jour de la résurrection n'est pas éloigné. Le juge de ce grand jour sera un seigneur glorieux. En ce moment terrible, Adam, le pur en Dieu, dira: « O mon âme, ô mon âme! » Noé, le prophète de Dieu, Abraham, l'ami de Dieu, Ismaël, le sacrifié à Dieu, Joseph, le véridique en Dieu, Moïse, l'allocuteur de Dieu, Jésus-Christ, l'esprit de Dieu, prononceront la même parole. Mais notre prophète, notre intercesseur, s'écriera: « O mon peuple, ô mon peuple! » et le Très Haut (que sa gloire éclate à tous les yeux, que ses bienfaits s'étendent à tous les hommes!) fera entendre ces mots consolans: « O mes serviteurs, ô mes serviteurs!.... non, il n'auront rien à craindre; non, la tristesse n'approchera pas d'eux. »

NOTA. Dans les mosquées de la Perse et des Indes, on

(*) Ce pont est plus fin que le cheveu, plus affilé que le rasoir. Les élus le passeront avec la vitesse de l'éclair, avec la vélocité du vent; mais les réprochés glisseront et se précipiteront au milieu du feu éternel.

- , -2Î0 — récite ensuite des vêts persans do Saadi , dont voici la traduction : « Hélas! tu prendras bientôt le chemin du trépas; tu iras te fixer dans le sombre asile de la mort. Âuraistn des trésors immen^s et mille armées pour te défendre , on t'enlèvera de ton lit somptueux , pour te placer sur la planche du cercueil. Tu reposeras au sein de la^* terre dans l'angle du tombeau ; ton corps délicat sera la pâture des fourmis et des seipens. Là , bien d'orgueilleux cavaliers se traîneront dans la poussière, tandis que bien des piétons modestes seront montés sur de superbes coursiers. Si tu es une rose dans le jardin de la vie, le chardon épineux n'en croîtra pas moins sur la terre qui couvrira ton corps. » O toi, qui te livres au crime, et qui ne crains pas Dieu , apprend que la fin du monde insensé , sera déplorable. Cesse 'de porter envie à tôn frère , à ton ami. N'oubliepas le jour oùtes actions seules pourront parier en ta faveur. Évite toute méchanceté , toute injustice, en te rappelant ce jour terrible, afin que tu puisses espérer d'être admis à habiter éternellement auprès de Dieu. Tu as beau cacher tes actions sous le voile du myslère , sois bien sûr qu'elles seront alors découvertes. En cet instant redoutable , l'atâme du bien sera compté conune l'atôme du mal. » » Tes compagnons se mettent en route. Âh! prépare ton viatique, au lieu de demeurer follement dans l'inaction... < Sois docile aux conseils de Saadi. » O toi, qui résides dans ce château élevé, bientôt lu descendras dans la poussière. Là, un ange s'éc^era Digilized by Google

récite ensuite des vers persans de Saadi, dont voici la traduction :

« Hélas ! tu prendras bientôt le chemin du trépas ; tu iras te fixer dans le sombre asile de la mort. Aurais-tu des trésors immenses et mille armées pour te défendre, on t'enlèvera de ton lit somptueux, pour te placer sur la planche du cercueil. Tu reposeras au sein de la terre dans l'angle du tombeau ; ton corps délicat sera la pâture des fourmis et des serpens. Là, bien d'orgueilleux cavaliers se traîneront dans la poussière, tandis que bien des piétons modestes seront montés sur de superbes coursiers. Si tu es une rose dans le jardin de la vie, le chardon épineux n'en croîtra pas moins sur la terre qui couvrira ton corps.

« O toi, qui te livres au crime, et qui ne crains pas Dieu, apprends que la fin du monde insensé, sera déplorable. Cesse de porter envie à ton frère, à ton ami. N'oublie pas le jour où tes actions seules pourront parler en ta faveur. Évite toute méchanceté, toute injustice, en te rappelant ce jour terrible, afin que tu puisses espérer d'être admis à habiter éternellement auprès de Dieu. Tu as beau cacher tes actions sous le voile du mystère, sois bien sûr qu'elles seront alors découvertes. En cet instant redoutable, l'atôme du bien sera compté comme l'atôme du mal. »

« Tes compagnons se mettent en route. Ah ! prépare ton viatique, au lieu de demeurer follement dans l'inaction.... Sois docile aux conseils de Saadi.

« O toi, qui résides dans ce château élevé, bientôt tu descendras dans la poussière. Là, un ange s'écriera

— 221 — MUS cessé i U Eufantez pour la mort, bâtiez pour la destruction! » » Qne Dieu nous bénisse tous dans le sublime Coran, que la lecture de ses versets sacrés produise toujours en nous un bien spiritAy Oui, le Dieu très haut est bienfaisant, généreux, rpi juste, clément, miséricordieux. » . w • Le minisire s'assied un moment, puis il se lève , et dit : « Louanges à Dieu ! louanges ù Dieu ! nous le louons, nous sollicitons son secours , nous lui demandons pardon, nous croyons en lui, nous nous confions en ^ lui. Nous l'implorons contre nos inclinations vicieuses, contre nos mauvaises actions. Personne ne peut égarer celui que Dieu conduit , personne ne peut être le guide de celui que Dieu égare. Nous confessons que notre seigneur et maître Mahomet est son serviteur et son prophète. Que Dieu soit propice et accorde sa paix à cet envoyé céleste, à sa fkmille et à ses compagnons, et en particulier au premier de ses associés , au prince des croyans, Âbou-Beckr le Véridique (que Dieu soit content de lui) ; au plus juste des compagnons , à la crème des amis, au vieillard sincère ,*au prince des fidèles, Omar, fils de khattab (qu'il soit agréable à l'É'temel) ; à celui qui recueillit les versets du Coran , au parfait en modestie et en foi, Osman , fils de Gatfan , (que Dieu soit satisfait de lui) ; à l'objet des prodiges et des merveilles du Xrès-Iiaut, au compagnon du Prophète dans les épreuves et les afilictions , au lion de Dieu, au vainqueur des vainqueurs, au prince des

Digitized by Google

sans cesse : « Enfantez pour la mort, bâtissez pour la destruction! »

» Que Dieu nous bénisse tous dans le sublime Coran, que la lecture de ses versets sacrés produise toujours en nous un bien spirituel! Oui, le Dieu très haut est bienfaisant, généreux, roi juste, clément, miséricordieux. »

Le ministre s'assied un moment, puis il se lève, et dit :

« Louanges à Dieu! louanges à Dieu! nous le louons, nous sollicitons son secours, nous lui demandons pardon, nous croyons en lui, nous nous confions en lui, Nous l'implorons contre nos inclinations vicieuses, contre nos mauvaises actions. Personne ne peut égayer celui que Dieu conduit, personne ne peut être le guide de celui que Dieu égare. Nous confessons que notre seigneur et maître Mahomet est son serviteur et son prophète. Que Dieu soit propice et accorde sa paix à cet envoyé céleste, à sa famille et à ses compagnons, et en particulier au premier de ses associés, au prince des croyans, Abou-Beckr le Véridique (que Dieu soit content de lui) ; au plus juste des compagnons, à la crème des amis, au vieillard sincère, au prince des fidèles, Omar, fils de Khattab (qu'il soit agréable à l'Éternel) ; à celui qui recueillit les versets du Coran, au parfait en modestie et en foi, Osman, fils de Gaffan (que Dieu soit satisfait de lui) ; à l'objet des prodiges et des merveilles du Très-Haut, au compagnon du Prophète dans les épreuves et les afflictions, au lion de Dieu, au vainqueur des vainqueurs, au prince des

— ÎM — ci'oyaoâ, Aly, Alt d'Âbuu-Thalub (que Dieu soit coùtent de lui)'; aux braves imams, aux bienheureux martyrs, aux bien-aiinés de Dieu, (les saints Abou-Mohammed-Hhasan, et Âbou Âbd-Allah-Ilossayn; à leur mère, la première des fem[^]l[^], Fathymab la belle, et aux oncles paternel du Prophète, dignes d'honneur et de respect, Hafn[^] et Abbas (que Dieu soit content d'eux) C). » O mon Dieu ! accorde-nous le paidon de nos fautes ; fais la même grâce à tous les croyans et à toutes les croyantes , à tous les musulmans et â toutes les musulmanes ; n'écoute que ta miséricorde, ô le plus miséricordieux des êtres miséricordieux ! » Le ministre se baisse : . K O mon Dieu ! soutiens celui qui défend la religion de Mahomet, et prive de secours celui qui la délaisse. » Il se relève : ' «O serviteurs de Dieu! conduire-vous d'une manière conforme à la droiture. Dieu vous ordonne d'observer l'équité et la bienfaisance , ' surtout envers vos parens pauvres ; il vous défeud le mal, tout ce que la loi réprouve , tout ce <flii n'est pas dans tes limifos de la justice. Il vous avertit dans l'espérance que vous vous rappeliez ses leçons. — Souvenez-vous de Dieu, du TrèsHaut , de l'être excellent, noble, glorieux, nécessaire , (*) (*) Les musulmans ont une idée si parfaite de l'unité de Dieu , qu'ils n'invoquent pas leiu" prophète et leurs saints, mais qu'au contraire ils prient pour eux. DigitizÉc! by Google.

MS — {>arAûl et grand. {Traduction de M. Garcia de Tas^.)

Dans la fonnule de la kothbah donnée par Moiu adjah d'Hosson, se trouve là prière pour le souverain régnant. Elle est ainsi conçue : U Par honneur pour son Prophète, et par distinction pour son aini pur, ce haut et grand Dieu, dont la parole est ordre et commandement , dit : Certes, Dieu et ses anges bénissent le Prophète. O vous , croyons, bénissez-le , adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu 1 bénis Mahomet, l'éinyr des émyrs, le coryphée des prophètes, qui est parfait, accompli, doué de qualités éminentes , la gloire du genre humain , notre seigneur et le seigneur des deux mondes, de la vie temporelle et de la vie éternelle ! O vous, les amans de sa beauté et de son éclat, bénissez-le , adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet et la postérité de Mahomet, comme tu as béni Abi-aham et sa postérité ! Certes, tu es adorable , tu es grand; sanctilie Mahomet et .sa postérité, comme tu as sanctifié Abraham et sa postéi'ité. Certes, tu és adorable, tues grand. O mon Dieu! fais miséricorde aux califes orthodoxes, distingués par la doctrine, la vertu et les dons célestes dont tu les a comblés, qui ont jugé et agi selon la vérité et la justice. O mon Dieu ! soutiens , assiste , défends ton serviteur, le calife (ou le sultan) N., perpétue son empire et sa puissance. » Voici l'uue des nombreuses définitions y Allah données dans le Coran : « Dieu est unique et éternel; il vit, il est tout-puis

parfait et grand. (*Traduction de M. Garcin de Tassy.*)

Dans la formule de la *khothbah* donnée par Mouradjah d'Hosson, se trouve la prière pour le souverain régnant. Elle est ainsi conçue :

« Par honneur pour son Prophète, et par distinction pour son ami pur, ce haut et grand Dieu, dont la parole est ordre et commandement, dit : *Certes, Dieu et ses anges bénissent le Prophète.* O vous, croyans, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet, l'émyr des émyrs, le coryphée des prophètes, qui est parfait, accompli, doué de qualités éminentes, la gloire du genre humain, notre seigneur et le seigneur des deux mondes, de la vie temporelle et de la vie éternelle ! O vous, les amans de sa beauté et de son éclat, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet et la postérité de Mahomet, comme tu as béni Abraham et sa postérité ! Certes, tu es adorable, tu es grand ; sanctifie Mahomet et sa postérité, comme tu as sanctifié Abraham et sa postérité. Certes, tu es adorable, tu es grand. O mon Dieu ! fais miséricorde aux califes orthodoxes, distingués par la doctrine, la vertu et les dons célestes dont tu les a comblés, qui ont jugé et agi selon la vérité et la justice. O mon Dieu ! soutiens, assiste, défends ton serviteur, le calife (ou le sultan) N., perpétue son empire et sa puissance. »

Voici l'une des nombreuses définitions d'*Allah* données dans le Coran :

« Dieu est unique et éternel ; il vit, il est tout-puis-

4 — 2i4 — i⁴, il sait tout, il Outeud tout, il voit tout; il n'y a on lui ni forme , ni figure, ni bornes , ni limites, ni nombres, ni parties , ni multiplications , ni divisions ^ parce qu'il n'est ni corps , ni matière ; il n'a ni commencement, ni fin ; il existe par lui-même, sans génération , sans demeure, hors de l'empire du temps Il est doué de sagesse, de puissance, de vie, de force , d'entendement , de regards, de volonté, d'action, de création et de parole. Il possède la parole ; cette parole, étemelle dans son essence, est sans lettres, sans caractères , sans sons , et sa nature est l'opposé du silen'ce , etc. B Digilized by Google

415 — • ■ ' ' • . * ■ ' ' • ' . • ■ ■ . . , • “ t • t \ * • . * . ' > ■ ■ ■ . ■ ■ ■ * • i ■ . % i -- ' . ■ » ' > ; ■ * • V : • NOTE ; IV. - ' ■ • ; • • . - * • .. 1 * * • A fhscours^ du, Vieillard Pràncisço Nunez au ' pr4ftdent de Gr^c^de, • I ■ i. ,. : > t . V • V * / - ■ y . • I • ' • • • , f » • ■ • . Après avoir rappelé les inesurcs'quî précé' dèrent [a publication de ledit de Philippe II (i566), il ajoutait ^ • ^ « De loin , U ^mble fkcile d'accomplir les noavel'le.s pragmatiques ; mais les difficultés sont gardes au contraire , et je les dirai à votre seigneurie , pour qu'elle' * • prenne pitié de ce misêi^le peuple, et qu'elle le ptn- * tége auprès de sa naajesté. L'habit dè nos femmes n'est.,. / pas moresque ; c'est un habit de province , suivant Pusage même du royaume de Castille', dôht les habitans ' diffèrent par la coiffUre., le costume^et la chaussure. Les Turcs ne sont pas , vêtus comme les Mores'; et , • 'TOU. II. 15 Digilized by Cooglf

— 22Ü ~ pami ces deiniers, ceux de Fez' ne ^babillent pas comme cenx de Tremecen, ni ceux de Tunis comme ceux de Maroc. Sf la sectl de Mahomet avait un vêtement parücuUer , il serait le même pai tout j «lais l'ha^ bit ne Ihit pas le moine. Nous voyons des chrétien^ venir d'Egypte et de Syrie , vêtus à la turtjne, avec des turbans et do iongnes robes , qui parlent arabe et ne savent pas un mot d'espagnol (^romance); cepen(^nt ils sonl^chrétiens Je me souviens d'avoir vu nôtre peuple changer son habillement pour ert adopter un '• tlé^nt , court et peu coûteux. Jly a telle' femme qui s'habille avec un ducat , car les liabits de no^s,et de fêles se gardent pour' ces jours-là , et passent en héritage à trois ou quatre géneialionS'. ' Quel profit peut-on^ donc trouver à nous dépouiller de nos habits? n'est-ce pas nous faire perdre plus de trois millions ,d or employés de cette lîcon? n'est-ce pas ruiner les marchands, les orfèvres, et tooü leslarüsans qui gagnent leur vieà faire les vêtements, les chaussures et les bijoux des Morisquès ? Si plus 4c deux ceit mille femines de cette pro\ ince 4oi* • vent s'habiller de neuf des pieds à la tête, qugl argent - pourra suffire à cette dépense?.,»,». "Voyez ; la lbmme ' pauvre, qui ne peut s'acheter ni robe, ni mante, ni ^ chapeau , ni mules , qui se contente d'une chemise de '■ serpillière peinte et d'uu drap blanc, comment fera^ ' elle pour se vêtir? . . Nous autres hommes, nous sommes , . tous vêtus à la castillane , quoique , pour la plupart , en habit pauvre. Si le costume faisait la secte ,. les hommes devraient plus compter que les femmes en gette macère... J'ai ouï dire à bien des ministres et des , prélats qu'on favoriserait ceux d'entre nous qui s'haDigitized by Google

. — 227 — bineraient à la castillaue , et je n'en vois pourtant aucun moins molesté que l'çs autres^ pu nous traite tous également. Si l'oii trouve à l'un de nous un couteau , on le jetteaux galères, et sa fortune est dévorée en frais, amendes et copdamnations. Mous sommes pomsuivis par la justice ecclésiastique et pai; la séculière. Avec tout cela , nous, restons loyaurt sujets de sa ipajcsté , prêts à la servir de nos bien», et jamais on ne' pourra dire que nous ayons commis une trahison depuis^ le jour où nous nous sommes rendus. Quand l'Âll^aycin s'est .soulevé , ce u'était pas conti'e^ le roi t c'était au contrâie en faveur de sa signature, que nous^ vénérions comme chose saci'ée. Mais l'encre n'était pas encorp sèche , qu'on avait violé nos capitulations de paix Dans le temps des comunues ^ çoiyunidadçs jP, pour * • ' * « * ' • ^ ./«i qui.se. levèrent .ceux de cette province ? Certes , pour S. M. ; ilsaccoiupagnèrent les troupes* royales contre les Comuneros ^ et le ' propre frère du foi Bpabdil, don Juan de Grenade, fut général en Castille , au service du roi ' A » Mos noces , fêtes et daqises , et les pla|sirs qi^c nous prenons, en quoi einpêchent;4ls 4'être chrétiens, • f t «t comment peut-on les appeler ceremonies moresques ? , Le bon musulman n'y assistait jamais', et ' les Alfaciùis s'éloignaient d^ qu'on commençait à çjianter et à dmiser ; et même* quand un roi moie traversait quelque quartier de la ville, pai' respect, on. faisait taire les, instrumens jusqu'à c» qu'il eût passé. En Afrique et en iui'quie ces danses 'sont inconnues.... Le saint aridtevéque ainiait à 'voir nos troupes de danseurs accompagner le saint-saci'ement les jours de Fête-Dieu,

— 218 — • et autres solennités, où accouraient tous les Tillages , disputant à qui ferait les plus belles danses. Quand , . dans ses visites aux Alpuxarres , il célébrait la grand* messe, c'était, au lieu de l'orgue, les chœurs 'de • * • danseurs qui répondaient, et je me raj^pelle qu'en achevant la messe , il se tournait vers le peuple jet, aulii^u dii Dominus 'vobîsnmt , il disait en arabe Ybaraficoun , et les chanteurs Vépondaient aussitôt. « « On ne croira pas plus que la coutume qu'ônt nos • * ' » femmes de 'se teindre les cheveux avec de la poudre de troène ou dé la nOix.de galle (alheûa jr^ ag allas) soit une cérémonie de Mores. Ce n'est qu'un moyen de se nétoyer la'tête, «t de la tenir pure de toute Vermine.' . -, “ * • * t * » Voyons maintenant , Seigneur , à quoi peut -il servir de nous obliger à tenir ouvertes les portés de nosmaitonis? N'est-ce pas ôonnet voleurs ^ja liberté de nous dépouiller, aux- libertins .celle de convoiter nos femmes ? N'est-ce pas donner occasiop' aux alguazils et aux gens de loi de ruiner les pauvres gens ' ' par des poursuites? Si quelqu'un veut être' More et > suivre les rites de Mahomet, ne poum-t-il le fhire dfe nuit? Bien mieux,' au contraire, car cette religion exige la solitude et le recueillement..;.. • . _ n Peût-bn prétendre que les. bains soient uhé céré- ' monid' religieuse ? Non, certes.'Ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pOur la plupart. Ces niaisons sont des lieux de société et des réceptacles d'Immondices^elles nepeuevdt'donq spiriraux rites musdlmans qui exigent 'la solitude %t là propreté? Dkat-oh que les hommes et les /émniies s'y réunissent ? Digitized by Google

229 — e[^]t notoire, au contraire , que les honunes n'en» * tient point où sont les femmes..... Les bains ont été faits pour la propreté du corps ; il y en a toujours[^] eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre. ' ^ 7 ' Mais les naturels de cette province ne sont pas admis à combattre , et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes , * mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni dans les ruisseaux%ni dans les fontaines, ni dans leur's maisons , où pourront-elles se laver à présent?...- • . » vouloir que les femmes sortent la figure découverte , ce n'est pas vouloir autre chose que 'de donner aux hommes occasion[^]ââ péché[^] eh voyant la beauté dont l'homme se flâte aisément , et d'empêcher ainsi que les laides trouvent quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, s[^] comme font les chrétiennes. C'est une décence q[^] évite bien des inconvénients.... Aussi les rois catholiques défendirent-ils , sous des peines sévères[^]à l'usage des chrétiens de « » % soulever , dans la mer, les velle[^]des Barbares..y. » Les sumoms anciens que nous portons servent[^]il ce que les gens se connaissent [^] et à ce que les familles ne ' . se perdent pas.* De quoi sert-il que les souvenirs anciens périssent? -Au contraire,' k bien considérer la chose, ils ornent la gloire et l'élévation des rois catholiques[^], qui ont conquis ce royaume. Ce fût leur intention et ce[^]de, l'empereur. C'est pour cela que ' l'on conserve les riches palais de l'Alhambra , et les autres plus petits qui existaient du temps de rois juifs[^] , A Digitized by Google

Il est notoire, au contraire, que les hommes n'entrent point où sont les femmes..... Les bains ont été faits pour la propreté du corps; il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre. Mais les naturels de cette province ne sont pas admis à combattre, et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni dans les ruisseaux, ni dans les fontaines, ni dans leurs maisons, où pourront-elles se laver à présent?...

» Vouloir que les femmes sortent la figure découverte, ce n'est pas vouloir autre chose que de donner aux hommes occasion de pécher, en voyant la beauté dont ils s'enflamment si aisément, et d'empêcher ainsi que les laides trouvent quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, comme font les chrétiennes. C'est une décence qui évite bien des inconvéniens.... Aussi les rois catholiques défendirent-ils, sous des peines sévères, aux chrétiens de soulever, dans la rue, les voiles des Moresques....

» Les surnoms anciens que nous portons servent à ce que les gens se connaissent, et à ce que les familles ne se perdent pas. De quoi sert-il que les souvenirs anciens périssent? Au contraire, à bien considérer la chose, ils augmentent la gloire et l'élévation des rois catholiques qui ont conquis ce royaume. Ce fut leur intention et celle de l'empereur..... C'est pour cela que l'on conserve les riches palais de l'Alhamrá, et les autres plus petits qui existaient du temps de rois mores,

— 230 — car ils rappellent sans cesse leur puissance , en l'honneur et poiu' trophée des conquérâns. Y art-il plus d'inconvient à ce que nous a^ons d« nègres k notre service ? ces gens ne sont-ils pas faits pour servir ? Dire que la nation morisifue s'augmente par ieux est un propos que la passion seule peut répéter ; cai' sa majesté ayant été informée , aux cortès de Tolède , qu'il y avait plus de vingt mille esclaves jièp'es en notre pouvoir daiw cette province j il se trouva qu'il n'y en avait pas quatre cents et maintenant il n'y a pas tent licences de, délivr ées pour en avoir • »

Venons, à la langue arabe , qui est le plus grand Inconvénient île lods. Contmenfpeut-on ôtet aux gens leur langue naturelle, dans laquelle ils naquirent et furent élevés ? Les Egyptiens, les Syriens , les Maltais et autres races chrétiennes parlent,, lisent et écrivent en arabe ; ils sont pourtant chrétiens comme nous. Encore nç tronvera-t-on pas qu'on ait fait dans cette province un acte, up coutiat pu un testament en arabe depuis qu'elle s'est conver tie. Apprendre la langue castillane, nous je dé.sirons tous,^nais ce n'est pas au pouvoir des geirs. Conibien y a-t-il de personnes dans les bourgs et villages, et tnèitao dans cette ville, qui île savent pas même letu- langue arabe , et parlent si difl'érenrinent entre eux qu'au premier mot d'un habitant rfes'Alprrxarres, on connaît de qttel pays U vient! Ils spnt nés dans de petits endroits où jamais ne se parla l'espagnol (/a aljamiay^ où per- sonne ne l'entend, si ce n'est le nu'é et le saaistain ; encore ceux-ci parlent- ils tortjotrr s arabe. Il est impossible que les vieillards l'ap

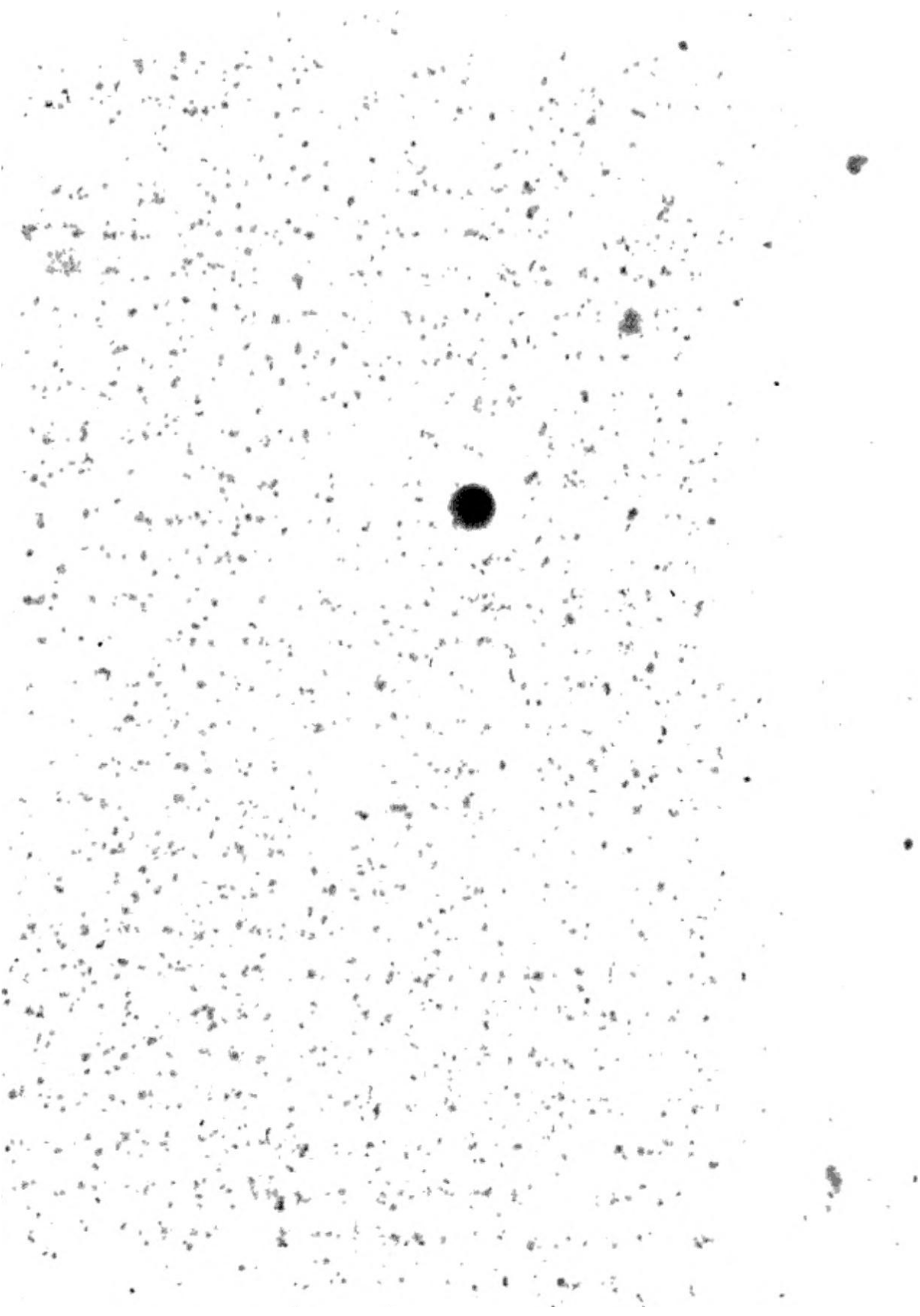
— 231 — prennent en tout le temps qui lem rest^ de vie, et qon
 '■* A* * * * * pas en troi^an», inçme quand ils nc feroieot autre chose que
 d'aller à l'école. , « ^1 est clair^Qe c'est un article ihyepte pour uotre .
 destruction : car, tandis qu'il n'ji a! pe^ône pouü noQv enseigner la laiigae
 espagnole, du veut que nous Fapprenioqg de force, et que nous Iaia4ons
 cèlleque nous savons si bien.... On veut qud nos ü'ères, voyant qq'ils ne
 peuvent accomplir une telle obligation, abandonnent le pà]fa, crainte des
 cbàtiiiens , et sien altlent en perdus «hei%hejyi*a]itres .terres, ou se fissent
 brigands..% Rappeleflus le second. cmniuaDdeinent, de ne pas faire à
 autrui te que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, et, dite^, si une seule
 de toûtes.les choses que nous impose la Pragmatique était .exigée -des
 chrétiens de Oastitte ou d'Andalousie, n'en.moarrdlent-ils pas de douleur
 ?...-. Y a-t-il dans le monde une espèce . plus vile et plus basse que celle des
 uè^ es de.Guiuee? Ciqiendant on les Udsse danser,. on les laitse parfor.et
 chanter dans leur langue pour se donner dé la'joie A Ofou ne phûse qu'on
 impute à malice tOut^cé tpfe je *• i / » • * viens de dirè! cap 'mmi*
 intention est bonne, il y à plqs ' de soixante au que je sers Dieu,
 notreseigueilr, ta couronne royale,' et |es naturels de ce pa^s... Que votre”
 seigneurie n'abandonne pas ceux qui sont sahapbuvoir ; qu'elle désabusé S.
 M ; qu'elle'nous délivre de si grands malheurs , et qu'elle agisse en
 ahevaliér chrétien pour le service de -Dieu et du- roi, et j^ur le bien de cette,
 province , qui en conseiTera une éternelle tecone » - • naissance. »• » , • • »
 Digitized by Google

prennent en tout le temps qui leur reste de vie, et non pas en trois ans, même quand ils ne feraient autre chose que d'aller à l'école.

« Il est clair que c'est un article inventé pour notre destruction : car, tandis qu'il n'y a personne pour nous enseigner la langue espagnole, on veut que nous l'apprenions de force, et que nous laissions celle que nous savons si bien.... On veut que nos frères, voyant qu'ils ne peuvent accomplir une telle obligation, abandonnent le pays, par crainte des châtimens, et s'en aillent en perdus chercher d'autres terres, ou se fassent brigands.... Rappelez-vous le second commandement, de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, et, dites, si une seule de toutes les choses que nous impose la Pragmatique était exigée des chrétiens de Castille ou d'Andalousie, n'en mourraient-ils pas de douleur?.... Y a-t-il dans le monde une espèce plus vile et plus basse que celle des nègres de Guinée? Cependant on les laisse danser, on les laisse parler et chanter dans leur langue pour se donner de la joie..... A Dieu ne plaise qu'on impute à malice tout ce que je viens de dire! car mon intention est bonne. Il y a plus de soixante ans que je sers Dieu, notre seigneur, la couronne royale, et les naturels de ce pays... Que votre seigneurie n'abandonne pas ceux qui sont sans pouvoir; qu'elle désabuse S. M; qu'elle nous délivre de si grands malheurs, et qu'elle agisse en chevalier chrétien pour le service de Dieu et du roi, et pour le bien de cette province, qui en conservera une éternelle reconnaissance. »

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

I Digilized 6y Coogle



NOTE. y.. . V .» ë ■ • • *. •• /t ' » • t ■ ^ Exemptes do môiiiorinies
tirçs des anciens poètes espagnols. ^ •• • /* ' ' . "Monotirnes irréguliers. . , . j
Lqs de mio'Cid à atUs vQCes^lanian : / ■ _ Los de dentm hob les qjieriei)
toin^- palâbi;a Aquijo mio Cid, à la puerta se Içgalia * . y. Sacoel pie del'
estribera, ona feridaf dab^: ^., . No se abre la poei^, .ca bfea era ceitada., , , ,
Una nifia dejaiief anos a oio se pamba': , Ya, Cainpeàdôr,. en bnen ora
cixiestes espacé , El «éy lo ba vedadoVà noch dei enlro su carta , ■ Coû
gfant ^ecabdo è faerte mîenn'e,«ellada • Non yo8,osartcmos abtii^iln coger
pot nada, Si non, perderiehiOB los avérés é las casas , < ''♦ E démas los
oios de las caras. ' ■ ■ ' \ ' ; ' ' ' ■ - ' ' ' ;■ (PoenVn iféi Çfd.) • . ■ ' . '*i'
...Lalauza ba*({uebra(la, ai espada^etio imno. . Maffer de pie'boenos coipes
va dando ;

NOTE V.

Exemples de monorimes tirés des anciens
poètes espagnols.

Monorimes irréguliers.

Los de mio Cid à altas voces laman :
Los de dentro non les querien tornar palabra :
Aquijo mio Cid, à la puerta se legaba ,
Saco el pie del' estribera, una ferida' daba :
No se abre la puerta, ca bien era cerrada.
Una niña de nuef anos a oio se paraba :
Ya, Campeador, en buen ora cinxistes espada ,
El rey lo ha vedado, à noch del entro su carta ,
Con grant recabdo è fuerte mientre sellada :
Non yos osariemos abrir nin coger por nada ,
Si non, perderiemos los averes é las casas ,
E démas los oios de las caras.

(*Poema del Cid.*)

...La lanza ha quebrada, al espada metio mano.
Mager de pie buenos golpes va dando :

-m - ' Violo mio Cid Ray Diaz el Castellano Àcostos' à un
 alguazü*que tiene bucn cavallo : Diol' tal espadada^con el so^iestro Tirazo,
 Coitor por la ciiitura cl inedio 'echo en cainpd : A Mipnya Aivar Fanez
 ybal' dar- el ca\ano : Calvagad, Minaya, vos sodés el inio diestio brazo
 Oy^en este dia de vos abre giand vando , Firtties son los Moros, aun nos'
 vair del canipo. Cavalgo' Minaya, el espada en la mano Por estas fuerzas
 fuerte inienüe lidiando : • ^ À los que alcanza yalos delibrandp. ' Miô Cid
 Ruy Diaz el que en bueii ora nasco, »■ •Al rey Fariz très colpes le avie
 dado : . Lpa dOs le fallen , é el undl' Ha tomàdo * Por la loriga ayuso la
 sangre destellado : y ol vio. la rlendà por yrsele del campo i- ■ I - " • I , Por
 aquel colpe rancado es el fonsado ! ' \ Martin Antolinei un colpe dlo â
 Galrc-: ^ Las carb^^las del yelino echogelas a i>artc ^ Cartol' el yeimo que
 lego A la carne. .. -r- • '{Poe'ma dei Cid.)Monorimcs-ré'guliers : « ' Quando
 el rey de gloria viuiera à judiçai , , Bravo como leon que se quiere cebar ;
 jQuien sera tan fardido que le ose csperar? Cà el leon yrado 'sabe mal
 tievejar. Quando loi angeles. sanctos treneràh cou pavor

— 135 ~ . Que yerro ao ficeron coati» è| m seaaw-V ' " i Qaa ftfè
yo meeciaino, qac as tan pecâiâoi' ? , Bien île agora me espaiitO : ttijto hfe
graad pa^or. ; < {Gonzalo de Berceô, J uicîo final.) • • * _ . Sedic cl niea de
inayo, coronado^ de, florès, Are.ita^o los câmpos de divereas colores , *
Orgmeando las Mayas é cantando^d'aiores, Êspigando las laieses que
siepdaran l^radoies.-^ (Juan Lorcno, Paenia de 'Alexandre.') • • -4^ * - r' *
* « * Las. ranas ea iw Jago cantaban é jugaban , • Cosa non les n'usia, bien
solterâs apeteaban ; Creyron -al'diatolo , que déi |nal m pagaban : ^ •
Pidieron rey à don Jupiter, iHUcbp gelo rogat^ . '(El arcipresfe de
Hita,^u^i* de là ranüs 'demandàban wi nyr.) ^ Mucho fas' el dinero et
miicbo es de amai'. Al torpe ftise buçno et oinen de prestar , Fase correr al
ntudo fbbtar ; -, El que no tiene inanos^ diaeras qniere aoinar. . ■ t • Sea un
home neseto et tudd ttbr»aor , • . Los dineros le fosep hi^tolgo.lf saWdor ;
Quanto ipaS algo tiene-, tanto es de iMk ralar; El que non ha ^nm»,
ntmos.iit tt üe^r. ; .. * -■i tf* » / Si toTle'res dineros,- babràs- cobsoiRcioe ,
Plas^ é aie^a é del.Bgî^ ibcldll ,*■

. r- 286 — ' Comi>nritji|rd fio, gaiuris aalvaü 'Dd^mli pmicbos
dineros, es mûcha JMiidiciok. ' . ' (El arcii^te de HUa, </e/ • ■ . t . • * * ■ ,
*i ' ■ Exemples de' monôiiiftiés tirés des tronbadoui'6 provençaux î " . ' ' Lo
gens temps de . pascor,-. • • . Ab la frësca vetdor, ' ■ Nos adui fuelh 'e flor
'il*' . ' '-A De diverse color : .1 ' ■ Per que tug amador > • Son guay c
cantador . ' , • ■ , . Mas ieu, que plang e plor , ' , C<ü jeisai^a sabqr* * • ' A
Vo^ int cifeiHy seabÔTi. De inkddHfl et,â'mMT ,t Qu'aisil]dai Iraidor , ■
Qàiu' meâavaeptor, ■e te viure âb doliw, > . , .. - r Pe» ben^ l^l|o«ar ^ , ,
Que iK) nVVal ni'in'sococ . T.^ .7^^»»* *• a ..!t* ^ua, 'stoiQr e.4|n^ .• ... ' 0
DjgüizHd by Coogle

N'ai agut e n'ai gran Mais souffert o ai tan, ' No m'o tencadafan':
 “•',Qu.'anc no vi nulh aman Miels âmes sesenjan, f Qu'ieu no m'van ges
 carojan, Si cum las domnas fan. * • I^ts fom.aindui^enlkn '■ • L'ai amad't e
 la btaq, / . ' £'s vai m'imors doblan * ' s J * ' A «guscum jorn de l'an; £ si no
 m' fa enan Amor e bel semblan, ' . Quant fûr vleli«, m'derasn ■ , . Que
 m'aia bon talan. ' v ■ ****, • '■* *• Las ! e viures que m' val , S' i«u n<m
 vey à jom&l ■ \ Mon.fin Joy nafdral, .. . ' En liait, àl felle8tTal,^ * Blanc' e
 fresc' atretal per nebs a Nadai , Si qu'amdui cominal^ » * Mezuresssem
 engal ! • « . • ■ Nos vis dtat tan leyal Que meynso aia sal ; Qu'ieu port amor
 corai A lieys de me bon cal* : Enaiîs dicque per al

— *8« — no m'sira mortai; ,% 'mt.'T, E si per M tn' fai mat . 2'
 Péchât fki criminaï. .■/ ' ■ • . ♦ A • Be for' hueimais saxos, ^ Belba domiia e
 pros , Que lu'fos datz a rescos v En baisau guizardes , . . , . Sijaperabnofos :
 . Mas quar sùi enuioe ^ J" Q'us bes Tol d'autre dosV ' , **• ^ ' ,Quao pèr
 forsa es faits dot. S • ' ' ^ . V Qoan inii; vostraslhissoS, ^ « > , E'is betbs
 huels amoros , Be m'ineraviih de vos . Cum etx de bran respos ; . • ' . E
 sembla m'tracios ' . . Quant Bom par franot e bes Epueysesor^hosf Lai on
 es ppderos.,>s^i . Bels y ezers , 'si nos fos « . • ► i . • . . Mos enans-totx en
 vos, . • leu laissera chansoB 'V Per mai dels enuio's.(Bernard de
 jBentadour.) ' .- f" ^ • ■ ' • . . Digilized by Google

— i39 — Exemple du croisement des' rimes chez les Provençaux
: * ' - i r<' Temps e luec a ino» sabep > • • ' • . Si sattpesd'aviueudiie, .. ,
Pois s'amois m'a faigesliic '' ^ ' - r » , î l.eisonesgaageplaz^s, ' ^ • - Beutatz,
senz, pretz e valors, Doncspoistaani' enanzamors _ / ^ ^ Qu'eu am tal domn'e
dezir., , ' Non deia bos motz faiitir. Moût fbn corals lo dezirs Que s yenc en
mon c^r assire^, ^ / > Quan de' SOS oils la vi vire . , Ë pensai' ab inainz
sopii's , . Cainjant mais de mil colors ; Don una douza dolors ^ . * M'en
venc el cor, qpe dolér . Mi fai seaes mal aver. . Non e*s renda lûavers Per
qu'eu ram jes mon martire ; Tant fort mi plai frl'azire C'2dssi entre doS
yolers-, M'estauc ab ris et ab plors , tvebaill et ab douzoVs : Aissi m'eug
jaugebs languir Tant qu'il deing mos precz auzir. Car tant non greva't
languirs Digitized by Google

— 240 — « K (^'eu ja outraU cor vire, . . Ans l'am mil tanz e
dèzire' • *• ; .On pieg n'ai , Car sos genz dirs , • * «. • m •Sos seiu e sas
granz lauzors ^ M'an si conques , per c'aillors , J •i. * Non polria conquerer,
• ' ' Joi que m'pogues res yaler. ; • • * J • * . *• m Car lo sobraltios valers
Oeleicuisuifinzaervire"" ' • Es tant sobrè têt consire , ' ' 9 sieut boinat
cbapteners. Es tant genzer dels gensors • ' Qi|.!eu sui tant en gran Joi sor?*
* Que d'als non pot jois venir. Qu'eu prête ni deia grazir. ^Bonifaz Caho.) ♦
Digitized by Google

— 241 — NOTE VI. T'exte de Manéthon , (V après Josephe , et traduit par Volney. » Nouseûuies jadis un roi nommé Ti>Mnof, au temps duquel Dieu étant irrité contre nous, je ne sais par quelle cause, il vint du côté d'Orient (par tithsme de Suez), une race d'hommes de condition ignoble (des pâtres, Iris méprisés par les laboureurs cC Egypte), mais remplie d'audace, laquelle fit une irruption soudaine en ce pays, qu'elle soumit sans combat , et avec la plus grande facilité. D'abord ayant saisi les chefs ou princes, ces étrangers traitèrent de la manière la plus cruelle les villes et les habltans , et ils renversèrent les temples des Dieux. Leur conduite envers les Egyptiens fut la plus barbare , tuant les uns , et réduisant à une dure servitude les enfans et les femmes des autres. Ils se

TQM. II. 16 Digitized by Coogle

NOTE VI.

—

*Texte de Manéthon , d'après Josephe , et
traduit par Volney.*

—

» Nous eûmes jadis un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu étant irrité contre nous, je ne sais par quelle cause, il vint du côté d'Orient (*par l'Ithme de Suez*), une race d'hommes de condition ignoble (*des pâtres, très méprisés par les laboureurs d'Egypte*), mais remplie d'audace. laquelle fit une irruption soudaine en ce pays, qu'elle soumit sans combat, et avec la plus grande facilité. D'abord ayant saisi les chefs ou princes, ces étrangers traitèrent de la manière la plus cruelle les villes et les habitants, et ils renversèrent les temples des Dieux. Leur conduite envers les Egyptiens fut la plus barbare, tuant les uns, et réduisant à une dure servitude les enfans et les femmes des autres. Ils se

' — 242 — donnèrent ensuite un roi nommé Salalis , qui résida dans Memphis, et qui, plaçant des garnisons dans les lieux les plus convenables, soumit au tribut la province supérieure et la province inférieure. Il fortifia surtout la frontière orientale, se défiant de quelque invasion de la part des Assyriens, alors tout-puissans ; et, parce qu'il régnait dans le nome de Sais, à l'orient de la branche {du Nil nommée) Bubastite , une ville avantageusement située, qui, dans notre ancienne théologie, s'appelle Avar, il l'entoura de fortes murailles, et il y plaça une garnison de 240 mille hommes armés. Chaque été , il y venait {de Memphis), tant pour faire les moissons et payer les soldes et salaires , que pour exercer cette multitude et inspirer l'effroi aux étrangers. Après 19 ans de règne , il mourut ; son successeur , nommé Béon , régna 44 ans ; puis Apachnas , 36 ans et 7 mois ; puis Apophis , 61 ans ; puis Yanias , 50 ans ; puis Assis , 49 ans et 2 mois. Mais ces six premiers rois firent constamment aux Egyptiens une guerre d'extermination. Toute cette race portait le nom de Yksos , c'est à dire , rois pasteurs -, car , dans la langue sacrée, YK signifie roi, et , dans le dialecte commun, sos signifie pasteur. Josèphe , cessant de citer textuellement Manéthon , mais s'appuyant toujours de son autorité , ajoute : « Ces pasteurs rois et leurs successeurs possédèrent l'Egypte environ 111 ans. Mais, les rois de la Thébaïde et ceux du reste de l'Egypte ayant entrepris contre eux une guerre longue et violente, ils la continuèrent jusqu'à ce que, sous l'impulsion de ces rois nommé Alisphragmutos (lisez Misphegmos) , les pasteurs vaincus et repoussés. Digitized by Google

— m — ses du pays , se renfermèrent dans un local nommé y/v'ur , dont le circuit était de dix m:ille arpens. Ils entourèrent ce local d'une forte et immense muraille , pour la défense et la conservation de leurs personnes et de leur butin. Après Alisphrngmutos , son fils , nommé Thummosis , vint avec 480 mille hommes assiéger cette place. Mais, n'ayant pu réussir à la prendre de force , il fit avec les pasteurs un traité dont la condition fut qu'ils pourraient quitter l'Egypte sains et saufs ; à ce moyen , ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin, etc, I Pour donner aux Juifs, ses compatriotes , une origine un peu noble, Josephe prétend ensuite que ces pasteurs se retirèrent dans la Judée , où ils bâtirent la ville de Jérusalem. Mais cette opinion est si mal fondée , que le même Manéthon , lorsqu'il explique l'origine des Hébreux et leur sortie d'Egypte sous MoLse , qu'il nomme Osarsiph , affirme que c'était une tourbe populaire composée de lépreux et de gens impurs de toute espèce au nombre de 80 mille , chassés par le roi u4menoph , père de Séthos , sur l'ordre d'un oracle.

sés du pays , se renfermèrent dans un local nommé *Avar* , dont le circuit était de dix mille arpens. Ils entourèrent ce local d'une forte et immense muraille , pour la défense et la conservation de leurs personnes et de leur butin. Après *Alisphragmutos* , son fils , nommé *Thummosis* , vint avec 480 mille hommes assiéger cette place. Mais, n'ayant pu réussir à la prendre de force , il fit avec les pasteurs un traité dont la condition fut qu'ils pourraient quitter l'Egypte sains et saufs ; à ce moyen , ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin. etc,

Pour donner aux Juifs, ses compatriotes , une origine un peu noble , Josephe prétend ensuite que ces pasteurs se retirèrent dans la Judée , où ils bâtirent la ville de Jérusalem. Mais cette opinion est si mal fondée , que le même Manéthon , lorsqu'il explique l'origine des Hébreux et leur sortie d'Egypte sous Moïse , qu'il nomme *Osarsiph* , affirme que c'était une *tourbe populaire* composée de lépreux et de gens impurs de toute espèce au nombre de 80 mille , chassés par le roi *Amenoph* , père de *Séthos* , sur l'ordre d'un oracle.



,î > I : rftf lk ' .-V rr>^ • - > .*^*• » , ‘ * ’’*■** 7.‘ < ’ ■Æhjjl. 4t/r
I.- • ; •*-’ ■■ : • î \$P' ; ■ ■■.>■{’ y" *■ ^‘«/r , ‘ ■ t y, ^ . . ;V , ' .Wij J>’ ■> .
^r' • ;■ :si> ■ ' ■ : '■■■.< fi' , -U -'h Digitized by Google

A la fin du dernier volume de Jos. Conde, se trouve , sous le titre
IX Anecdote curieuse , un petit épisode des guerres de Grenade , copie je
traduis ici comme une étude intéressante de mœurs et de narration. « Dans
le temps qu'Antequera était déjà au pouvoir des chrétiens -, et place
frontière contre le royaume de Grenade , il y demeurait un chevalier ,
alcayde de cette ville , qui se nommait Narvaez. Celui-ci , comme c'était la
coutume , faisait quelquefois des entrées sur les terres de Grenade , et
d'autre fois envoyait ses gens en faire ; même que suivaient les Grenadins
sur toutes ces frontières. Il arriva une fois que Narvaez envoya quelques
cavaliers en course, lesquels, partant à l'heure où il convient de partir pour
ces expéditions , entrèrent bien avant dans le pays de Grenade; et, suivant
leur chemin , ils ne trouvèrent d'autre prise à faire que celle d'un vaillant
jeune homme , lequel venait de la manière qui sera dite. Et, parce qu'il était
nuit, Une put s'échapper : car, sans y penser , il donna dans les cavaliers de
Narvaez, et eux sur lui. » Voyant qu'il n'y avait rien autre chose à gagner ,
et avisés du jeune homme que tout le pays était plat , le lendemain matin ils
retournèrent à Antequera et le présentèrent à Narvaez. Le jeune homme était
âgé de vingt-deux à vingt-trois ans , chevalier , et très beau

A la fin du dernier volume de Jos. Conde , se trouve , sous le titre d' *Anecdote curieuse* , un petit épisode des guerres de Grenade , que je traduis ici comme une étude intéressante de mœurs et de narration.

« Dans le temps qu'Antequera était déjà au pouvoir des chrétiens , et place frontière contre le royaume de Grenade , il y demeurait un chevalier , alcayde de cette ville , qui se nommait Narvaez. Celui-ci , comme c'était la coutume , faisait quelquefois des entrées sur les terres de Grenade , et d'autre fois envoyait ses gens en faire ; usage que suivaient les Grenadins sur toutes ces frontières. Il arriva une fois que Narvaez envoya quelques cavaliers en course, lesquels, partant à l'heure où il convient de partir pour ces expéditions, entrèrent bien avant dans le pays de Grenade ; et, suivant leur chemin, ils ne trouvèrent d'autre prise à faire que celle d'un vaillant jeune homme, lequel venait de la manière qui sera dite. Et, parce qu'il était nuit, il ne put s'échapper : car, sans y penser, il donna dans les cavaliers de Narvaez, et eux sur lui.

» Voyant qu'il n'y avait rien autre chose à gagner , et avisés du jeune homme que tout le pays était plat , le lendemain matin ils retournèrent à Antequera et le présentèrent à Narvaez. Le jeune homme était âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, chevalier , et très beau

— 246 — garçon, il portait une veste (marlota) de soie violette bien garnie à la mode moresque , et une petite toque très fine sur un bonnet d'écarlate ; il montait un excellent cheval , et]>ortait une lance et un bouclier ciselé comme ont coutume de l'être ceux des Mores de ham naissance. Narvaez lui demanda qiti il était ; il répondit qu'il était fils de l'alcaide de Ronda , bien connu pour homme de guerre parmi les chrétiens, t^iuand on lui demanda où il allait, il ne répondit rien, parce qu'il pleurait tant que les larmes l'empêchaient de parler. Narvaez lui dit: « Je m'étonne qu'étant » chevaier et fils d'un alcaide aussi vaillant que ton » père, et sachant que ce sont des événemens de » guerre, tu sois si abattu, et que tu pleures comme » une femme , paraissant à ta tournure bon soldat et » bon chevalier. » A quoi le More répondit : « Je ne » pleure pas de me voir captif, ni d'être ton prisonnier, » et ces larmes ne sont point pour la perte de ma liberté , mais pour une autre bien plus grande , et que » je ressens plus que la triste fortune où je me vois. > Ayant entendu ces paroles , Narvaez le pria beaucoup de lui dire la cause de ses pleurs, et le jeune homme lui dit : « Sache qu'il y a bien des jours que je suis >1 viteur et amoureux d'une fille de l'alcaide de tel » château, que je l'ai servie avec beaucoup de loyauté, » et que maintes fois j'ai combattu pour son service M contre vous autres chrétiens. Elle, voyant aujourd'hui l'obligation qu'elle m'a , avait consenti à se marier avec moi , et m'avait envoyé chercher pour que » je l'enlevasse et qu'elle m'accompagnât à ma maison, N laissant, par amour pour moi, celle de son père ; et : , Cooglt

— 247 — » tandis que j'allais avec ce contentement , espérant »
obtenir une chose si désirée , ina mauvaise fortune a » voulu que tes
cavaliers me fissent prisonnier , et que » je perdisse , avec ma liberté , tout
le bien , tout le » bonheur que j'espérais avoir. Si cela ne te paraît pas »
mériter des larmes , je ne sais comment monirer le » désespoir où je suis. »
» La compassion qu'en eut Nai varez fut si grande qu'il lui dit : « Tu es
chevalier , et si , comme chevalier, » tu me promets de revenir en mon
pouvoir, je te » laisserai aller sur ta foi. » Le More accepta, et, après avoir
donné sa parole, il partit. Et il arriva cette nuit même au cliâteau qu'habitait
sa dame , où il trouva moyen de lui faire savoir qu'il était là, et, de son cdté
, elle fit si bien qu'efie lui marqua l'heure et le lieu où il pourrait lui parler
en secret. Mais toute la conversation du More fut des larmes , sans qu'il pût
lui dire une parole , et la More, étonnée, lui dit : « Qu'est-ee que cela ? »
maintenant que tu as ce que tu désires , puisque tu » m'as en ton pouvoir
pour m'eninener , tu montres » tant de tristesse ? » Le More lui répondit ; «
Sache » qu'en venant te voir , j'ai été pris par les cavaliers » d'Antequera ,
et qu'Ûs m'ont conduit à Narvaez , le» quel, comme chevalier, et sachant
mon malheur, a » pris pitié de moi, et, sur ma parole, m'a permis de veU nir
te voir, et ainsi je viens te voir, non comme l1» bre , mais comme esclave ,
et puisque je n'ai plus ma » liberté, à Dieu ne plaise que, t'aimant comme je
le » fais, je t'enmène où tu peixlrais la tienne. Je retour» nerai , puisque j'ai
donné ma foi , je ferai en sorte de • nie racheter, et je reviendrai pour toi. »
La More lui

» tandis que j'allais avec ce contentement , espérant
» obtenir une chose si désirée , ma mauvaise fortune a
» voulu que tes cavaliers me fissent prisonnier , et que
» je perdisse , avec ma liberté , tout le bien , tout le
» bonheur que j'espérais avoir. Si cela ne te paraît pas
» mériter des larmes , je ne sais comment monirer le
» désespoir où je suis. »

» La compassion qu'en eût Narvarex fut si grande
qu'il lui dit : « Tu es chevalier , et si , comme chevalier ,
» tu me promets de revenir en mon pouvoir , je te
» laisserai aller sur ta foi. » Le More accepta , et , après
avoir donné sa parole , il partit. Et il arriva cette nuit
même au château qu'habitait sa dame , où il trouva
moyen de lui faire savoir qu'il était là , et , de son côté ,
elle fit si bien qu'elle lui marqua l'heure et le lieu où il
pourrait lui parler en secret. Mais toute la conversation
du More fut des larmes , sans qu'il pût lui dire une pa-
role , et la More , étonnée , lui dit : « Qu'est-ce que cela ?
» maintenant que tu as ce que tu désires , puisque tu
» m'as en ton pouvoir pour m'enmener , tu montres
» tant de tristesse ? » Le More lui répondit : « Sache
» qu'en venant te voir , j'ai été pris par les cavaliers
» d'Antequera , et qu'ils m'ont conduit à Narvaez , le-
» quel , comme chevalier , et sachant mon malheur , a
» pris pitié de moi , et , sur ma parole , m'a permis de ve-
» nir te voir , et ainsi je viens te voir , non comme li-
» bre , mais comme esclave , et puisque je n'ai plus ma
» liberté , à Dieu ne plaise que , t'aimant comme je le
» fais , je t'enmène où tu perdrais la tienne. Je retour-
» nerai , puisque j'ai donné ma foi , je ferai en sorte de
» me racheter , et je reviendrai pour toi. » La More lui

— 248 ~ répondit : « Jusqu'à présent , tu m'as montié combien » tu m'aimes ^ et à présent tu me le monties encore » mieux, puisque tu respectes tant mà liberté. Mais » puisque tu es si bon chevalier, puisque tu considères » ce que tu ^le dois et ce que tu dois à ta parole , à)• Dieu ne plaise que j'aïlle en nulle autre compagnie » qu'en la tienne ! et quand meme tu ne le voudi'ais » pas , je m'en irai avec toi , et si tu es esclave , je serai » esclave , et si Dieu te rend la liberté , il me la ren» dra aussi. J'ai là un coffre avec de précieux bijoux; >• prends-moi sur la croupe de ton cheval , car je serai » très contente d'être la compagne de ton sort. » « Disant cela , elle sortit avec lui , et il la prit sur la croupe de son cheval , et le lendemain ils aiTivèrent à Antequera où ils se présentèrent devant Narvaez , lequel les reçut très bien , leur fit beaucoup de fête et quelques présens, et, louant l'amour de la jeune fille et Infidélité du More à sa - parole, il leur permit de retourner libres dans leur pays , où il les fit reconduire jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté. Cette avcntnre , l'amour du Grenadin et de sa maîtresse, et surtout la générosité de l'alcaide Narvaez, furent très célébrés parles bons chevaliers de Grenade , et chantés dans les vers des meilleurs esprits du temps. >• Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

Ti^ELB DES
MATIêESS. TOME PBEMIER. Pi'cfarc . . Pa,'5cs I PREMIKRC PARTIE.
Précis des evenoiens hisloriijucs. (Jiiapitre P'. Introduction. — Conquête de
l'Espagne. — Éœyrs. — Premier êlablissemcni (de 710 à 7Jl>; y Chapitre
II. — Califat de Cordouc. — Di na.stie Omnijade. — . Second
établissement (de 7J6 à 1001 j 4? (diapilre IIJ. — Déchirement de l'eiñjiirc.
— Chute des Ommyades et du califat de CordiHte. t-, fainquête des \
Imorj'avide.s. — • vS. Digitized by CoogLe

TABLE DES MATIÈRES.



TOME PREMIER.



Préface	Pages 1
-------------------	---------

PREMIÈRE PARTIE.

Précis des événemens historiques.

Chapitre I ^{er} . Introduction. — Conquête de l'Espagne. — Émyrs. — Premier établissement (de 710 à 756).	9
Chapitre II. — Califat de Cordoue. — Dynastie Ommyade. — Second établissement (de 756 à 1001).	47
Chapitre III. — Déchirement de l'empire. — Chute des Ommyades et du califat de Cordoue. — Conquête des Almorravides. —	

— 260 — Troisième établissement. — Fin de l'histoire des Arabes et commencement de celle des Mores (1001 à 1094) Chapitre IV. — Conquête des Almohades. — Nouveau déchirement. — Conquête des Espagnols (de 1094 à 1502) Chapitre V. — Royaume de Grenade. — Quatrième établissement. — Sa fondation, sa durée, sa chute (de 1502 à 1571) TOME SECOND. RHEMIÉHli P.VtVriK. Appendice. — Histoire des Morisques (de 1492 à 1614) Résumé Liste chronologique des souverains musulmans. Liste chronologique des souverains chrétiens. SECONDE PARTIE. Constitution civile et politique. Chapitre R'. — Constitution politique des

Troisième établissement. — Fin de l'histoire des Arabes et commencement de celle des Mores (1001 à 1094).	117
Chapitre IV. — Conquête des Almohades. — Nouveau déchirement. — Conquête des Espagnols (de 1094 à 1252)	179
Chapitre V. — Royaume de Grenade. — Quatrième établissement. — Sa fondation, sa durée, sa chute (de 1252 à 1492).	240

TOME SECOND.

PREMIÈRE PARTIE.

Appendice. — Histoire des Morisques (de 1492 à 1614).	1
Résumé.	41
Liste chronologique des souverains musulmans.	45
Liste chronologique des souverains chrétiens.	49

SECONDE PARTIE.

Constitution et civilisation.

Chapitre I^{er}. — Constitution politique des

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

— 251 — Arahcg. — Causes de leur décadence et tic leur
ilpslrnctinn . . = . . . ^ . . ^ Ü Chapitre II. — Etat de la civilisation chez les
Arabes. — Leur influence sur celle de l'EurojMî Première section. . . ,
. . . LU Seconde section i6q Notes finales 207 FIN' OF LA TABLC UES
.MATIÈRES. 49775 Avffrat, Imprimeur, passage du Caire. Digilized by
Google

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

Digitized by Google

LIBRAIRIE DE PAULIN , ÉDITEUR PLACE DE LA BOURSE.

Ouvrages nouvellement publiés. Jllthiire <lc la Jic^encf et Je la minorité Je Loiii^ W', jusqu'au ministère Ju carJinal Fleury, jiar Leinontey. ■JL vol. in-8. i4 Ir. Lettres sur l' Histoire de France pour sei-vir d'introduction à l'étude Je celte histoire, par Auijuslin Thierry, j' (*<lilion. I gros vol. in-8. 7 f. 5o. Nouveau traite d' économie sociale, ou Exposition des causes sous l'induence desquelles les hommes pai viennent à user de leni's forces avec le plus de puissance et de lacité; parC.-B. Dunoyer. ô vol. in-8. ai fr. IJ Education progressive , ou Etude du cours de la vie. 9.* partie ; p.ir Mme INecker de Saussure. Ce deuxième volume séparé 7 fr. Les deux ensemble 14 f. Feuilles de Palmier, recueil de contes onentaux pour la ieunes.se. Traduits de l'allemand de F. Ilder et A. J. Liebeskind par M. Kauffmann. 4 ' <'1- in-i8, avec des gravures. lof. Cours élémentaire de botanique à l'usage de ceux mii veulent apprendre sans le secours d'un maître, par M. Rastoin , professeur de botanique des princesses , fdles du roi. I V. in- 18. a fr. 5o. Lettres philosophiques écrites de Paris à un Berlinois, par E. Lcrminier. 1 vol. in-8. "f. 5o. Introduction à i Histoire du droit, par E. Lerminier. 1 v. in-8. 7 f. 5o. Philosophie du droit ,]>ar E. Lcrminier. 9 v. in-8. 1 4 fr. OEuvres complètes de Thomas Rcid, chef de l'école écossaise, traduites de l'anglais par M. Jouffrov , avec des morceaux extraits des leçons de M. Royer-Collard, une introduction et des préfaces du traducteur. 6 vol. in-8. 42' f. Destination de l'homme, traduit de l'allemand de Fichte par Barchou de Penhoën. i vol. in-8. 6 f. Mélanges politiques et philosophiques extraits des Mémoires et de la Correspondance de Thomas Jefferson , préDigitized by Google

— 2 — cê(l(-s d'un essai sur les principes de l'école américaine et d'uiie nouvelle traduction de la constitution desEtatsUnis , avec des notes , par L. P. Conseil, a vol. in-8. i4 f. Me'moires de la princesse Palatine , duchesse d'Orléans, mère du régent. Première édition complète, i vol in-8. 7 fr 50. Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger, ou Relation d'un voyage sur cette rivière, depuis Yaourie jusqu'à son cmlioucbure, traduit de l'anglais de Richard et John Lânder par Mme Louise S\ v. Belloc. 3 v. in-8. i8 f. Cours éclectique d'économie politique^ par Flores Estrada. I vol. in-8 1 8 f. Vues politiques et prntUfues sur les travaux publics de France, par Lamé et Clapeyron, ingénieurs des mines, et par Stéphane et Eugène Flachet, ingénieurs civils, i vol. in-8. f rix : 5 f. Les derniers jours tle la constitution de. Portugal, traduit de l'anglais de lord Porcliestcrpar M. Cordier, membre de la cliamhre des députés, avec une introduction de l'étliteur. i vol. in-8. 4 f. Vocumens pour servir à l'histoire des conspirations et des sectes sous la restauration. Broc. in-8. u f. 50. Chapelle-Musique des rois de France , par Castil-Blaze. I vol. in-i'j avec vignettes. 4 fr. La Danse, depuis Bacchus jusqu'à nos jours, par CastilBlaze. I joli vol. in- ri avec vignettes. 4 f. Histoire de. la Musique , traduite de l'anglais , revue et complétée, par Fetis. i joli vol. in- iu. 5 f. Lettres écrites de Paris pendant les années 1 830 et 1 85 1 , traduites de l'allemana de L. Boerue par M. Guiran. i vol. in-8. 5 f. Une Résolution d'autrefois, ou les Romains chez eux, comédie en trois actes et enjrose, par MM. Félix Pyat et Théo. Avec une préfiice. o fr. Distractions, par IL Monnier. i volume oblong cartonné contenant 6 planches. Noires 6 f., coloriées lo f., grand pap. de Chine -io f. Âtlas géogranhique et statistique des départemens de la h' rance et de ses colonies , contenant 90 caites. Prix de l'Atlas complet, relié, 1 00 f. Chaque carte se vend séparément , savoir : la carte de chacun des 86 départemens i f. c., Martinique 1 f. u5, Guadeloupe i f. uS, Possessions orientales 1 f. a5 , GuyaDigilized by Googij

-- 3 — ne I f. 25, Doui-bon i f. i5 , Sénégal i f. 25 , carte générale (le la France 2 fr. , carte des douanes a fr., plan de Paris 2 f. Précis mialytique du Système de. Lavatev , sur les signes pliys!ognonioni(jues , ou Moyen de pénétrer les dispositions des hommes , leurs penchans , leurs aptitudes , leur genre d'esjirit, son degré de culture et de maturité, par l^bservatioii de leur constitution , de leurs habitudes extérieures, et principalement par l'examen des rornies de la tête , de sa capacité et les traits de sa physionomie. Imprimé sur une feuille in-plano, gramf papier colombier ; orné de 25 figures. Prix : 3 f. Précis analytique du Système de Gall, sur les facultés de l'homme et les fonclionsdu cerveau, vulgairement CR ANlüSCtlPIE. Troisième édition; imprimé sur une feuille grand-colombier. Prix : 3 f. Le meme ouvrage, i vol. in-i8. Prix 4 fCranioscopie et Physiognomonie de Napoléon Bonaparte et de ses principaux compétiteurs, avec un précis analytique et chronologique des principaux événemens de sa vie, comparés à ceux des nommes que l'Histoire a désijpiés sous le nom de grands ; quelques réflexions sur sa constitution, son caractère, son système de tactique militaire, et son influence sur les destinées des peuples ; plus, des détails cranioscopiques sur le masque rapporté de Ste-Hélène par le docteur Antomarclii, son dernier méîdecu. Une feuille grand colombier; orné de figures , portraits. 3 f. Pour paraître avant le premier janvier. — Souscription. Atlas historique des guerres de la révolution et de l'empire (1792 h i8i5). I vol. gr. in-4, rédigé perP.-G., ancien élève de l'école polytechnique, et revu sur des piè■ ces et documens auüientiques consei'vés aux archives de la guerre. Cet atlas, rédigé d'après la méthode de l'Atlas de Lesage , contieut une notice par chacune des guerres de la République et de l'Empire , avec une carte géogra' phique accompagnant cette notice , de manière à rendre claire l'une par l'autre. L'objet de cette publication est de populariser l'histoire militaire de la France et de répandre les notions stratégiques parmi ceux qui peuvent Digilized by Google

ne 1 f. 25, Bourbon 1 f. 25, Sénégal 1 f. 25, carte générale de la France 2 fr., carte des douanes 2 fr., plan de Paris 2 f.

Précis analytique du Système de Lavater, sur les signes physiognomoniques, ou Moyen de pénétrer les dispositions des hommes, leurs penchans, leurs aptitudes, leur genre d'esprit, son degré de culture et de maturité, par l'observation de leur constitution, de leurs habitudes extérieures, et principalement par l'examen des formes de la tête, de sa capacité et les traits de sa physiognomie. Imprimé sur une feuille *in-plano*, grand papier colombier; orné de 25 figures. Prix : 3 f.

Précis analytique du Système de Gall, sur les facultés de l'homme et les fonctions du cerveau, vulgairement CRANIOSCOPIE. Troisième édition; imprimé sur une feuille grand-colombier. Prix : 3 f.

Le même ouvrage. 1 vol. in-18. Prix 4 f.

Cranioscopie et Physiognomonie de Napoléon Bonaparte et de ses principaux compétiteurs, avec un précis analytique et chronologique des principaux événemens de sa vie, comparés à ceux des hommes que l'Histoire a désignés sous le nom de *grands*; quelques réflexions sur sa constitution, son caractère, son système de tactique militaire, et son influence sur les destinées des peuples; plus, des détails cranioscopiques sur le masque rapporté de Ste-Hélène par le docteur Antomarchi, son dernier médecin. Une feuille grand colombier; orné de figures, portraits. 3 f.

Pour paraître avant le premier janvier.—Souscription.

Atlas historique des guerres de la révolution et de l'empire (1792 à 1815). 1 vol. gr. in-4, rédigé par P.-G., ancien élève de l'école polytechnique, et revu sur des pièces et documens authentiques conservés aux archives de la guerre.

Cet atlas, rédigé d'après la méthode de l'*Atlas de Lessage*, contient une notice par chacune des guerres de la République et de l'Empire, avec une carte géographique accompagnant cette notice, de manière à rendre claire l'une par l'autre. L'objet de cette publication est de populariser l'histoire militaire de la France et de répandre les notions stratégiques parmi ceux qui peuvent

• J 1 w — 4 — ■ vtiv appelt's il dt'Ieiidre la jiatrin et à illustrer encore une fois ses armes sur les mêmes champs de bataille (juc la révolution française a rendus célèbres. On publiera incessamment le Prospectus énonçant les conditions de la souscription , conditions calculées pour mettre cette publication iV la portée de tout le monde , et surtout des officiers et snus-officiers de l'armée. " La première livraison , composée de quatre notices et quatre cartes |;éoj {rapliiqucs , paraîtra avant le i" janvier. , On souscrit dès aujourd'hui saut rien payer d'avance. H sudit de se faire inscrire chez les c(uartiers-mâitresdes ré, jiiemens et riiez les librai-es de Paris "et des départemens. Pour paraître après janvier i850. Histoire de la rtformalinn, de la ligue et du règne de j Henri IV, par M. Mignet. 6 vol. iu-8. i Histoire de lu Philosophie française, depuis Abcillard jus- j qu'à nos jours, par L. Pcisse.*4 vol. in-8. ' Traite' de législation , ou Exposition des lois générales sui- ' vant lesquelles les peuples jirospî'rent, dépérissent ou restent stationnaires, par M. Ch. Comte , avocat à la cour royale de Paris, membre de la chambre des députés. 'i' édition. Traité de la Propriété, par le même auteur, ouvrage faisant suite au iVaité de législation. . I Introduction il la science de l'histoire, ou Science du dé- i veloppement de l'humanité , par MM. Ruebez et Boullaiul. U vol. in-8. •î Histoire des Sciences en. Italie , par G-. Libri. 4 vol. iu-8. •j8 f. JDnphnis et Chloé, traduction de Paul-Louis Courier, avec ho vignettes sur bois inventées et dessinées par Gigoux, gravées sur bois jiar Thompson, Porret, etc. etc., et imprimées dans le texte. Edition de luxe imprimée à petit nombre, ao f. I Digitized by Google

être appelés à défendre la patrie et à illustrer encore une fois ses armes sur les mêmes champs de bataille que la révolution française a rendus célèbres. On publiera incessamment le *Prospectus* énonçant les conditions de la souscription, conditions calculées pour mettre cette publication à la portée de tout le monde, et surtout des officiers et sous-officiers de l'armée.

La première livraison, composée de quatre notices et quatre cartes géographiques, paraîtra avant le 1^{er} janvier.

On souscrit dès aujourd'hui sans rien payer d'avance. Il suffit de se faire inscrire chez les quartiers-maîtres des régimens et chez les libraires de Paris et des départemens.

Pour paraître après janvier 1855.

Histoire de la réformation, de la ligue et du règne de Henri IV, par M. Mignet. 6 vol. in-8.

Histoire de la Philosophie française, depuis Abeilard jusqu'à nos jours, par L. Peisse. 4 vol. in-8.

Traité de législation, ou Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent ou restent stationnaires, par M. Ch. Comte, avocat à la cour royale de Paris, membre de la chambre des députés. 2^e édition.

Traité de la Propriété, par le même auteur, ouvrage faisant suite au *Traité de législation*.

Introduction à la science de l'histoire, ou Science du développement de l'humanité, par MM. Buchez et Boulland. 2 vol. in-8.

Histoire des Sciences en Italie, par G. Libri. 4 vol. in-8. 28 f.

Daphnis et Chloé, traduction de Paul-Louis Courier, avec 60 vignettes sur bois inventées et dessinées par Gigoux, gravées sur bois par Thompson, Porret, etc. etc., et imprimées dans le texte. Edition de luxe imprimée à petit nombre. 20 f.



The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

Digitized by Google

Digitized by Coogler,

Digitized by Google



Digitized by Google

